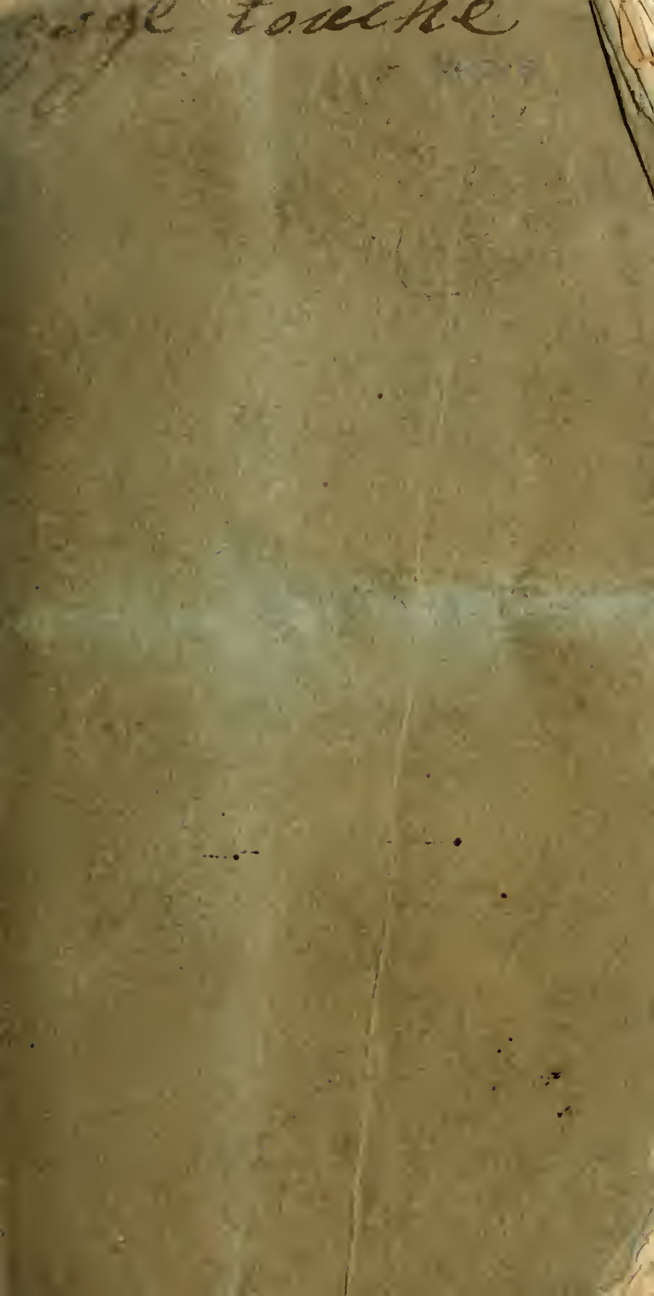



touche



LE GAGE TOUCHÉ, HISTOIRES GALANTES ET COMIQUES,

Ornées de figures en taille-douce.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MARTEAU,

M. DCC. LXI.

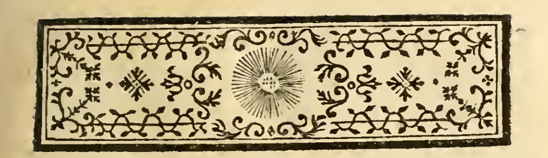


AVANT-PROPOS.

J'E T O I S en Province, vers la ſaiſon de l'Automne, chez une perſonne de qualité où s'aſſembloit tous les ſoirs une nombreuſe & agréable compagnie : là on jouoit à differens jeux, comme aux cartes, aux dez, aux dames, au trictac & aux échecs ; mais ces jeux paroiſſans trop ſérieux à cinq filles & trois garçons que nous étions, nous nous retirâmes dans un coin de la ſalle pour jouer au pied de bœuf. Nous le jouâmes pendant quelque tems de la maniere qu'on le joue d'ordinaire ; mais à la fin, nous nous dégoûtâmes des petites badineries qui s'y pratiquent, & nous commencions à nous ennuyer, lorſqu'une Demoiſelle fort ſpirituelle dit, que pour donner quelque choſe de plus gai à notre jeu, il falloit

que ceux qui seroient pris donnassent des gages, & que pour les retirer ils fussent obligés de conter leurs propres avantures, ou du moins une histoire à laquelle ils eussent quelque part. Chacun applaudit à cet avis, & nous vîmes par cette nouveauté notre petit nombre augmenter de plusieurs personnes de tout sexe & de tout âge, chacun étant bien aise de conter ses propres avantures ou d'entendre celles des autres : ce qui varia fort agréablement les sujets, comme vous le verrez par la suite.

LE

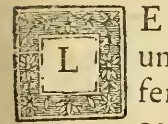


LE GAGE TOUCHÉ,

HISTOIRES

GALANTES ET COMIQUES.

PREMIER GAGE.



E premier Gage touché fut un Etuy qui appartenoit à la femme d'un Conſeiller : & cette Dame, pour ſatisfaire à la loi commune, raconta l'hiſtoire qui ſuit.

*Hiſtoire de Madame D****.*

Je pouvois autrefois me picquer de beauté ; & mes parens prévenus en ma faveur, me regardant alors

comme la plus belle perſonne du monde, mirent en uſage tout ce qu'ils purent, pour faire valoir l'avantage dont le Ciel m'avoit partagée. Les Maîtres de Muſique & de Danſe me donnerent de nouvelles perfections ; & les ajuſtemens magnifiques qui ne furent pas épargnés, me firent paroître avec encore plus d'éclat. Il n'y avoit point de bal ni d'aſſemblée dans notre Ville où je ne fuſſe invitée. Un jour de carnaval, comme je danſois, un jeune Marquis devint éperduement amoureux de moi ; il me proteſta qu'il n'en aimeroit jamais d'autre, & s'obſtina malgré ſes parens à vouloir m'épouſer. Comme ils étoient d'un rang au-deſſus des miens, ils voulurent d'abord agir d'autorité : n'ayant pu rien gagner ſur l'eſprit de leur fils, ils firent défendre à mes parens de recevoir davantage ſes viſites. Mais comme je prenois plaiſir à le voir, & que

j'étois, pour ainsi dire, idolâtrée de mon pere & de ma mere, je gagnai sur leur esprit qu'ils se mocqueroient de ces défenses ; ce qui pensa leur couter bien cher.

Un jour comme j'allois à la Messe avec ma mere, quatre hommes masqués me jetterent dans un carosse, & m'emmenerent jusqu'à cinq lieuës de la Ville, où s'étant trouvé des chevaux prêts, l'un d'eux me mit en croupe derriere lui. Leur dessein étoit, comme je l'ai sçu depuis, de me faire passer la mer, & de me releguer aux Isles de l'Amerique. Le second jour de notre marche, je priai celui qui me conduisoit de me mettre à terre pour un moment, ce qu'il fit : je me retirai derriere une haie ; & quand je vis qu'elle me couvroit, le penchant que j'avois à m'éloigner d'eux me fit toujours marcher à couvert de cette haie, sans croire autrement pouvoir me sauver. Mes gardes

de leur côté croyoient que je m'étois écartée par pudeur, & n'avoient garde de penſer que je me puſſe ſauver à la barbe de quatre hommes bien montés.

Cependant je marchois toujours le long de cette haie, qui aboutiſſoit à un grand chemin par où paſſoit alors un courier. Je lui dis : Mon ami, voulez-vous gagner vingt piſtoles ? Volontiers, me répondit-il ; de quoi s'agit-il, Mademoiſelle ? De me monter derriere vous, lui dis-je, & de me conduire juſqu'à la premiere poſte. Comme il me voyoit bien miſe, il ne douta point que je n'euſſe de quoi le payer. Il accepta ma propoſition, & je montai derriere lui.

Sa malle, qui par bonheur n'étoit pas bien pleine, me ſervit de couſſinet. Il picqua à toute bride par un petit chemin de détour. Pendant que nous galoppions, je lui contai mon avanture : il me dit qu'il connoiſſoit





de bonnes gens chez qui il retiroit quelquefois des paquets de contre-bande ; que là je trouverois un habit d'homme , sous lequel je pourrois courir la poste avec plus de bienséance , & que je serois moins en danger d'être reconnue. Cet avis me parut fort bon. Quand nous y fûmes arrivés , je vêtis l'habit du fils de la maison , qui étoit un garçon de douze à treize ans ; je nouai mes cheveux comme une perruque , & me barbouillai le visage. Je mis sur ma tête un grand chapeau qui enfonçoit jusques dessus mes yeux ; j'avois une ceinture de cuir large comme la main , qui me ceignoit au travers du corps , & une vieille paire de bottes qui plissoit comme le cuir d'un soufflet. Dans cet équipage , j'avois plûtôt l'air d'un goujat , que d'une fille de condition. Pendant ce tems-là mes ravisseurs me cherchoient partout , & ne pouvant comprendre

comment j'avois pû diſparoître ; il n'y eut buiſſon ni foſſés qu'ils ne viſitaſſent, s'obſtinant à me vouloir trouver dans ce canton. Pour nous, nous fûmes à la poſte prendre des chevaux, & nous nous mîmes à courir. Quand je me figurois qu'il falloit encore faire ce métier-là un jour & une nuit, je vous l'avoue, j'étois comme ces pauvres gens qui ſçavent qu'on va leur donner la queſtion.

Sur la fin du jour je vis mes raviſſeurs tout hors d'haleine. Leurs chevaux n'en pouvoient plus, tant ils étoient las : ils nous demanderent ſi nous n'avions point rencontré une jeune Demoiſelle vêtue de telle & telle maniere. Le courier que je laiſſai parler, leur répondit que non ; & ils paſſerent outre. Si ç'eut été en plein jour, je ne doute pas qu'ils ne m'euſſent reconnue malgré mon déguiſement, tant leur vûe m'avoit cauſé d'émotion. Mon homme s'étant dou-

té du lieu où ils alloient descendre, les évita fort judicieusement; enfin nous arrivâmes à Tours le lendemain à quatre heures du matin. J'eus toutes les peines du monde à me faire ouvrir notre porte; on me demanda qui j'étois, & ce que je voulois: Je dis que j'étois un Courier qui venoit apporter à Monsieur M**** des nouvelles de Mademoiselle sa fille & mon pere commanda que l'on me fit entrer. En entrant je lui fis la reverence, tirant le pied en arriere; il me demanda avec précipitation comment se portoit sa fille. Je lui dis: Monsieur, elle se porte tout aussi-bien que moi. Où l'avez-vous laissée, me dit-il? Je ne l'ai point laissée, lui dis-je; je l'ai amenée avec moi. Où est-elle donc, mon ami, reprit-il en pleurant de tendresse? Me voilà, lui dis-je, en l'embrassant. Ma mere, qui couchoit dans une chambre voisine, à qui l'on avoit appris mon arrivée,

accourut, & mêla ſes larmes avec les nôtres. Ils furent tous deux ſi ſurpris de me voir en cet équipage, qu'ils avoient peine à me reconnoître. Je leur contai la maniere dont je m'étois ſauvée. On récompenſa le Courier, & l'on prit ſoin de retirer mes habits.

Pendant le tems de mon abſence, mon pere avoit intenté procès contre les parens du Marquis; & il alloit, comme l'on dit, les mettre dans de belles affaires s'ils n'euſſent pas fait prier de ne pas pouſſer la choſe plus loin. Nous nous vîmes donc plus librement mon amant & moi; & lorſque je croyois que les proteſtations qu'il m'avoit faites s'alloient accomplir, un Prélat ſon oncle l'attira dans ſon Diocèſe, & le tourna ſi bien qu'il lui fit prendre le petit collet, lui voulant, diſoit-il, reſigner tous ſes Bénéfices, dont le revenu alloit à plus de vingt mille livres de rente. Il

acheva ses Etudes déja fort avancées ; & quand il fut prêt à prendre les Ordres, il m'écrivit une lettre, par laquelle il me mandoit, que bien qu'il m'eût promis de m'épouser, le Ciel l'appelloit cependant à un état tout-à-fait opposé à celui du mariage, & que j'y devois donner mon consentement, pour ne pas resister à la volonté du Tout-Puissant. Je lui fis réponse, que bien loin de m'y opposer, je souhaitois que ce fut pour son salut, & que le bien de son oncle n'eût pas plus de part à son changement, que le sien & sa qualité en avoient eu au desir que j'avois d'être unie à lui ; que la possession de son cœur avoit fait mon ambition ; que puisqu'il reprenoit un bien qui m'avoit été si cher, il pouvoit faire de sa personne tout ce qu'il lui plairoit.

Il se fit donc Prêtre ; mais il n'eût pas le tems de jouir du bien ni des Bénéfices de son oncle, car il mourut

le même jour qu'il dit ſa premiere Meſſe.

On m'a rapporté qu'il ne pouvoit ſe débarraſſer de mon idée, & que le remords qu'il avoit de m'avoir fauſſé ſa foi le tourmentoit étrangement.

Cependant je ne manquois pas d'amans, j'en avois de tout rang & de tout âge : mais les uns n'étoient pas aſſez riches au gré de mes parens, & les autres n'étoient pas d'aſſez bonne maiſon; car ils me croyoient digne d'une haute fortune. Mais la petite verolle qui me prit, emporta les trois quarts de mes charmes; & ceux à qui l'on m'auroit bien voulu donner depuis n'oſerent pas me demander, ſçachant bien que mes parens avoient eu l'ambition de me faire Marquiſe. Enfin, contre l'opinion de tout le monde, je reſtai fille juſqu'à l'âge de vingt-cinq ans, que Monſieur D**** m'a fait l'honneur de me donner la main.



II. GAGE.

TOUTE la compagnie ayant paru contente de cette histoire, chacun eut beaucoup d'impatience de voir à qui appartiendroit le second gage, qui fut un Dez d'or. Il appartenoit à une jeune Demoiselle, qui prenant la parole, dit : Si j'étois obligée de conter mes propres avantures, je n'aurois pas de quoi retirer mon gage, parce que j'ai été enfermée toute jeune dans un Couvent : mais je me servirai des loix du jeu, qui permettent de conter une historiette dans laquelle on ait eu seulement quelque part.

Histoire du Peintre.

Madame la Duchesse d'Epernon la Douairiere avoit conçu tant d'estime

pour un jeune garçon qu'elle voulut être l'inſtrument de ſa fortune. Mais comme elle s'étoit retirée au Val-de-Grace, & qu'ayant, pour ainſi dire, quitté le monde, elle ne pouvoit pas l'avancer par elle-même, elle y employa ſes amis. Elle l'envoya avec un billet de recommandation chez Madame l'Abbeſſe de B**** qui aimoit les gens d'eſprit. L'entretien de ce jeune homme plut tant à cette Abbeſſe, qu'elle le pria de la venir voir ſouvent : lui de ſon côté fut ſi ſatisfait du bon accueil qu'elle lui fit, que pour ſe la rendre encore plus favorable, il lui fit un petit ouvrage de mignature, au-deſſous duquel étoit un ſonnet à ſa louange. Elle fut ſi contente du préſent de ce colifichet, qu'elle le pria d'entrer dans l'interieur du Couvent, lui diſant, que puiſqu'il ſçavoit peindre, & qu'elle faiſoit bâtir, elle avoit permiſſion d'y faire entrer toute ſorte

d'Artisans. Elle lui fit voir elle-même toute la maison, lui demandant son avis pour l'embellissement des Dortoirs, des Parloirs & du Refectoire. Il fit quelques desseins qui parurent beaux à notre Abbesse, parce que l'execution en devoit être prompte, & à peu de frais. Elle le pria d'en vouloir faire un morceau, pour servir de modéle à ceux qui devoient executer le reste. Le jeune Peintre, qui n'étoit point occupé d'ailleurs, & qui se reposoit de sa fortune sur le crédit de l'Abbesse, se laissa gagner par les promesses qu'elle lui fit de lui rendre la clôture de ce Couvent la plus agréable qu'il se pourroit. Les caresses & la bonne chere ne furent point épargnées, & la Procureuse eut ordre de lui donner tout l'argent qu'il demanderoit. Le voilà donc arrêté dans le Couvent.

Vous allez peut-être vous imaginer qu'il couchoit dans le Couvent,

mais non : il couchoit dans l'appartement du Chapelain ; il entroit à huit heures du matin, & n'en ſortoit qu'à neuf du ſoir. Madame craignoit tant de le perdre, que lorſque quelqu'un le demandoit, on lui donnoit un parloir comme à une Religieuſe. Quand il alloit dans les Dortoirs, les premiers jours de ſon entrée, on ſonnoit devant lui une clochette, pour avertir les Religieuſes de ſe retirer ; mais comme il avoit inceſſamment affaire à aller & venir, il demanda la clochette, & ſonnoit lui même. Les Religieuſes au lieu de ſe retirer ſortoient de leurs chambres, & s'entrediſoient les unes aux autres en riant : Celui-ci ne nous cherche pas, puiſqu'il ſonne pour nous faire retirer ; mais dans la ſuite, ſoit que l'on eut pris plus de confiance en lui, ſoit qu'on ſe fut accoutumé à le voir, il alla par-tout ſans clochette.

Son premier tableau ayant été fini, l'Abbesse en fut très-contente ; elle écrivit à Madame d'Epernon, qu'elle la prioit de se reposer entierement sur elle de la fortune de ce jeune Peintre ; & elle fit tant envers lui, qu'il continua de travailler dans le Couvent. Le voilà donc parmi nous, comme s'il eut été de la Communauté. Il se rendit si familier dans ce Couvent, que quand il soupoit il se faisoit mettre une table au milieu du jardin (c'étoit en Eté) & comme c'étoit aussi l'heure de la récréation, il avoit autour de sa table en soupant un cercle de Religieuses, avec lesquelles il causoit aussi librement qu'il eut pu faire avec des filles du monde, sans toutefois qu'il leur dit rien que d'honnête. Ce qui faisoit que l'Abbesse toleroit cela, c'est que toutes les Religieuses lui portoient témoignage de la retenue de ce jeune homme, & vantoient sa sagesse.

Cependant ſon cœur n'étoit pas à l'épreuve de tout ; comme parmi un grand nombre de perſonnes il s'en trouve toujours quelqu'une qui plaît davantage que les autres, nôtre Peintre ſe trouva vivement frappé par les yeux d'une jeune Profeſſe, qui étoit parfaitement belle, & petite-fille d'un Maréchal de F. . . Il l'aima, mais il n'oſa lui déclarer ſon amour. Un jour qu'il tenoit un papier dans ſa main où étoient écrits des vers qu'il avoit copiés de la Pulcherie de M. Corneille, la mere Angelique (c'étoit le nom de cette belle Religieuſe) lui demanda ce qu'il liſoit. Madame, lui répondit il, ce ſont des vers que j'apprends, & que je veux conſerver éternellement gravés dans mon cœur, parce qu'ils me ſemblent parfaitement beaux : comme vous avez le goût meilleur que perſonne du monde je vous en fais juge vous-même. Elle les prit, &

Partie 1.e P. 16.



les alloit lire, quand une des supérieures qui survint, la jetta dans la nécessité de les cacher: & s'étant retirée dans sa chambre pour satisfaire sa curiosité, elle y trouva ceux que vous allez lire.

Je vous aime, Angelique, & n'en fais point mistere;
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire.
Je vous aime, non point de cette folle ardeur
Que les yeux éblouis font maîtresse d'un cœur;
Non d'un amour conçu par les sens en tumulte,
A qui l'ame applaudit sans qu'elle se consulte;
Et qui ne concevant que d'aveugles désirs,
Languit dans les faveurs, & meurt dans les plaisirs.
Ma passion pour vous, généreuse & solide,

A la vertu pour ame, & la raiſon pour guide,
Pour objet le mérite; & veut ſous votre loi
Mettre tout en ce jour ce qui dépend de moi.

La Mere Angelique qui me faiſoit confidence de ſes plus ſécretes penſées, m'ayant rencontrée, me pria de donner adroitement à Lindor (c'eſt ainſi que ſe nommoit le jeune Peintre) un papier qu'elle me mit entre les mains; ce que je fis. Il prit ce papier d'un air contraint, comme s'il eut eu honte de le recevoir de ma main, & le mit dans ſa poche ſans le lire: le ſoir pendant ſon ſouper il n'oſa lever les yeux ſur Angelique, qui, de ſon côté, ſe repentoit de lui avoir envoyé le papier que je lui avois porté. Quand il fut dans ſa chambre, il médita ſur cette avanture, & diſoit en lui-même: Qu'ai-je fait? Y auroit-

il dans les vers que je lui ai donnés quelque chose de trop libre ou de trop peu respectueux, pour que la belle Angelique me les eut renvoyés si subitement? Oui sans doute; autrement elle auroit attendu l'occasion de me les rendre elle-même. Voyons donc encore ce qui a pu la choquer. Il tire le papier de sa poche, & lit ces mots.

Puisque vous bornez vos désirs
Aux tranquilles plaisirs
D'un amour mutuel;
Aimez, contentez-vous
De regner sur un cœur fidel,
Il n'est point d'empire plus doux.

Quel fut sa surprise, ou plutôt son désespoir après avoir lû ce sixain! Il fit mille imprécations contre sa timidité, & se repentit mille fois de n'avoir pas ouvert ce papier plutôt, pour marquer à Angelique toute la

reconnoissance qu'il en avoit. Ensuite se ressouvenant de la contenance froide qu'il avoit tenu avec elle pendant qu'il soupoit, que pensera-t'elle de moi, disoit-il, & que puis-je faire pour gagner ce que mon peu de jugement m'a fait perdre? Comme il reconnut qu'elle avoit pris ces vers dans un opera, & qu'il en avoit un recueil, il y en chercha aussi qui puisse marquer à sa belle tout le repentir dont il se sentoit touché pour la faute qu'il venoit de commettre. Il en trouva de fort touchans: mais la difficulté de les lui faire tenir, parce qu'elle le fuyoit, & qu'elle m'avoit défendu de l'approcher, fut cause qu'il se passa deux jours sans qu'il reçut de nos nouvelles. Pendant ce peu de tems il tomba dans une mélancolie si grande, que Madame s'en apperçut: de sorte que craignant qu'il ne se déplut dans cette maison, elle ordonna à la mere S. Dominique,

qui étoit une groſſe réjouie, & très-ſpirituelle, de travailler avec lui, ſous prétexte qu'elle avoit appris à deſſiner des ornemens pour la broderie, mais à la vérité dans la vûe de le déſennuyer. Il auroit bien mieux aimé être ſeul, pour rêver à loiſir à ſon aimable Angelique. Quoique S. Dominique ne fut pas dépourvue de charmes, il cherchoit cependant toutes les occaſions imaginables de ſe défaire d'elle. Angelique de ſon côté croyant que Lindor l'avoit mépriſée, prit la réſolution de ne plus penſer à lui. Elle me chargea de lui rendre les vers qu'il lui avoit donnés, & de retirer ceux qu'il avoit d'elle. Je fus le trouver dans l'endroit où il travailloit ſeul pour lors: & lui ayant propoſé cet échange, il prit le papier que je lui préſentai, & en tira un de ſa poche qu'il me donna. Je le portai dans le moment à Angelique, qui, en le recevant, me

demanda ſi Lindor n'avoit pas fait quelque difficulté de me le rendre, je lui dis que non; qu'au contraire il ſembloit qu'il fut déjà préparé à le faire, même avant que je lui en fiſſe la demande, & qu'il me l'avoit remis avec une eſpece de joie. Le perfide, dit-elle, n'avoit pas d'autre deſſein que de tirer un aveu de moi, pour s'en mocquer par après. Pleine de douleur & de dépit, elle déchire le papier & le jette à ſes pieds: mais s'étant apperçue que ce qu'il contenoit n'étoit point de ſon écriture, elle en ramaſſa les morceaux, les raſſembla, & lut ce qui ſuit.

Je vous demande pardon, Madame, ſi je ne vous ai pas marqué la reconnoiſſance que je reſſens & que je dois à vos bontés. La crainte que j'ai eu de vous avoir offenſée, en vous faiſant une déclaration des ſentimens de mon cœur par les vers que je vous avois

donnés, me fit recevoir avec quelque ſorte de froideur ceux qui me furent donnés de votre part, m'imaginant que ce ne pouvoit être que les miens que vous me renvoyiez par mépris. Cette opinion s'empara ſi fort de mon eſprit, que le ſoir en ſoupant je n'oſai jamais lever les yeux ſur vous, de crainte de rencontrer dans les vôtres le reproche de ma témerité : & je ne ſuis revenu de mon erreur que lorſque m'étant retiré dans ma chambre, je voulus examiner de ſens raſſis par quel endroit je pouvois vous avoir déplu. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je reconnus que j'étois en même tems & le plus heureux & le plus malheureux de tous les hommes! Deux jours qui m'ont duré deux ans, ſe ſont déjà paſſés ſans que j'aie pu trouver l'occaſion de vous prouver mon innocence.

Ne fuyez pas de grace un ſi fidel amant.
Venez, venez me traiter de coupable,

Malgré tous les malheurs dont le destin m'accable ;
Votre absence est mon seul tourment.
Douces, mais trompeuses délices,
Deviez-vous commencer & finir dans un jour !
A peine ai-je gouté les douceurs de l'amour,
Que j'en ressens les plus affreux supplices.

Ce billet ne déplut point à Angelique, bien que d'abord elle me dit le contraire : & pour me persuader qu'elle vouloit s'en tenir à sa premiere résolution, elle cessa d'aller au souper de Lindor ; mais cette conduite venoit moins d'un véritable refroidissement, que de la crainte de laisser voir sur son visage les mouvemens de son ame. Elle l'auroit vû plus volontiers en particulier, elle en chercha même les occasions, afin de s'expliquer en liberté sur bien des choses,

choſes, & pour établir plus ſurement le commerce de leurs chaſtes amours. Ce fut dans ce deſſein qu'elle alla le chercher dans l'ouvroir; mais l'y ayant trouvé avec S. Dominique, qui, dans ce moment, rioit de quelque choſe de plaiſant qu'elle lui avoit dit, elle ſe retira le cœur pénetré de jalouſie. Elle me vint trouver dans ma chambre, & me dit, toute tranſportée de colere: Ah! Lindor eſt tête à tête avec la ſœur S. Dominique; je n'ai plus rien à prétendre ſur ſon cœur; c'étoit elle que je craignois le plus. Que ne m'eſt-il permis de m'éloigner d'ici de plus de cent lieues! En diſant cela elle ſe retira dans ſa chambre, où apparemment elle écrivit un billet à Lindor qu'elle m'apporta, me priant de le lui donner pendant que les religieuſes feroient à la méditation. S. Dominique, que l'Abbeſſe avoit diſpenſée de tous les petits devoirs,

m'empêcha de faire mon petit meſſage ; mais Lindor m'ayant vû paroître, ſe douta bien que j'avois quelque choſe à lui communiquer.

Il vint me joindre dans le grand veſtibule, où lui ayant donné ce billet, il le baiſa pluſieurs fois. Pendant la méditation Angelique médita ; mais plus, je crois, ſur l'abſence de ſa rivale, qu'elle n'y voyoit pas, que ſur tout autre ſujet. Après la méditation, elle me vint demander avec empreſſement ſi j'avois donné ſon billet à Lindor. Lui ayant dit qu'oui : que je ſuis malheureuſe, dit-elle ! S. Dominique me décelera ; elle l'aura vû ſans doute, car elle n'étoit point à la méditation. Je ne lui ai pas donné devant elle, lui dis-je, ne craignez rien de ſa part ; s'étant raſſurée à ces mots, elle me demanda : comment Lindor l'a-t-il reçu ? En le baiſant tendrement, lui dis-je. Auſſitôt que j'eus prononcé ces dernieres

paroles, elle baissa son voile pour cacher son désordre, & me quitta. Dans ces entrefaites, Lindor étoit dans de grandes impatiences de se voir seul pour lire son billet; le souper que l'on sonna l'ayant délivré de S. Dominique, il le tira de sa poche, & y lut les vers suivans :

Heureuse une ame indifférente!
Le tranquille bonheur dont j'étois si contente
Ne me sera-t-il point rendu!
Dedans ce lieu tout est paisible;
Hélas! que ne m'est-il possible
D'y trouver le repos que mon cœur a perdu.
O ciel, quelle froideur succede à tant de flame!
Il me fuit l'inconstant, & m'ôte tout espoir.
Ah, que n'a-t-il toujours évité de me voir!
Qu'il auroit épargné de tourmens à mon ame!

Sur la foi des ſermens dont il flattoit mes vœux,
J'eſperois un deſtin heureux.
Je croyois voir toujours nos cœurs d'intelligence;
Je m'aſſurois que jamais l'inconſtance
Ne briſeroit de ſi beaux nœuds:
Ah, qu'il eſt dangereux
De s'engager ſur la vaine aſſurance
Des ſermens amoureux!
L'infidele attendoit pour éteindre ſes feux,
Qu'il m'en eût fait ſentir toute la violence:
Que le charme fatal d'une douce eſpérance
Expoſe un cœur crédule à des maux rigoureux!
Ah! qu'il eſt dangereux
De s'engager ſur la vaine aſſurance
Des ſermens amoureux!

Dès que Lindor eut lû ces vers, il réſolut, à quelque prix que ce fut, de

se défaire de S. Dominique, pour ne plus tenir l'autre en cervelle. Si-tôt qu'il put joindre l'Abbesse, il lui dit: Madame je suis obligé en conscience de vous dire que c'est trop exposer une fille que de la laisser seule avec moi. Point du tout, répondit l'Abbesse, je connois trop la sagesse de l'un & de l'autre: mais reprit Lindor, lorsqu'elle est montée sur l'échafaut & que je suis en bas, j'ai des yeux... Elle comprit bien ce qu'il vouloit dire: dans le moment elle passa dans l'ouvroir, & dit à S. Dominique: Ma sœur, je suis d'avis que vous acheviez l'ouvrage de broderie que vous avez commencé; quand il sera fait, vous pourrez revenir si Lindor a besoin de vous; descendez. Elle se mit aussi-tôt en devoir d'obéir à Madame, & lui témoigna que c'étoit avec raison qu'elle avoit si bonne opinion de ce jeune homme: & cette bonne opinion s'augmenta de telle

ſorte, qu'elle lui auroit confié toutes les religieuſes du couvent. Ce ne fut pas ſans un regret extrême que Saint-Dominique quitta Lindor. Madame s'en apperçut elle-même par ſon ouvrage, qu'elle avançoit plus en un jour qu'elle n'avoit fait auparavant en quatre, dans l'eſperance de retourner avec Lindor ſitôt qu'il feroit achevé. Cependant Lindor qui bruloit d'impatience de faire connoître à Angelique qu'il lui avoit ſacrifié ſa rivale, me chercha, me joignit, me pria de lui donner un billet. Je m'en chargeai, & l'ayant porté à Angelique, elle l'ouvrit & y trouva ces mots :

Je ne ſçaurois entendre
Une plainte ſi tendre :
Je ſouffre autant que vous, les Dieux m'en ſont témoins :
Faut-il vous immoler ma vie ?
Ordonnez, ce ſera le plus doux de mes ſoins,

De satisfaire à votre envie :
Mais calmez vos transports, & ne m'affligez plus
Par des reproches superflus.
Vous connoissez mon cœur incapable de feindre.
Je suis moins criminel que je ne suis à plaindre ;
Et si vous avez vû quelqu'autre auprès de moi,
Avec bien du regret j'en ai reçû la loi :
Cependant pour vous satisfaire,
Je suis tout prêt à m'en défaire.

Elle fut très-contente de ce billet. Le lendemain elle m'apporta deux couplets de chanson qu'elle me pria de donner à Lindor quand je le verrois, & de lui dire qu'elle le prioit de les apprendre par cœur, de les chanter & de les mettre en pratique ; & qu'elle en feroit autant de son côté. Voici la chanson.

D'une constance extrême
Un ruisseau suit son cours,
Il en sera de même
Du choix de mes amours;
Et du moment que j'aime,
C'est pour aimer toujours.

❖

Jamais un cœur volage
Ne trouve un heureux sort;
Il n'a pas l'avantage
D'être long-tems au port,
Il craint encor l'orage
Au moment qu'il en sort.

Depuis ce tems-là ils vécurent en assez bonne intelligence, tant qu'il resta dans le couvent; mais Lindor ayant reconnu que l'Abbesse ne feroit rien pour lui, tant qu'elle auroit besoin de son pinceau, fâché d'ailleurs de perdre ainsi sa jeunesse, il pratiqua plus assidument qu'auparavant une tante qu'il avoit à Paris: elle lui proposa de se marier avec la fille d'un

chirurgien du Roy, dont elle avoit épousé le frere, & ce mariage fut conclu peu de tems après, au grand regret de la mere Angelique, qui, depuis, a fait pénitence de son attachement, & a vécu en bonne religieuse.

III. GAGE.

VOILA une montre ; à qui est-elle ? demanda la dépositaire ; elle m'appartient, répondit une Demoiselle déjà un peu âgée ; donnez-la moi, s'il vous plaît, madame, & je vais satisfaire aux ordonnances du jeu.

Histoire du donneur d'Eau-benite.

Le grand nombre d'enfans n'accommode pas toujours une famille. Nous étions huit chez mon pere, cinq garçons & trois filles : deux de

mes sœurs se firent religieuses ; un de mes freres, qui étoit l'aîné, prit les ordres & se fit prêtre ; un autre prit le parti des armes ; un autre fut medecin ; le quatriéme fut Jésuite ; & le cinquiéme étudia en droit & se fit avocat : c'est sur ce dernier que roule l'histoire que je vais conter. Mon pere se voyant sur la fin de ses jours, voulut, avant que de mourir, nous partager également ce qui lui restoit de bien, afin de prévenir toute sorte de dissension entre nous : après sa mort, chacun prit un parti convenable à ses facultés & à l'état qu'il avoit embrassé ; nous restâmes trois à la maison, sçavoir, le prêtre, l'avocat & moi ; nous vivions frugalement & sans ambition avec le peu de bien que notre pere nous avoit laissé, & le revenu d'un petit bénéfice qu'avoit mon frere aîné : l'avocat qui sembloit avoir renoncé au mariage, n'ambitionnoit point une plus grosse for-

tune; il menoit une vie reglée, & avoit beaucoup de religion & de dévotion à la sainte Vierge.

Il alloit souvent entendre la Messe à Notre-Dame, & n'y alloit jamais qu'il ne donna quelque chose à un petit bon-homme vêtu de serge grise, & couvert d'un manteau de même étoffe; ce petit vieillard offroit de l'eau benite à tous ceux qui entroient dans l'Eglise ou qui en sortoient. Un jour mon frere lui donna le double de ce qu'il avoit coutume de lui donner, & lui dit: mon bon ami, j'ai un procès à juger, priez Dieu qu'il me fasse la grace de faire connoître mon bon droit à mes juges, car si je le perds, je suis ruiné: cela dit, il alla entendre la Messe. Il avoit bien raison de dire que si nous eussions perdu ce procès nous étions ruinés, parce que la somme qu'on nous demandoit excédoit celle que mon pere nous avoit laissée; elle avoit déjà été payée,

mais notre partie adverſe étoit puiſſante, & nous avions tout lieu de craindre. Mon frere après avoir oui la Meſſe s'étant rapproché du benitier, le donneur d'eau-benite lui dit: Monſieur, il y a déja long-tems que je ſubſiſte des aumônes que vous & les autres gens de bien me faites, il eſt juſte que j'en aye de la reconnoiſſance: vous m'avez dit de prier Dieu pour le gain de votre procès; les prieres ſont bonnes, Monſieur, mais il faut auſſi de l'argent pour cela: ſi vous en avez beſoin, je m'offre de vous en faire prêter, & telle ſomme qu'il vous plaira, vous n'aurez affaire qu'à moi; apportez votre billet ici, & ne vous mettez point en peine du reſte. Mon frere nous ayant fait ce rapport, nous trouvâmes à propos de nous ſervir de l'occaſion, & d'emprunter 200 écus: le lendemain mon frere fit un billet de cette ſomme, & le porta avec lui à Notre-Dame; en

entrant il préſenta ce billet au petit vieillard, qui lui dit: Monſieur, allez entendre la Meſſe, & au retour je vous donnerai la ſomme que porte votre billet; ce qu'il fit. Nous reconnumes par effet que l'argent aide beaucoup à ſoutenir un bon droit; nous gagnâmes notre procès avec dépens. Si-tôt que nous fumes rembourſés de nos frais, mon frere alla reporter l'argent au donneur d'eau benite; & lui ayant voulu donner deux louis d'or pour reconnoiſſance du plaiſir qu'il nous avoit fait, il les refuſa diſant: à Dieu ne plaiſe, Monſieur, que je reçoive rien de vous; je ne vous ai point ſervi par interêt, & ne veux exiger d'autre reconnoiſſance, que les aumones que vous avez coutume de me faire. Le lendemain mon frere l'Avocat ne manqua pas à ſon ordinaire d'aller à Notre-Dame; il donna comme par aumône une piece de quinze ſols au

petit vieillard, qui la reçut avec toute l'humilité poſſible. Au retour de la Meſſe, ce bon homme lui dit: Monſieur, je ſçais que vous êtes encore garçon, j'ai penſé à vous donner une femme; n'ayez aucune répugnance de la recevoir de ma main; celle que je vous propoſe eſt ſage & belle, & ſi 15000 écus d'argent comptant vous accommodent, je me fais fort de vous les faire avoir. Mon frere le remercia de ſa bonne volonté, & dit qu'il lui rendroit réponſe au premier jour. Il vint enſuite nous conter cette avanture. Nous eumes beaucoup de peine mon frere aîné & moi à le réſoudre à ſe marier; enfin il nous promit de voir la fille qu'on lui propoſoit; mais en nous proteſtant que ſi c'étoit une coquette, il ne vouloit plus entendre parler de mariage. Il retourna donc à ſon ordinaire a Notre-Dame, & demanda au bon homme s'il pouvoit lui faire voir la Demoiſelle dont il lui

avoit parlé : oui-da, lui dit-il, au retour de la Meſſe je vous menerai à ſon logis ; ſoyez aſſuré d'être bien reçu d'elle & de ſon pere. La Meſſe finie il rejoignit le bon homme, qui le mena dans une de ces petites rues qui ſont derriere Saint Denis de la Chartre ; il tira une clef de ſa poche, dont il ouvrit une aſſez petite porte ; il fit entrer mon frere, qui plein de confiance dans la bonne foi de ſon conducteur, monta un eſcalier aſſez étroit. Ils entrerent dans une chambre non magnifique, mais propre pour ce qu'elle contenoit ; elle n'étoit ornée que d'un lit de ſerge griſe & de quelques chaiſes de même, & une natte y ſervoit de tapiſſerie ; ce qu'il y avoit de meubles étoit ſi clair, que l'on ſe fut miré dedans. Le bon homme heurta doucement à une porte qui étoit dans cette chambre : celle qui l'ouvrit étoit une grande fille fort belle, qui, loin d'être co-

quette, n'avoit pour parure qu'un ſimple habit d'étamine avec du linge uni; cependant avec ces ajuſtemens elle avoit tant de grace & de modeſtie, que mon frere en fut charmé d'abord. Le bon homme lui dit: Monſieur, voilà la fille dont je vous ai parlé; je ſuis ſon pere, & voilà l'argent que je vous ai promis, ajouta-t-il, en ouvrant un coffre: au reſte, je vous donne une fille qui ne ſçait gueres des choſes du monde; feue ſa mere & moi l'avons élevée dans la crainte de Dieu, & loin du tumulte: elle ne manque cependant pas d'eſprit, mais c'eſt un eſprit tout neuf auquel vous donnerez telle teinture qu'il vous plaira. Pour moi, ſi-tôt que vous ſerez mariés, je me retirerai à la campagne, où je vivrai du peu de bien que je me réſerve, & l'on n'entendra plus parler de moi.

Mon frere lui dit qu'il étoit fort content de ce qu'il lui offroit, mais

qu'il ſeroit bien fâché de prendre ſa fille contre ſon gré. Le bon homme ſe tournant vers elle, lui dit : Ma fille, j'ai choiſi Monſieur entre tous les plus honnêtes gens que je connoiſſe pour être mon gendre; il veut bien me faire cet honneur: ne voulez-vous pas bien auſſi recevoir ſa main? Mon pere, lui répondit-elle, je n'ai point d'autre volonté que la votre, & ſi j'étois maîtreſſe de moi, & que je connuſſe la probité de Monſieur, comme vous la connoiſſez, j'y ſerois portée même d'inclination. Mademoiſelle, lui dit mon frere, je tacherai de me comporter avec vous de maniere que vous n'aurez jamais ſujet de perdre la bonne opinion que vous avez de moi. Cela dit, il prit congé d'elle; il amena ſon pere diner chez nous, où nous prîmes enſemble toutes les meſures néceſſaires pour la concluſion de ce mariage, qui ſe fit peu de tems après; & notre belle-

ſœur a depuis paſſé dans le voiſinage & dans l'eſprit de tous ceux qui l'ont connue, pour une femme parfaite en eſprit, en vertu & en beauté: elle avoit un air charmant quand elle parut ſous un habit convenable à la condition de ſon mari.

Le Ciel a beni ce mariage: ils ont vêcu long-tems enſemble, & Dieu leur a fait la grace de laiſſer des ſucceſſeurs & des neveux dignes d'eux.

IV GAGE.

CETTE courte hiſtoire donna ſujet de parler à toute la compagnie, & l'on convint que la vertu devoit être récompenſée dans quelque état & ſous quelque habit qu'elle ſe rencontrât. L'on tira enſuite un nouveau gage, qui étoit une fiole de criſtal garnie d'or: Elle m'appartient,

dit un Colonel, mais je n'aurai pas de peine à la retirer; & sans chercher un sujet étranger, je vais raconter une aventure qui m'est arrivée, dont les incidens pourront divertir la compagnie. Et continuant de parler, il dit ces mots :

Histoire du Colonel & de Mademoiselle de S. V.

Entre les choses les plus parfaites de la nature, il n'y a rien à mon sens qui plaise davantage aux yeux des hommes, que la vue d'une belle femme; & je suis tellement prévenu de cette opinion, que depuis que mon cœur est devenu sensible, j'ai cherché toutes les occasions imaginables pour satisfaire en cela ma curiosité. Un hyver étant à Paris, j'allois fort souvent entendre la Messe aux Minimes de la Place Royale, moins à la verité, par dévotion, que

pour y voir les belles. Parmi toutes celles qui brilloient le plus dans cette Eglife, j'en vis un jour entrer une de l'âge d'environ dix-neuf à vingt ans. Je n'ai jamais rien vu au monde de plus beau, que cette aimable fille : elle avoit l'air grand, la taille admirable ; & la jufte proportion des traits de fon vifage, jointe à la vivacité de fon tein, faifoit un affemblage merveilleux. Cette charmante perfonne étoit fuivie d'une demoifelle & de deux laquais, dont l'un portoit la queue de fa robe qui étoit magnifique, & l'autre un livre dont la couverture étoit garnie de plaques d'or. L'éclat de cette beauté fixa tellement mes regards, & toucha fi fort mon cœur, que je négligai depuis toutes les autres ; & le plaifir que j'avois à contempler un objet fi parfait, fit que je ne manquai pas tous les jours de me rendre dans cette Eglife à la même heure. Soit qu'elle y vint en

négligé, ou richement parée, mes yeux découvroient toujours en elle quelque choſe de nouveau, qui me faiſoit plaiſir. Mais ma felicité ne fut pas de longue durée : cette belle perſonne diſparut, & quelque aſſiduité que j'euſſe depuis à me rendre en ce lieu, je ne la revis plus.

J'eus un extrême regret de n'avoir pas eu la précaution de m'informer de ſon nom & de ſa demeure ; me flattant que ſi je l'euſſe ſçu, il ne m'eut pas été difficile de trouver entrée chez elle. Je mis tout en uſage pour réparer cette faute : & comme je ne négligeois rien dans cette recherche, paſſant un jour dans la rue Saint Louis, je vis ſur la porte d'un grand logis un laquais vêtu de livrées qui me parurent être celles dont j'étois en peine. Ne voulant pas manquer cette occaſion, je dis à un de mes gens de demander à une voiſine qui étoit ſur ſa porte, le nom du

maître de ce laquais ; le mien me rapporta qu'il s'appelloit Monſieur P. P. Enſuite j'abordai moi-même ce laquais , & lui dit : Mon ami, faites-moi le plaiſir de me dire comment ſe porte Mademoiſelle P. Il fit un grand ſoupir, & me dit : Hélas ! Monſieur, elle mourut hier au ſoir, & nous n'attendons que nos habits de deuil pour en faire les funerailles. Cette réponſe me ſurprit, de ſorte que je demeurai comme ſi j'euſſe été frappé de la foudre ; & ſans pouvoir parler davantage, je me retirai chez moi, où faiſant de ſérieuſes réflexions ſur cette mort inopinée, je diſois en moi-même : N'ai-je donc connu tant d'appas, que pour en regretter auſſitôt la perte ? & faut-il que ma mauvaiſe fortune, de concert avec la mort pour me perſécuter, enleve aujourd'hui le plus beau chef-d'œuvre de la nature ? Ces penſées m'affligerent tellement, que tous mes



amis s'apperçurent de mon chagrin, & firent leurs efforts pour me divertir.

Un soir que je me retirois seul assez tard (nous étions pour lors dans le carnaval) j'entendis la voix d'une femme qui, par une fenêtre, demanda à demi-bas êtes-vous là ? Oui, dis-je : recevez donc le paquet, ajouta-t-elle, en le laissant tomber. Je ne doutai pas que ce ne fut un vol domestique : dans le dessein que j'avois de le rendre le lendemain, je reculai six pas en arriere, pour voir si je pouvois remarquer la maison ; mais en vain, la nuit étant trop obscure. Je m'approchai de la porte pour sentir à tâtons si j'y trouverois quelque chose de remarquable : en m'approchant, j'apperçus sous la même fenêtre d'où j'avois reçu le paquet, une personne qui m'ayant aussi apperçu, s'éloigna de moi. Ce vol est concerté, dis-je en moi-même, & l'ombre qui vient de paroître n'é-

toit venue que pour avoir le paquet que je tiens. Je m'approchai de la porte ; & ayant entendu qu'on l'ouvroit doucement, je m'arrêtai tout court, & vis ſortir comme deux femmes, dont une me demanda tout bas : Avez-vous le paquet ? Oui, dis-je ; ſuivez-nous donc, reprit-elle ; ce que je fis pour ſçavoir juſqu'où iroit cette avanture. Après avoir marché environ cinq à ſix cens pas, nous arrivâmes à une petite porte, où après avoir tiré une corde qui répondoit à une ſonette, on vint ouvrir avec de la chandelle. Je vis alors que celles que j'avois ſuivies étoient deux Demoiſelles, dont l'une étoit magnifiquement vêtue, quoiqu'en négligé. Je ne leur vis point le viſage, parce qu'elles entrerent ſans tourner la tête. Ayant traverſé une premiere chambre, elles paſſerent dans une ſeconde ; & me firent dire par la ſervante qui nous avoit ouvert,

de

de demeurer dans l'antichambre, & de lui donner le paquet que j'avois apporté. Je le lui donnai, & me tins-là pour voir la fin de cette comedie. Une demie-heure après j'entendis de grands cris, comme d'une personne qu'on égorgeoit. Alors sans balancer je mis l'épée à la main pour secourir cette pauvre affligée. Je n'eus pas plutôt mis le pied dans la chambre, que je connus que mon secours étoit inutile. Changeant l'opinion que j'avois que ces femmes fussent des larronnesses, je me doutai au contraire, que celle qui crioit si fort, étoit sur le point de rendre à la nature ce qu'elle en avoit emprunté; ce qui me fut confirmé par une grosse femme, qui sortant de la chambre, & passant au travers de celle où j'étois, me dit: Grace à Dieu, c'en est fait, Mademoiselle est accouchée heureusement; je lui ai fait voir qu'elle ne s'est point trompée en me

choiſiſſant entre toutes les autres ſages-femmes. Cela dit, elle paſſa; & en repaſſant, elle me fit une grande reverence, me prenant ſans doute pour le pere de l'enfant qu'elle venoit de recevoir. D'autre côté, la Demoiſelle ſe voyant délivrée, demanda une plume, de l'encre & du papier, écrivit une lettre qu'elle ferma, & dit à la ſervante de la ſage-femme, de la donner à celui qui étoit dans l'antichambre, pour la porter à ſon adreſſe. On me donna cette lettre, & je la portai chez un jeune Magiſtrat à qui elle s'adreſſoit. Comme l'on m'avoit recommandé de la donner en main propre, je heurtai tant & ſi fort, que ſon ſuiſſe las d'entendre le bruit que je faiſois, vint m'ouvrir la porte. Me voyant en habit bleu galonné d'or, & un papier à la main, il crut que j'étois un Officier du Roi, qui apportoit à ſon maître desordres ſecrets de la

Cour ; il éveilla son valet de chambre à qui il dit la chose comme il la pensoit : celui-ci se leva & m'introduisit dans la chambre de son maître, qui d'abord me demanda ce que je voulois : Vous donner une lettre, lui dis-je, en la lui présentant. De quelle part ? me demanda-t-il ; vous le verrez, lui dis-je : il ouvrit donc cette lettre, & lut ce qui suit :

Je suis enfin délivrée du pesant fardeau que j'ai eu tant de peine à cacher ; & je puis dire que mes précautions n'ont pas été inutiles, l'affaire étant arrivée à bonne fin. Je ne compte pour rien les douleurs que j'ai souffertes, puisque c'est vous qui me les avez causées ; & cette pensée m'a beaucoup servi à les supporter. Le laquais qui vous doit avoir remis cette lettre entre les mains, m'est fidele ; donnez-lui votre réponse en toute sûreté. Je n'ai pas voulu qu'il parût avec son habit ordinaire, afin

que la ſage-femme même qui m'a délivrée, ignore qui je ſuis. Au reſte, venez me voir le plutôt que vous pourrez, & je vous inſtruirai de tout.

Si-tôt qu'il eut achevé de lire cette lettre, il y fit cette réponſe.

Je ſuis ravi, mon Ange, de ce que vous êtes heureuſement accouchée, & plus encore de ce que vos douleurs ne vous ont point alienée pour moi. J'irai tantôt vous voir, & nous réſoudrons enſemble toutes choſes : ménagez-vous le plus que vous pourrez, & feignez ſi bien une autre maladie, que la fin du myſtere réponde à ſon commencement : mais quelque choſe qui arrive, ſoyez ſûre que mon cœur ne ſera jamais à d'autre qu'à vous.

Il ferma cette lettre & me la donna avec quatre louis d'or qu'il me gliſſa dans la main. Ayant pris congé

de lui, je courus chez la Sage-femme, qui me dit que la Demoiselle que je cherchois s'étoit trouvée en si bon état, qu'elle avoit voulu s'en retourner chez elle, d'ailleurs que je n'avois que faire de me mettre en peine de l'enfant, qu'elle auroit soin de le mettre entre les bras d'une bonne nourrisse. Pour l'encourager à faire ce qu'elle disoit, je lui mis entre les mains deux des quatre louis que le Magistrat m'avoit donnés, lui disant : Tenez, Madame, voilà pour le premier mois. Cela la confirma dans l'opinion qu'elle avoit que je fusse le pere de cet enfant, qui étoit un beau garçon. Je la laissai dans cette pensée, & je fus chercher le logis de la Demoiselle, qu'il ne me fut pas difficile de retrouver, l'adresse étant sur la lettre, & le jour commençant à paroître.

Comme j'arrivois à sa porte, je vis comme une espece de Laquais

ſans livrée, qui attendoit qu'on ouvrit pour entrer. Je lui demandai s'il étoit du logis, il me répondit qu'oui: Qui ſervez vous là-dedans, mon ami? Je ſuis, dit-il, à Mademoiſelle S. V... Puiſque vous êtes à elle, repartis-je, tenez, donnez-lui cette lettre en main propre, & voilà pour votre peine, ajoutai-je, en lui donnant les deux autres louis du Magiſtrat. Il faut ſçavoir que ce Laquais avoit paſſé la nuit à attendre un paquet qu'on lui devoit donner, & ce paquet étoit juſtement celui que j'avois reçu; parce que dans le tems que je paſſois, il s'étoit retiré de crainte d'être vû, & que je m'étois trouvé juſte pour le recevoir des mains de la Femme-de-Chambre, qui crut en me le donnant, que c'étoit lui qui le recevoit. Comme il faiſoit grand froid cette nuit-là, ce malheureux alloit & venoit pour s'échauffer, ce qui fut cauſe qu'il ne vit point rentrer les Demoiſelles qui

s'étoient pourvûes d'une clef pour faire moins de bruit, & rentrer plus secretement. Voilà pourquoi il avoit attendu jusqu'au soir ; & lorsque je lui donnai cette lettre , il crut que c'étoit le paquet qu'on lui avoit dit d'attendre : cela le consola du froid qu'il crut n'avoir pas enduré en vain, à quoi n'aiderent pas peu les 2 louis que je lui avois donnés. Si-tôt que la porte fut ouverte, il donna la lettre à sa Maîtresse , qui lui demanda comment se portoit celui qui la lui avoit donnée. Fort bien, lui répondit-il. N'a-t'il pas, reprit-elle, montré bien de la joye ? Ma foi, Mademoiselle, repliqua le Laquais, non-seulement sur son visage son contentement s'est fait sentir, mais encore par ses actions. Comment cela? Lui demanda la Demoiselle ; en me donnant deux louis pour ma peine , répondit-il. Vraiment, dit la Femme-de-Chambre , ta fortune seroit bien-

tôt faite, ſi tu avois ſouvent de pareilles nuits. Je le voudrois encore de tout mon cœur, répondit-il, à peine de ſouffler encore dans mes doigts. Cela dit, il ſe retira. De mon côté je mis tout en uſage pour avoir entrée chez cette Demoiſelle. L'occaſion s'en préſenta où je l'attendois le moins. Ce fut dans une compagnie de femmes où l'on vint à parler des belles du Marais & du quartier de la Place Royale. J'exagerai la beauté de Mademoiſelle P. c'eſt dommage, dis-je, que cette belle fille ſoit morte! On pouvoit ſe vanter en la regardant, d'avoir vû tout ce que les Poëtes ont dit de la Déeſſe de la Beauté, tant pour la richeſſe de ſa taille, que pour la regularité des traits de ſon viſage. Toute la compagnie ſe prit à rire à ces paroles, & un de mes amis me demanda où j'avois vû cette merveilleuſe beauté? Aux Minimes, lui répondis-je; & c'étoit la fille du

President P. reprit-il ? Oui, dis-je, elle-même ; & vous la trouviez belle ? Reprit une Dame de la compagnie ; sans doute, lui répondis-je ; si belle que j'aurois négligé toutes choses pour avoir le plaisir de la voir. Parbleu, mon cher Marquis, dit mon ami, ne soutiens pas la gageure, si tu ne veux passer pour un homme de mauvais goût. Monsieur, reprit encore la Dame qui avoit parlé, puisque vous avez tant de plaisir à voir une belle personne ; je m'offre de vous en faire voir une telle ; que si Mademoiselle P. vous a plu, celle-ci vous charmera tout-à-fait. Quelqu'un de la compagnie lui demanda de qui elle vouloit parler ? De Mademoiselle S. V... répondit-elle. Chacun applaudit à son sentiment, & tous conclurent qu'il n'y avoit point dans Paris une plus belle fille. Cela augmenta le desir que j'avois de la connoître : je dis à cette Dame, que je

lui ferois bien obligé, si elle vouloit me faire le plaisir de m'y mener au plûtôt, & qu'il y avoit long-tems que je cherchois l'occasion de voir cette belle personne. Dès demain si vous voulez, me dit-elle; vous n'avez qu'à vous rendre chez moi, & nous irons ensemble dans mon carrosse. Je n'avois garde de manquer au rendez-vous. M'étant donc rendu le lendemain chez cette Dame, elle me mena chez Mademoiselle S. V... qui nous reçut d'une maniere d'autant plus gracieuse, que la Dame qui m'introduisoit, étoit une de ses intimes amies. Mais Dieu sçait qu'elle fut ma surprise, lorsque je vis que cette belle personne étoit la même que j'avois vûe aux Minimes, & que je croyois morte, trompé par la ressemblance de la livrée de Mademoiselle P. avec la sienne. Hé bien, me dit tout bas la Dame qui m'avoit amené, trouvez-vous que celle-ci doive ceder à l'au-

tre? Non lui dis-je, Madame, il n'y a pas de comparaison; & je vous avoue que je n'ai jamais rien vû au monde de plus beau. Ce que je sçavois d'elle me donna un peu plus de hardiesse que je n'en aurois pris, si je l'eusse ignoré; & mes manieres libres ne lui déplurent pas. Avant que de sortir je lui demandai la permission de venir de tems en tems l'assurer de mes respects; elle me répondit que je lui ferois bien de l'honneur. Comme nous nous en allions, nous rencontrâmes le Magistrat dans la cour. Il salua fort civilement la Dame; & me voyant marcher immédiatement sur ses pas, il me salua comme de maître à valet, se contentant de me faire seulement un signe de tête, accompagné d'un *bon jour mon ami* assez sec. Cela étonna la Dame avec qui j'étois. Je lui dis qu'elle ne devoit point être surprise de ce procedé, que nous étions assez

bons amis lui & moi, pour ne point faire de façons enſemble. Comment me dit-elle, vous connoiſſez ce Magiſtrat, & vous cherchiez qui vous donneroit entrée chez Mademoiſelle S. V...? Et qui vous l'aurois donnée mieux que lui? On ne peut être mieux qu'ils ſont enſemble. Je lui répondis que j'aimois mieux lui en avoir obligation qu'au Magiſtrat, qui de ſon côté dit à ſa Maîtreſſe : Vous avez un Laquais qui fait l'homme de conſéquence, quand il eſt ſous un autre habit que celui de la livrée : Il fait apparemment les doux yeux à quelque Griſette du premier ordre, dit la Femme de Chambre ; car quand il les va voir il ne porte point de couleurs. La converſation en demeura-là : & je ſçus ſi bien profiter de la permiſſion que m'avoit donnée Mademoiſelle S. V... que j'allois ſouvent la voir, & que de ſon côté elle me recevoit toujours à ſon ordinaire,

c'est-à-dire, parfaitement bien.

Un jour que je jouois avec elle sur un guéridon auprès du feu, le Magistrat entra. Il fut surpris de me voir si familier avec celle dont il croyoit que je fusse le Laquais. Je me levai pour le saluer; Mademoiselle S. V... qui perdoit, me dit avec chagrin, tréve de cérémonie, asseyez-vous, s'il vous plaît, & regardez mon jeu, voilà ce que je porte. Je lui obéis: mais le Juge choqué de la mauvaise reception que lui faisoit sa Maîtresse, se retira. La Femme de Chambre le rencontrant sur l'escalier lui demanda: Pourquoi donc, Monsieur, vous en allez-vous si-tôt? Vous ne faites que d'entrer: c'est, répondit-il, que ma présence pourroit troubler le plaisir que votre Maîtresse prend à jouer avec un Domestique. Comment un Domestique, dit-elle? C'est un Colonel. Mais sans donner à cette fille le tems d'achever, il continua,

disant : oui un Domestique, je sçai bien ce que je dis, & son habit doré ne me fera pas prendre le change. Il s'en alla sans vouloir s'expliquer davantage. La Femme de Chambre dit en elle-même, je ne m'étonne pas si ce beau Monsieur de balle est si humble & si civil, puisque c'est si peu de chose, trop heureux encore de ce qu'on le souffre dans une maison comme celle-ci : mais je veux pourtant avertir Mademoiselle du rang qu'il tient dans le monde. Quand je fus sorti elle ne manqua pas de demander à sa Maîtresse avec qui elle croyoit avoir joué: Je ne sçai au vrai ce que fait ce Gentilhomme qui vient de sortir, lui répondit-elle ; mais je suis persuadée que ce ne peut être qu'un homme de qualité, puisque la Dame qui m'en a donné la connoissance ne s'en feroit pas mêlée si cela n'étoit pas, & que d'ailleurs ses belles manieres le font assez connoître. En ve-

rité, Mademoiselle, reprit la Femme de Chambre, Madame de ... vous a donné-là une belle connoissance! Un faux Marquis revêtu d'un habit doré. Ne vous y trompez pas ce n'est qu'un Gueux revêtu, un Valet déguisé, un de ces Filoux qui se glissent ainsi chez les personnes de condition pour attraper l'argent du jeu. Eh qui t'a dit cela, repartit la Demoiselle? C'est Monsieur P.... répondit-elle, en lui nommant le Magistrat: & c'est pour cela qu'il s'est retiré si promptement quand il vous a vûe tête-à-tête jouer avec un tel homme. Puisque cela est ainsi, reprit la Demoiselle, allez-vous-en tout-à-l'heure dire au Portier que je lui défends de le laisser jamais entrer ceans; ce qu'elle fit. Deux jours après revenant à mon ordinaire, le Portier me refusa la porte, sans me vouloir dire d'autre raison, sinon qu'on lui avoit défendu de me laisser entrer. Me voyant ainsi privé de la

vûe de cette belle, je m'imaginai que ma préſence lui étoit devenue ſuſpecte, parce que le Magiſtrat m'ayant reconnu, lui avoit peut-être dit que je ſçavois le plus ſecret de ſon hiſtoire; étant bien éloigné de penſer qu'il eût demeuré ſi long-tems dans l'erreur. Mais nous étions lui & moi dans des penſées bien differentes, car il me croyoit toujours un Valet, & un Valet heureux; ce qui mettoit le comble à ſon dépit & à ſa jalouſie. Quoi donc, perfide, diſoit-il, dans le fort de ſa rage, ſont-ce là les promeſſes que nous nous ſommes fait l'un à l'autre de nous aimer uniquement? Aujourd'hui un gueux de Valet triomphe de ma fidelité! Enſuite calmant ſon tranſport, il diſoit: peut-être auſſi les choſes ne vont-elles pas ſi loin que je me l'imagine... Puis en regardant au Ciel: Dieux! Se peut-il faire que j'aye un Valet pour rival,

un Valet ! Mais qu'y a-t'il de nouveau en cela ? N'eſt-ce pas le goût de la plûpart des femmes d'aujourd'hui, de préferer un Laquais à un honnête homme ? Ma foi, quand on accorde à de telles gens les faveurs du tapis, on ne leur refuſe pas le reſte.

Cette derniere opinion s'empara ſi fort de ſon eſprit qu'il fit ſerment de ne plus voir la Demoiſelle, & de lui en apprendre le ſujet par un petit mot de Lettre ; il lui écrivit donc ce Billet.

Vous m'avez dit cent fois que le tems de mon abſence vous étoit inſupportable ; & je négligeois dans ma ſotte crédulité les affaires les plus importantes pour me ranger auprès de vous ; mais aujourd'hui, perfide que vous avez dans votre maiſon de quoi vous paſſer de ma préſence, trouvez bon, s'il vous plaît, que je me donne

tout entier aux ſoins de mon devoir. Si le Valet qui remplit ma place , & qui jouoit hier ſi familierement avec vous s'acquitte bien du ſien , je vous donnerai deſormais tout le loiſir d'en profiter. Adieu.

Ce Billet toucha ſenſiblement la Demoiſelle qui ſe voyoit par-là abandonnée d'une perſonne qu'elle avoit interêt de ménager. Elle fit auſſi-tôt mettre les chevaux au caroſſe , & étant allée chez la Dame qui m'avoit introduit chez elle : elle lui demanda qui j'étois & ſi elle me connoiſſoit bien. Oui , répondit cette Dame , c'eſt un homme de condition dans l'épée , qui eſt Colonel du Regiment de ſon nom ; & je crois qu'il doit vous avoir fait connoître par ſes manieres qu'il eſt d'une naiſſance des plus diſtinguées.

La Demoiſelle charmée d'une réponſe qui ſembloit lui donner gain de

cause, ne fut pas plûtôt de retour chez elle, qu'elle écrivit un Billet au Magistrat conçu en ses termes :

Je ne sçai ce que vous me voulez dire, quand vous me reprochez que je joue avec un Valet : il s'en faut bien que je n'aye des sentimens si indignes de ma naissance, & si je me suis abbaissée jusqu'à la robbe, on ne me verra jamais descendre plus bas. La personne qui vous a mis en cervelle est très-considerable dans l'épée ; & j'ai cru qu'une fille de mon rang pouvoit avec bienséance jouer aux cartes avec un Gentilhomme tel que lui, sans qu'on pût y trouver à redire. Je suis trop innocente de ce dont vous m'accusez pour me donner la peine de m'en justifier ; informez-vous mieux, & comme un Juge integre, rendez-moi justice en me faisant reparation d'honneur : vous me la devez de plus d'une façon. Adieu.

La lecture de ce Billet jetta le Ma-

giſtrat dans un étrange embarras. Il ſouhaitoit que ſa Maîtreſſe fut innocente, & quelque fois la croyoit telle. Mais quand il ſe ſouvenoit de la lettre que je lui avois porté de ſa part, il retournoit toujours à ſa premiere idée.

Un jour enfin que je jouois chez le Duc de R..... ce Magiſtrat y vint: mais quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'il me vit tenir rang parmi des Cordons bleus & des Maréchaux de France! Je reconnus ſon embarras, quoique je ne fiſſe pas mine de m'en appercevoir. L'heure de ſe retirer étant venue, il m'offrit de me remener dans ſon caroſſe. J'acceptai ſon offre avec bien du plaiſir, me flattant de pouvoir apprendre par lui des nouvelles de ſa Maîtreſſe; mais il me prévint, & me dit: Monſieur, de grace dites-moi je vous prie n'ai-je pas l'honneur de vous avoir vû quelque part? Monſieur, répondis-je, c'eſt moi qui

crois l'avoir reçu chez Mademoiſelle S. V..... Mais répliqua-t'il, ſi je ne me trompe, je crois vous avoir vû encore ailleurs. Alors me reſſouvenant de la lettre que je lui avois portée, & de l'opinion qu'il avoit alors de mon état, je me pris à rire ſans lui répondre ; ce qui lui fit connoître qu'il ne ſe trompoit pas. De grace, Monſieur, ajouta-t'il, apprenez-moi, pour me tirer de l'erreur où je ſuis, par quel haſard vous vous trouvâtes chargé de la lettre que vous m'avez apportée ? Je lui contai ſans déguiſement la choſe comme elle étoit. Il me demanda ſi Mademoiſelle S. V..... le ſçavoit. Je lui dis que non, & que je n'avois pas voulu lui en parler de crainte de lui faire de la peine.

Il loua ma diſcretion & moi de mon côté, je lui vantai tant ſon bonheur & la ſageſſe de ſa Maîtreſſe, que je le perſuadai qu'il n'y avoit

que lui ſeul au monde, qui fût capable de lui toucher le cœur.

Au lieu de me mener chez moi, il fit toucher chez Mademoiſelle S. V... où étant arrivés, le Portier ne voulut point me laiſſer entrer quelque inſtance qu'il pût faire. Le Magiſtrat comprit bien-tôt qu'il avoit été la cauſe de mon exil : il me quitta pour aller ménager mon rappel. Après s'être jetté aux pieds de ſa Maîtreſſe, il lui demanda pardon de ce qu'il lui avoit écrit, confeſſant que depuis que je lui avois porté une lettre de ſa part, il m'avoit toujours pris pour un Laquais.

De quelle lettre parlez-vous ? dit-elle, je n'ai jamais chargé ce Gentilhomme-là d'aucune commiſſion, & je voudrois qu'il fût ici pour vous convaincre de toutes les chimeres que vous vous êtes mis dans l'eſprit. Il eſt à la porte, dit-il : ordonnez qu'on le laiſſe entrer, & vous

verrez ſi mes ſoupçons étoient ſi mal fondés. L'ordre vint, le Portier me laiſſa entrer; & ſi-tôt que la Demoiſelle me vit : Monſieur, me dit-elle, vous ai-je jamais donné aucune lettre à porter à Monſieur que voilà ? Me montrant le Magiſtrat. Je n'en ai jamais reçue aucune de vous directement, Mademoiſelle, lui répondis-je ; cependant il eſt très-certain que j'en ai porté une de votre part. De ma part ? reprit-elle ; de grace Monſieur, expliquez-nous cette énigme. Alors voyant qu'il n'y avoit perſonne de trop, je contai toute l'hiſtoire que vous venez d'entendre. Ils admirerent l'effet du haſard, & me prierent de garder le ſecret juſqu'à ce qu'ils fuſſent en état de ne plus rien craindre, par un mariage qui ſe conclut peu de tems après.

V. GAGE.

LE cinquiéme gage étoit une Boëte à portrait, qui appartenoit à un President, qui prenant la parole, dit : Le portrait qui est dans cette Boëte, me servira pour la dégager. Toute la compagnie se prépara pour entendre une histoire des plus galantes, puisqu'un portrait de poche en faisoit l'intrigue. L'ouverture de cette Boëte, qui ne renfermoit que le portrait d'un gros Gueux, fit bien-tôt changer d'opinion : mais on n'eut pas moins de curiosité d'apprendre pourquoi ce Magistrat estimoit ce portrait jusqu'à le porter sur lui. Pour satisfaire l'impatience de la compagnie, il commença ainsi.

Histoire du Gueux de Lorraine.

Etant à l'âge de quatorze ans dans le

le fort de mes Etudes, j'étois si libertin que je faisois souvent ce qu'on appelle l'Ecole buissonniere. Mon Régent s'en étant plaint à mon pere, ils résolurent ensemble de me faire châtier par le Cocher du logis. Un Laquais qui avoit entendu ce que l'on avoit machiné contre moi, m'en avertit. Je pris l'épouvante, & résolus de m'en aller, ce que je fis, après avoir été, comme de la part de mon pere, emprunter plusieurs sortes de marchandises chez divers Marchands, qui fournissoient notre maison. Je fis argent de ma marchandise, dont je vendis une partie en passant à Orleans, & l'autre à Paris. Après avoir tout vendu & tout mangé, je fus réduit à demander mon pain. La honte que j'avois de tendre la main, me faisoit tenir dans les rues détournées; & je faisois si mal ce métier, que je ne trouvois presque rien. Ce fut alors que je regrettai la maison

de mon pere, où il y avoit nombre de valets qui faisoient bonne chere, pendant que je mourois de faim.

Un jour étant derriere les Chartreux, je vis un gueux qui mangeoit un gros morceau de pain, & quelques restes qu'on lui avoit donnés à la porte du Couvent. De mes jours je n'ai vu manger avec tant d'envie d'en faire autant, qu'en voyant baffrer ce gueux. Il y avoit trente heures que je n'avois mangé ; & ce qui m'auroit fait mal au cœur un mois auparavant, me parut dans ce moment quelque chose de fort délicieux. Ce pauvre homme me voyant conduire des yeux jusqu'au fond de son gosier tous les morceaux qu'il mangeoit, me demanda si j'en voulois être : J'acceptai cet offre avec bien du plaisir, & l'écuelle fut bien-tôt vuide. Il tira de sa besace quelques morceaux de pain qu'il me donna ; je n'ai jamais mangé de ma

vie avec tant d'appetit. La bonne chere que je venois de faire avec ce gueux m'attacha à lui de ſi près, que je le ſuivois par tout, l'imitant dans ſa façon de mandier. Nous fîmes ce jour-là une aſſez groſſe fortune pour des gueux, puiſque nous trouvâmes environ quinze ſols.

Nous étant ainſi aſſociés, nous allâmes de ville en ville toujours mendians. Nous arrivâmes enfin à un village proche de Sully, d'où il étoit, & entrâmes dans une chaumiere qui étoit ſa maiſon. D'abord je fus étonné de voir la maiſon de ce gueux ſi bien garnie, ayant toujours cru que ſon bâton & ſon biſſac faiſoient toute ſa richeſſe : mais je fus bien plus ſurpris le lendemain, quand je lui vis vêtir un aſſez bon habit au lieu de ſes haillons ; il avoit ſous cet ajuſtement un air d'honnête homme. Il me demanda d'où j'étois ; je lui diſſimulai ma naiſſance & ma patrie,

lui faisant croire que je n'avois plus ni pere ni mere. Il me dit que si je voulois faire pendant trois ans le métier de *trucheur* avec lui, il me donneroit sa fille en mariage, & qu'il nous laisseroit après sa mort du pain pour toute notre vie; je lui promis de faire tout ce qu'il me commanderoit.

Me voilà donc passé maître gueux; nous partîmes pour aller faire une nouvelle tournée, nous passâmes par le pays Messin, & courûmes toute la Lorraine. Je ne m'amuserai point à vous conter mille petites aventures de gueux, qui n'auroient rien que de trop bas pour vous entretenir. Il est seulement nécessaire que je vous dise que je tombai malade à Nancy, pour justifier la raison que j'ai de garder si cherement le portrait du pere Edmond; c'est ainsi que se nommoit ce gueux. Je fus mis à l'Hôpital, où les Médecins défendirent à ceux qui

gouvernoient cette maison, de me donner quoi que ce soit à manger de solide. J'eus un transport au cerveau; alors pour diminuer l'ardeur & la force avec laquelle je me tourmentois, ils me firent tant saigner, que je crois qu'ils avoient envie de me tirer l'ame avec le sang. D'ailleurs je n'avois pour toute nourriture que de simples bouillons d'hôpital, qui ne sont que de l'eau chaude. Jugez en quel état je devois être, après quinze jours d'une telle diéte : c'étoit fait de moi, si le pere Edmond, qui m'aimoit, comme son propre enfant, ne m'eut apporté de tems en tems de petits morceaux délicats, & quelquefois un peu de vin, qu'il me donnoit en cachette. Ce petit secours me redonna la vie. Ce bon vieillard étoit fort homme de bien, à sa profession près; dans le tems que l'on doutoit de mon sort, il me dit des choses si chrétiennes & si touchantes, que je

m'en ſouviendrai le reſte de mes jours.

Il y avoit dans le même hôpital un jeune peintre avec lequel je fis connoiſſance ; & comme j'en ſortis avant lui, je l'aſſiſtai comme le bon homme m'avoit aſſiſté, & il guerit comme moi. Ce jeune homme, pour me marquer ſa reconnoiſſance, s'offrit à me faire mon portrait ; mais je lui dis que puiſqu'il avoit tant de bonne volonté pour moi, je le priois de faire plûtôt celui du pere Edmond. Il le fit, & voilà d'où me vient ce portrait. Vous me demanderez peut-être comment je quittai la compagnie de ce gueux, & je répondrai qu'étant tombé malade à Metz, il mourut malgré tous les ſoins que je pris de lui. Je fus auſſi touché de ſa mort que de celle de mon propre pere. J'en donnai avis chez lui, & comme gardien de l'argent que nous avions trouvé dans notre quête, je m'en fis

habiller, & me mis valet d'un Lieutenant de Cavalerie nommé Monsieur D.... Je le suivis à l'armée, & nous nous trouvâmes à la célébre bataille de Rocroy. Je ne vous ferai point le récit de cette grande journée, qui fut si avantageuse à la France & si préjudiciable à l'Espagne : Vous avez sans doute lû l'admirable relation qu'en a fait M. de la Chapelle. Je dirai seulement qu'un peu avant le choc général, il se faisoit de petites escarmouches par des partis qui se détachoient des deux armées, où tantôt l'un avoit l'avantage, & tantôt l'autre. Un Capitaine Espagnol étant venu défier un Officier François, mon maître accepta son défi. Les voilà le pistolet à la main, qui font voltiger leurs chevaux à la vûe des deux armées. L'Espagnol tira son coup le premier, & tua le cheval de mon maître; qui conservant son sang froid ordinaire, se releva aussi-tôt,

courut à la botte gauche de ſon ennemi, le jetta à bas de ſon cheval, monta deſſus, & du piſtolet qui reſtoit à l'arçon de la ſelle, lui caſſa la tête : cela fait il revint au camp, monté ſur un parfaitement beau Barbe. A la fin de cette campagne nous revînmes à Paris, & mon maître logea dans la rue de la Harpe. Un ſoir qu'il ſoupoit au quartier de S. Thomas du Louvre avec quelques Officiers du Régiment, il m'avoit commandé de le venir chercher ſur les dix heures avec un flambeau. Comme j'allois pour le trouver, je fus attaqué par quatre voleurs au bout du Pont S. Michel. Je voulus crier, mais ils trouverent bien-tôt le ſecret de me faire taire, en me mettant un poignard ſur la gorge. Ils me fouillerent par tout, & ne me trouverent rien; mais ne voulant pas perdre leurs peines, ils me dépouillerent juſqu'à la chemiſe, & emporterent mes ha-

bits. Comme il faisoit un froid terrible, mon plus court étoit de retourner à l'auberge : mais ils avoient pris le chemin de notre rue : voyant que je les suivois ils crurent que c'étoit pour les épier. Il en vint un à moi l'épée nue. Je me sauvai vers le Quay des Augustins, où passoit un carosse qui alloit grand train ; je montai derriere : le vent me troussoit ma chemise, & la faisoit quelquefois voltiger jusques sur ma tête ; à quoi je ne pouvois remedier d'une main, ayant encore assez de peine à me tenir avec les deux, tant elles étoient engourdies de froid. Le carosse alloit toujours fort vîte ; ayant passé le College des Quatre Nations, il tourna sur le Pont Royal, au milieu duquel il s'arrêta. Je fus surpris de ce qu'il arrêtoit ainsi dans un endroit où il n'y avoit point de maison ; mais je le fus encore bien davantage, quand je vis deux hommes tirer de ce carosse

un corps mort pour le jetter dans la riviere. Je fus tout effrayé, & m'enfuis du côté du Louvre, pensant que ce carosse dût retourner sur ses pa : mai tout au contraire, je l'entendis venir après moi, ce qui redoubla ma peur. Je fus pour me cacher dans le fumier qui est à la porte de l'écurie du Louvre : comme je me fourrois dedans, je sentis deux pieds froids qui me glacerent le visage.

Ce fut un redoublement de peur pour moi dont je crois que je serois mort, si je n'eusse vû le carosse continuer son chemin & s'éloigner de moi. Je laissai ce pauvre corps, & gagnai le Guichet des Galleries. Quand je fus dans la rue S. Thomas, quelques Bourgeois qui venoient avec leurs femmes de souper en ville, me voyant ainsi nud à la lueur de leur flambeau, eurent peur, & les Dames firent un cri. Je leur dis que je devois moins faire peur que compassion ;

elles passerent & moi aussi. J'arrivai au lieu où mon Maître soupoit, qui fut bien surpris de me voir en cet état, aussi-bien que toute la compagnie. Je leur contai en peu de mots tout ce qui m'étoit arrivé depuis que j'étois sorti de l'auberge ; tous les jeunes gens qui étoient entre la poire & le fromage, dirent, allons voir ce qu'il y a dans ce fumier ; ils y furent, & trouverent que c'étoit un Ramoneur, qui faute de gîte s'étoit mis là-dedans pour avoir plus chaud. Pour moi je tombai malade du froid que j'avois souffert ; & mon Maître s'en allant chez lui me paya ce qu'il me devoit de mes gages, mais cela fut bien-tôt dépensé. J'écrivis une lettre pleine de soumission à mon pere qui me fis tenir de l'argent ; je me fis habiller de neuf selon ma condition, & je m'en revins chez nous, où je fus reçu comme l'Enfant prodigue.

VI. GAGE.

CETTE hiſtoire achevée, l'on tira un autre gage qui étoit le ſixiéme. Ce fut une Tabatiere qui ſe préſenta. Un Chevalier l'ayant reclamée, la Dame qui étoit dépoſitaire des gages lui dit : Vous devez avoir de quoi payer, Monſieur ; étant fait comme vous êtes, on n'eſt pas ſans avoir eu quantité de bonnes fortunes.

Sans doute, répondit-il en riant, & ſi je contois toutes mes avantures, j'aurois de quoi défrayer la compagnie. Cependant par modeſtie, & pour ne pas expoſer la réputation des perſonnes qui les ont partagées avec moi, je ne conterai qu'une hiſtoire dans laquelle je n'ai que très-peu de part.

Hiſtoire de Mademoiſelle des R....

Etant à Paris & paſſant ſur le Pont

Neuf du côté qui regarde le Pont au Change, j'étois prêt à descendre les degrés du côté de la Place Dauphine, quand je vis sortir de cette Place une Demoiselle magnifiquement vêtue. Sa taille & son air répondoient admirablement bien à la richesse de ses habits ; son visage me charma de sorte qu'oubliant tout à coup son air, sa taille & sa magnificence, je m'arrêtai tout court pour la contempler. Dans le tems que je la regardois attentivement, je vis avec une surprise étonnante celle qui me paroissoit un ange devenir dans l'instant affreuse comme un Diable.... Je m'apperçois qu'à ce récit toute la compagnie surprise s'imagine déja que cet évenement étrange est l'effet de quelque enchantement diabolique. Point du tout; voici comment se fit cette métamorphose : un malheureux coquin, passant auprès de cette belle fille, leve le bras & lui casse sur le

lui dis-je, Mademoiselle, quels peuvent être les gens qui vous en veulent assez, pour vous avoir fait un si sanglant affront? Je suis bien trompée, dit-elle, si ce n'est l'effet de la jalousie d'une fille qui a été ma plus intime amie. Cela dit nous arrivâmes à sa porte; je la conduisis jusqu'à son appartement: en entrant elle dit à sa Femme-de-Chambre: Regarde, Fanchon, regarde en quel état la Bertrand m'a réduite; peut-on pousser la vengeance plus loin? Elle triomphe à présent de tous mes charmes, elle peut compter maintenant sa victoire sûre. En disant cela elle leva ses coëffes; Fanchon fit un cri horrible, car c'étoit quelque chose d'affreux de voir l'encre & le sang couler le long de son visage sur sa belle gorge. Elle vouloit aller à son miroir, mais je l'en empêchai: sa Femme-de-Chambre & moi nous la deshabillâmes, l'encre avoit coulé jusqu'au creux de son estomach,

& tous ſes habits en étoient gâtés. Nous lui lavâmes le viſage & la gorge ; elle avoit le tendon du nez coupé, & les joues toutes cicatriſſées. Que dira M. des Landes, diſoit-elle, lorſqu'il me verra dans cet effroyable état ? Il ne balancera plus entre ma rivale & moi : que le premier jour que je l'ai vû, & que j'ai beni tant de fois, m'eſt devenu fatal ! Quand elle fut panſée avec un excellent beaume que ſa fille lui mit ſur ſes playes, & qu'elle fut couchée ; je me mis dans un fauteuil près de ſon lit, & lui dis : Mademoiſelle, ne vous incommoderois-je point trop ſi je vous demandois quel ſujet vous avez de ſoupçonner Mademoiſelle Bertrand d'avoir fait faire une action ſi déteſtable ? Monſieur, me dit-elle, loin de m'incommoder je me ferai un plaiſir de vous le dire, pour vous faire voir le juſte ſujet que j'ai de la ſoupçonner ; & vous verrez par ce

récit que je suis innocente de sa jalousie.

Nous étions Mademoiselle Bertrand & moi, comme je vous ai déja dit, deux amies inséparables; la mort de ma mere qui survint, & la maladie de mon pere qui succeda à cette mort, m'empêcherent de la voir aussi souvent chez elle que j'avois de coutume. Il y avoit assez long-tems que je ne l'avois vûe, quand elle me vint parler d'un Gentilhomme qui l'aimoit, disoit-elle, à la folie. Elle me pressa tant de le voir, qu'encore que la maladie de mon pere augmentât, pour la contenter je fus chez elle un un moment, où je vis ce Gentilhomme qui me parut tout accompli. M'ayant demandé en sortant comment je le trouvois : parfaitement bien fait, lui dis-je; & s'il a l'esprit aussi beau que le corps, c'est un amant parfait. La mort de mon pere m'ayant donné un peu plus de liberté qu'au-

paravant, elle venoit tous les jours me parler de ſes amours, & me vanter les perfections de ſon amant : elle m'en dit tant de bien, que je me crus obligé par complaiſance & par curioſité, d'aller chez elle pour voir Monſieur des Landes ; c'eſt le nom de ce Gentilhomme qu'elle aimoit, & de qui elle croyoit être aimée juſqu'à l'épouſer au plûtôt. Après les premiers complimens, je fus curieuſe de ſçavoir, ſi ce qu'elle m'avoit dit de ſon eſprit étoit auſſi juſte que le portrait qu'elle m'avoit fait de ſa perſonne. J'eus un entretien particulier avec lui, dans lequel je connus par effet qu'elle n'en avoit point ſenti toute la délicateſſe : elle étoit ravie de nous voir converſer enſemble avec tant d'application ; car elle s'attendoit bien être louée ſur le choix qu'elle faiſoit. En effet, lorſqu'elle me demanda ce que j'en penſois : Plus que vous ne m'en avez dit,

lui répondis-je ; & si j'avois un choix à faire, ce seroit d'un homme tel que lui. Elle fut charmée de ma réponse, & me pria de les venir voir souvent, & d'appuyer autant que je pourrois son inclination. Je le lui promis ; mais les choses tournerent autrement que nous ne nous y étions attendues elle & moi. Monsieur des Landes, qui avoit été aussi content de moi que je l'avois été de lui, négligea toute autre inclination pour me donner ses soins : Mademoiselle Bertrand, loin de troubler nos entretiens, nous facilitoit l'occasion de nous voir tête-à-tête, croyant que c'étoit pour son propre compte ; mais toutes les fois que je lui voulois parler d'elle, il m'arrêtoit tout court, & me disoit : Mademoiselle, parlez de vous ; l'amour ne se sollicite pas comme les procès : ici plus la solliciteuse a de charmes, moins elle avance les affaires de celle pour qui elle veut parler ;

par conféquent Mademoifelle Bertrand a eu grand tort de s'adreffer à vous pour cela ; & moi de mon côté j'aurois encore plus grand tortqu'elle, fi toute belle & charmante comme vous êtes, j'adreffois mes vœux à d'autres qu'à vous. Vous me faites bien de l'honneur, Monfieur, lui dis-je ; mais je ne puis honnêtement accepter vos vœux, ni devenir la rivale d'une bonne amie qui m'a mis fes interêts entre les mains, fans me rendre coupable de la plus noire perfidie. Que diroit-on de moi, fi j'étois caufe que ce qui eft commencé entre vous ne s'achevât pas ? D'ailleurs, Monfieur, il ne me convient point d'aller fur les brifées d'autrui. Je jure par vos appas, reprit-il, que je n'ai jamais rien promis à Mademoifelle Bertrand, & ne veux jamais être regardé de vos beaux yeux, fi je lui ai jamais parlé de mariage : je l'ai cajolée comme on fait toutes les

jolies filles comme elle, & rien d'avantage; ſa condition & ſon eſprit ne me conviennent point: pour vous, Mademoiſelle, ce n'eſt pas de même, je ſçai que vous êtes d'une famille très-noble, que vous avez un mérite qui paſſe infiniment votre naiſſance, & que vous êtes la plus belle perſonne que j'aye jamais vû; je vous le dis, & je jure par vos charmes qu'il ne tiendra qu'à vous que nous ne ſoyons unis enſemble par le lien conjugal. J'ai du bien, j'ai de la naiſſance, & ſuis maître de moi: vous n'avez plus ni pere ni mere, & il ne tiendra qu'à vous que nous ne ſoyons heureux. Je lui demandai quelques jours pour répondre à ſes honnêtetés, & lui dis qu'il pouvoit cependant s'aſſurer que je n'étois pas inſenſible aux offres qu'il me venoit de faire; mais que Mademoiſelle Bertrand m'embarraſſoit fort, & qu'il falloit avant toutes choſes la

diſſuader qu'il eut jamais eu deſſein de l'épouſer. Moi-même, ſi-tôt que je la vis, je lui dis que je n'avois encore pû découvrir par où elle dût s'attendre que Monſieur des Landes eut envie de lui donner la main. Il eſt cependant fort aiſé de le voir, me dit-elle ; à quel deſſein viendroit-il ici tous les jours ? Pourquoi me diroit-il cent douceurs ? Combien de fois vous a-t'il dit qu'il vous épouſeroit, lui dis-je ? Car ſi les hommes de ce pays épouſoient toutes les filles à qui ils ont dit *je vous aime*, ils auroient plus de femmes que l'on en a en Turquie. Bon! reprit-elle : eſt-ce qu'un garçon ira parler de mariage à une fille ? De quoi voulez-vous donc qu'il lui parle, lui dis-je ? Quand ils ont deſſein d'épouſer une fille, reprit-elle, ils doivent s'adreſſer aux parens, ou leur en faire parler. Ah! je vous entends, lui dis-je ; c'eſt-à-dire que Monſieur des Landes vous

a demandée, ou fait demander à vos parens : Non, pas encore, dit-elle, mais ce ſera bien-tôt. Pas ſi-tôt que vous le penſez, Mademoiſelle, lui dis-je : croyant que vos affaires étoient plus avancées qu'elles ne le ſont, je lui en ai parlé ; il m'a dit en bons termes qu'il n'avoit jamais eu la penſée de vous épouſer : c'eſt qu'il a voulu diſſimuler, repliqua-t'elle. Mais, lui dis-je, Mademoiſelle, ne tomberez-vous pas d'accord avec moi, que ſi Monſieur des Landes vous avoit dit en termes formels qu'il vous aime.... Il me l'a dit auſſi, interrompit-elle : Patience, lui dis-je ; s'il avoit ajouté à ce *je vous aime*, un *je vous veux épouſer*, ne croiriez-vous pas la choſe plus ſûre ? Sans doute, repliqua-t'elle : oh bien, repris-je, ne comptez donc plus ſur lui ; car j'en connois une autre que vous à qui il a dit, non-ſeulement, *je vous aime* ; mais à qui

même, il a donné ſa parole de l'épouſer. Qui eſt celle-là me demanda-t'elle ? C'eſt moi, lui dis-je : & l'accepterez-vous ? Je ne ſçai. Elle ne me dit rien davantage, & un moment après elle me quitta. Si-tôt qu'elle vit Monſieur des Landes, elle lui dit : Vraiment, Monſieur, il y a des perſonnes qui ſe flattent que vous les épouſerez, ſi elles veulent. Ces perſonnes-là ſe trompent, Mademoiſelle, dit-il ; car mon deſſein eſt de n'en épouſer qu'une ſeulement. La Bertrand prenant cette réponſe pour une déclaration en ſa faveur, ajouta en ſouriant : Cependant Mademoiſelle des R. . . . n'en cederoit pas ſa part à une autre ; & même elle ſe vante d'avoir reçu de vous une déclaration ſur ce ſujet. Quoi, dit Monſieur des Landes, elle vous a dit elle-même que je m'étois offert à l'épouſer ? Oui, lui répondit-elle ; mais je n'en ai rien voulu croire. Vous avez eu

eu tort, Mademoiſelle, reprit-il, car elle diſoit la verité; & ſi elle ne le croyoit pas fermement, je vous prierois de l'en aſſurer de ma part. Quoi, dit-elle, perfide, oſez-vous bien me dire cela à moi-même? Vous me trompiez donc? Non, répondit-il, c'étoit vous qui vous trompiez vous-même, ſi vous comptiez ſur un mariage dont je ne vous ai parlé de ma vie, & auquel je n'ai jamais penſé. A ces paroles la voilà dans une rage épouventable; elle étouffe, elle eſt prête à crever: ſon pere & ſa mere qui viennent au bruit, ayant appris le ſujet de ce déſordre, prierent civilement Monſieur des Landes de ſe retirer: ce qu'il fit. Il m'a donné depuis tous ſes ſoins; plus je l'ai vû, plus je l'ai trouvé aimable; & nos affaires étoient aſſez avancées quand j'ai été maltraitée comme vous avez vû en revenant du Palais acheter des dentelles pour le jour de nos nôces.

Comme elle achevoit de parler, je vis entrer un jeune homme aſſez bien-fait dans ſa chambre ; je me doutai que c'étoit Monſieur des Landes : en effet c'étoit lui. Qu'avez-vous, Mademoiſelle, lui dit-il, en la voyant au lit ? Elle ſe cacha le viſage de ſes cornettes & ne put rien lui répondre, tant elle avoit le cœur ſerré.

A ce ſilence qui le jette dans le trouble, il ſe tourna vers moi, & me demanda (me prenant pour un Chirurgien, parce que j'étois habillé de noir ce jour-là) ſi je croyois cette maladie dangereuſe pour ſa vie. Non, répondis-je, pourvu que Mademoiſelle ne prenne point le malheur qui lui eſt arrivé trop à cœur ; vous pouvez même beaucoup contribuer à la tirer de ce danger. Il m'écoutoit parler, ſans rien comprendre à ce que je lui diſois : mais mon épée & ma croix qu'il apperçut le jetterent dans un nouvel embarras. Pour Dieu, dit-il, s'adreſ-

ſant à la Demoiſelle, tirez-moi hors de la peine où je ſuis. Cette pauvre Demoiſelle fit un effort, ſe découvrit le viſage, & lui fit voir cette belle face qu'il adoroit, toute couverte d'emplâtre. Ah Dieu! dit-il, ma Princeſſe, que vous eſt-il arrivé? Elle lui raconta ſon infortune, & conclut que c'étoit la Bertrand qui l'avoit fait traiter de la ſorte. Laiſſez m'en prendre la vengeance, dit-il; elle aura tout le loiſir de ſe repentir d'un affront que je ferai retomber ſur elle. Mademoiſelle des R.... lui ayant exageré les obligations qu'elle m'avoit, il m'en fit mille remerciemens; nous fîmes amitié enſemble, & j'ai depuis continué de les voir tous deux. Quelques jours ſe paſſerent ſans que Mademoiſelle des R.... eut nouvelle de ſon amant; il avoit été chercher la Bertrand, & avoit tant fait qu'il avoit renoué avec elle. Il lui dit que la des R.... étoit devenue ſi laide,

qu'il ne la pouvoit plus ſouffrir ; que toutes les playes qu'elle avoit au viſage lui étoient devenues étrangement ſuſpectes. Le voyant revenir à elle, par le dégoût qu'il lui marquoit pour ſa rivale, elle s'applaudit en ſecret du coup qu'elle avoit fait faire, & tâcha malicieuſement de le confirmer dans cette opinion. Elle y ajouta mille circonſtances, dont la moindre ſuffiſoit pour dégoûter un homme qui a le deſſein de ſe marier : elle me mit auſſi en jeu, diſant qu'elle aimoit éperdument un certain Chevalier, qui jour & nuit étoit auprès d'elle ; & Dieu ſçait, ajouta-t'elle encore, pourquoi les Chevaliers voyent les filles. Des Landes feignit de tomber dans ſon ſens, & les voilà en apparence les meilleurs amis du monde : elle veut l'obliger de la venir voir chez ſon pere, mais il s'en défend, lui diſant qu'il n'oſoit faire éclater ſa paſſion, parce que les affaires étoient

trop avancées avec Mademoiſelle des R.... & qu'il falloit de néceſſité garder des meſures, juſqu'à ce qu'il eut retiré une promeſſe qu'il lui avoit donnée. Ils ſe virent donc en ſecret, le myſtere aſſaiſſonne leurs amours. Mademoiſelle des R.... qui depuis quelque tems ne voyoit plus ſon amant, ne douta point qu'il ne l'eût abandonnée; & ce qui la confirma dans cette opinion, c'eſt qu'elle avoit appris qu'on les avoit vûs ſeuls au Bois de Boulogne dans un caroſſe de Fiacre. Elle me dit un jour: Eh bien, Monſieur le Chevalier, euſſiez-vous cru que M. des Landes m'eut quittée, parce que j'ai le malheur d'être un peu moins que je n'étois? N'ai-je pas eu raiſon de dire que ma rivale triompheroit de mes charmes? Mademoiſelle, lui dis-je, je ne ſçaurois me mettre dans l'eſprit que M. des Landes vous ait quitté; je crois plûtôt qu'il feint d'aimer votre rivale,

pour tirer d'elle un aveu du crime qu'elle a commis envers vous & s'en venger enſuite par les voyes de la juſtice. Comme j'achevois ces paroles, M. des Landes entra : Je ſuis vengé, dit-il, vengez-vous à votre tour, Mademoiſelle, en me donnant la main dès cette nuit. Elle lui demanda l'explication de ce qu'il diſoit : Il ne manque plus, ajouta-t'il, que de terminer promptement notre mariage, pour que la vengeance ſoit complette. Puis me tirant à part : Venez, Monſieur le Chevalier, me dit-il, venez que je vous diſe de quelle maniere je me ſuis vengé : j'ai cherché toutes les occaſions imaginables pour renouer avec la Bertrand ; j'en ſuis venu à bout, mille proteſtations d'amitié que je lui ai faites ont tellement ranimé toute ſa tendreſſe, que je l'ai engagée à une partie de promenade tête à tête au Bois de Boulogne, où j'ai ſi bien ſçu profiter de

sa foiblesse, que je crois qu'elle se souviendra de moi pendant plus de neuf mois. Mademoiselle des R.... me demanda ce qu'il m'avoit dit : mais je lui donnai le change adroitement, pour ne pas choquer sa délicatesse ; ma foi, Mademoiselle, lui dis-je, je vous conseille de conclure au plûtôt, de crainte que les affaires ne changent de face ; & puisqu'il ne reste plus rien à faire que la derniere cérémonie de votre mariage, ce qui sera fait sera fait. Elle y consentit, & étant sorti avec des Landes pour disposer toutes choses pour cela, ils furent mariés le lendemain dès le grand matin. On fit sçavoir le mariage à la Bertrand pour lui rendre son malheur plus sensible ; elle en fut au desespoir, car la vengeance de des Landes lui avoit déja causé quelques maux de cœur : son pere & sa mere voulurent faire éclatter la chose ; mais quelques personnes bien sensées

ne le leur conſeillerent pas. La Bertrand s'eſt tirée d'affaire du mieux qu'elle a pû, & les autres ont vêcu depuis enſemble fort contens.

Les évenemens de cette hiſtoire donnerent une ample matiere de parler à la compagnie ; les uns blâmoient la vengeance de des Landes, les autres l'approuvoient ; mais les plus ſenſés conclurent, qu'il devoit plûtôt agir par les voyes de la Juſtice à force ouverte, & que c'étoit une perfidie à lui de s'être prévalu de la foibleſſe d'une femme, dont il vouloit ſe venger, ſans la deshonorer : qu'en tout cas elle auroit été aſſez punie, en voyant malgré tous ſes efforts, triompher ſa rivale.



VII. GAGE.

ON tira un nouveau gage qui étoit une bague : la Préſidente du jeu la préſenta à un vieux bourgeois à qui elle appartenoit, en lui diſant que la compagnie s'attendoit bien qu'il la régalât à ſon tour de quelque choſe de nouveau : pour ſatisfaire aux loix du jeu, il conta l'Hiſtoire ſuivante.

Hiſtoire du Vinaigrier.

Dans la rue Beaubourg étoit un vinaigrier aſſez proche voiſin d'un Tréſorier de France. Cet homme avoit beaucoup travaillé dans le bon tems, & avoit amaſſé du bien ; il n'avoit d'héritiers qu'un fils unique, pour l'éducation duquel il n'épargnoit rien. Ce jeune garçon ayant

passé sa jeunesse dans une pension avec des enfans de qualité, avoit pris un air & des manieres au-dessus de sa naissance ; il porta même son ambition jusqu'à aimer une des filles du Trésorier de France, & se flatta de s'en faire aimer. En effet comme il étoit beau garçon, & toujours proprement mis, Mademoiselle Marianne (c'est ainsi que se nommoit cette belle) ne dédaigna pas ses petits soins ; & son assiduité auprès d'elle ne fut pas sans récompense. Je ne vous rapporterai point les tours qu'il leur fallut faire, & les ménagemens qu'il leur fallut garder pour dérober à toute la maison du Trésorier de France la connoissance de leur commerce amoureux. Il dura en effet près d'une année entiere sans qu'on s'en apperçut : mais à la fin une gouvernante les épia si bien, qu'elle découvrit le mystere, & en avertit son maître. A cette nouvelle, que le

Tréſorier de France regarda comme un affront, ſi l'on venoit à ſçavoir dans le monde, que ſa fille eut de l'attachement pour le fils d'un vinaigrier, il la mena dans un couvent à la campagne. Philipot, ainſi ſe nommoit le jeune vinaigrier, ayant bientôt appris l'enlevement de ſa maîtreſſe, en eut une douleur ſi grande qu'il tomba malade, & l'on craignit avec raiſon pour ſa vie. Maître Jacques P... ſon pere, qui n'épargnoit rien pour la guériſon d'un fils qu'il aimoit tendrement, & qui auroit donné tout ſon bien pour le ſauver, manda pluſieurs medecins qui raiſonnerent à perte de vue ſur cette maladie, dont ils ne connoiſſoient nullement la véritable cauſe; ils ne laiſſerent pas cependant d'ordonner des remedes, afin qu'il mourut au moins dans les formes.

Le malade qui ſçavoit où il lui tenoit, dit à ſon pere qu'il étoit inu-

tile de dépenſer tant d'argent, parce que ſon mal étant de nature à ne pouvoir être guéri par le ſecours de la medecine, il n'y a que la mort, ajouta-t-il, qui puiſſe finir mes douleurs. Son pere affligé au dernier point, lui dit : mon cher enfant, puiſque tu connois le genre de ta maladie, déclares le moi, & je te promets que quand il faudroit dépenſer tout mon bien, j'y apporterai le remede néceſſaire. Il le preſſa tant, qu'après avoir pouſſé un grand ſoupir, il lui dit : J'aime, mon pere, & mon cœur eſt attaché ſi haut, que je déſeſpere de pouvoir jamais atteindre juſqu'à l'objet qui l'a enflammé ; voilà le ſujet de ma maladie : & comme je vois bien qu'elle eſt ſans remede par l'inégalité de nos conditions, j'aime mieux mourir, que de vivre ſéparé de la beauté que j'adore. Le bonhomme ſurpris d'une ſi étrange réſolution, lui demanda : eſt-ce quel-

que Princesse, ou quelque fille de Duc, qui t'a réduit en cet état? Non, lui dit-il, c'est Mademoiselle Marianne, la cadette de M. le Tresorier notre voisin. Quoi, lui dit son pere, ce n'est que cela, & tu veut te laisser mourir! Guéris-toi, mon enfant, je te promets de te la donner pour femme; & dès ce moment je vais en parler à son pere: cela dit, Maître Jacques va chez le Tresorier, & demanda à lui parler; on lui répondit qu'il étoit empêché pour des affaires de conséquence: il n'importe, dit-il, il faut que je lui parle tout présentement. On alla dire au Tresorier que Maître Jacques le Vinaigrier demandoit à lui parler. Le Tresorier lui ayant fait dire qu'il revint une autrefois, il insista & dit, allez lui dire qu'il faut absolument que je lui parle tout à l'heure, & qu'il y va de la mort d'un homme.

Le Tresorier, à qui l'on alla aussi,

tôt faire ce rapport, craignant qu'il n'y eût quelqu'un de ses parens ou de ses amis en danger, commanda qu'on fît entrer le Vinaigrier. Dès qu'il l'apperçut, il lui demanda, que me voulez-vous, Maître Jacques? Monsieur, lui répondit-il, je viens demander Mademoiselle votre fille en mariage. Et pour qui me la demandez-vous? Pour mon fils, répliqua le Vinaigrier, qui est en danger de mourir, s'il ne l'épouse.

Pour votre fils, dit le Tresorier! Pensez-vous bien à ce que vous dites, & à qui vous parlez, Maître Jacques? Oui, Monsieur; je sçai que vous êtes un grand Seigneur, & que je ne suis qu'un Artisan du plus bas ordre; mais je sçai d'ailleurs que vous avez nombre d'enfans, & que si votre bien étoit partagé entr'eux, à peine auroient-ils chacun le quart de ce que je donnerai à mon fils: soixante mille écus sont beaux, Monsieur, & cette

ſomme pourroit mettre la Demoi-ſelle que je vous demande plus à ſon aiſe qu'aucune de ſes ſœurs. Quant à mon fils, c'eſt un garçon bien élevé, qui eſt ſçavant, & en état de ſe faire recevoir Avocat pour poſſeder enſuite quelque belle Charge dans la Robe; car pour l'argent on fait tout : de plus s'il n'eſt pas noble, & que vous vou-liez un gendre qui le ſoit, je ſuis tout prêt à lui acheter une Charge qui l'annoblira. Pour ma profeſſion, elle ne vous doit point donner de répu-gnance, je la quitte dès le moment que vous m'aurez donné votre pa-role, pour vivre après cela en Bour-geois : voyez, Monſieur, ſoixante mille écus d'argent comptant ne ſe trouvent pas tous les jours. Le Tre-ſorier lui dit, Maître Jacques, eſt-il bien vrai que vous poſſediez cette ſomme? Oui, Monſieur, répondit-il, & ſi vous voulez m'accorder votre fille, je vous en ferai le dépoſitaire

jusqu'à la conclusion du mariage : le Tresorier lui dit, je vous la promets, que votre fils pense à se guerir. A ces mots le Vinaigrier ayant pris congé du Tresorier, vola à son logis plûtôt qu'il n'y courut, pour annoncer cette nouvelle à son fils, qui depuis ce moment se porta mieux de jour en jour. Le Vinaigrier ayant mis sur sa brouette un baril qu'il avoit empli d'or, le voitura ainsi chez le Tresorier, en criant, *au vinaigre.*

Le Tresorier fut homme de parole, en mariant sa fille avec le fils de ce Moutardier, & ce fils tient aujourd'hui un rang considerable dans un des Parlemens de France.

Cette courte histoire ne fut pas mal reçue : la naïveté du Vinaigrier divertit assez la compagnie qui apprit avec plaisir qu'un garçon aussi-bien élevé que l'étoit P.... fut arrivé au but où tendoient ses desirs : sa belle éducation & son joli esprit lui fai-

ſant meriter l'alliance du Treſorier, & la Charge qu'il occupe aujourd'hui.

VIII. GAGE.

LE gage touché qui ſuivit fut une Bourſe de petit point ; elle fut auſſi-tôt reclamée par une Demoiſelle de la compagnie, qui ayant eu le loiſir de préparer ſon payement, prit la parole & raconta l'hiſtoire ſuivante.

Hiſtoire de Mademoiſelle de Ch... du Comte de Bl... & du Chevalier D. T...

Dans la maiſon de mon pere nous nous trouvions deux filles à marier. J'avois ſur ma ſœur l'avantage des années, mais elle avoit ſur moi celui de la beauté ; ce qui fit que j'eus moins

d'amans que si j'eusse été seule. Elle n'avoit qu'à paroître, on oublioit aussi-tôt le peu que j'avois d'attraits; il étoit impossible de la voir sans l'aimer : & quoiqu'elle eût le cœur peu sensible, elle avoit cependant des yeux si persuasifs, que de tous ceux qui les regardoient, elle en faisoit autant de conquêtes. Parmi cette foule d'adorateurs, il y eut un Gentilhomme nommé le Comte de Bluteaux, qui sçut si bien ménager mon pere, qu'il venoit librement tous les jours chez nous. Comme il étoit riche, il n'auroit pas eu de peine à obtenir ma sœur pour femme, s'il eut trouvé autant de facilité à gagner son cœur, qu'il en avoit eu à gagner l'esprit de mon pere; ce qui le faisoit regarder de tous ses rivaux, comme un amant déclaré, sur les brisées duquel personne n'osoit aller.

Il avoit pris un certain air d'autorité sur nous qui ne nous plaisoit guéres : mais comme il avoit l'oreille de

mon pere, c'étoit à nous à filer doux; nous le regardions comme un de ces censeurs avec lesquels il se faut ménager, pour avoir plus de repos & plus de liberté.

Ce beau galant n'entretenoit sa Maîtresse que du soin qu'une femme doit prendre du ménage. Ce n'étoit pas là l'endroit par où gagner le cœur de sa belle; cependant elle étoit obligée de l'écouter, pour ne pas déplaire à mon pere, qui étoit charmé de ses belles leçons.

Je ne vous rapporterai point toutes les pauvretés qu'il lui contoit; pour vous dire que ma sœur & moi ayant entendu parler de la Foire de Bezons, nous formâmes le dessein d'aller voir cette fête, dont on nous avoit fait la description comme d'un petit carnaval de Venise. Nous priâmes M. de B... de nous y mener, & il n'eut pas de peine à obtenir notre congé de mon pere, qui avoit pour lui toutes

les complaiſances imaginables. Nous allâmes donc à Bezons : jamais l'Automne n'avoit eu un plus beau jour, ce qui attira bien du monde : toute la jeuneſſe de la Cour y parut en maſque, & danſoit en bal dans un des carrés de la Sauſſaye. Les vingt-quatre violons du Roy avoient été mandés ; nous vîmes avec plaiſir danſer les meilleurs Danſeurs de France : nous n'y fûmes pas long-tems ſans qu'il prit envie à ma ſœur d'en ſortir, parce qu'elle s'apperçut que dans ce canton il y avoit quantité de perſonnes qui la regardoient & ſe la montroient les uns aux autres par admiration. Nous nous retirions, lorſqu'un Cavalier en manteau rouge, le viſage couvert d'un maſque, vint la prendre pour danſer ; elle s'en acquitta de telle ſorte qu'elle attira les yeux de toute l'aſſemblée : elle prit enſuite un maſque habillé en payſan, qui faiſoit voir par un bas de ſoye gris

de perle, tiré ſur une jambe des plus fines, qu'il avoit autant de délicateſſe que ſon habit paroiſſoit groſſier ; les perles qui ſervoient de boutons à une camiſolle de ſatin rouge & les diamans qui brilloient ſur lui, faiſoient bien voir que c'étoit une perſonne de qualité. Il me prit enſuite, & quand il eut danſé, il alla ſe mettre auprès de ma ſœur, ce qui ne fit pas plaiſir à Monſieur le Comte de B... Mais comme on le vint prendre à ſon tour, le Maſque payſan, eut plus de loiſir & de liberté pour entretenir ma ſœur. Il lui dit des choſes bien tendres, puiſqu'elle en fut véritablement touchée : & l'on peut dire que ce fut la premiere fois que ſon cœur devint ſenſible. Elle ne l'auroit pas écouté ſi favorablement, ſi elle n'eut voulu ménager le peu de tems que lui laiſſoit l'éloignement de M. de B... Le Maſque de ſon côté lui parloit avec tant d'ardeur, que lui faiſant

une proteſtation, il lui dit : Foi de Chevalier, Mademoiſelle, mon cœur reſſent pour vous ce qu'il n'a point encore ſenti pour les plus belles perſonnes de la Cour. Il eſt aiſé de comprendre par ce diſcours que c'étoit un Chevalier.

Monſieur le Comte de B... ayant danſé, ſe rangea près de ma ſœur, & ce Chevalier alla joindre ſa compagnie. On vint encore prendre B... pour danſer, & le Chevalier revint auprès de nous, & ſe retiroit quand l'autre avoit danſé. Ce petit manege continua quelque tems, en ſorte que Monſieur de B... danſa ſept ou huit fois de ſuite. Il croyoit d'abord que c'étoit pour ſon propre merite qu'on le prenoit ſi ſouvent; mais il s'apperçut à la fin que ce n'étoit que pour l'éloigner de ma ſœur, & donner au Chevalier le loiſir de l'entretenir. Fâché de ce qu'on le jouoit ainſi, il vint bruſquement nous dire : Allons,

Meſdemoiſelles, allons ; vous ne vous ennuyez point ici. Il tira rudement ma ſœur par le bras, & nous contraignit à lui obeir, quelqu'envie que nous euſſions de n'en pas partir ſitôt. Le Chevalier lui dit : Eh ! de grace, Monſieur, laiſſez divertir ces Demoiſelles, il n'eſt pas encore tard. Morbleu, lui répondit-il avec chagrin, mêlez-vous de vos affaires. Le Chevalier indigné de cette bruſquerie, lui dit : Voilà qui eſt bien inſolent ; ſi j'avois moins de reſpect pour les Dames, je vous apprendrois à vivre, mon petit Bourgeois. L'autre offenſé de ce mot de *Bourgeois*, alloit repartir, peut-être même ſans reſpecter perſonne, ſe ſeroit laiſſé emporter à quelque excès, ſi ma ſœur & moi ne l'en euſſions empêché. Nous l'emmenâmes, & revînmes à Paris. Pendant le chemin, ce brutal nous fit la plus mauvaiſe mine qu'un homme puiſſe faire ; nous nous entre-regardions

ma ſœur & moi, fâchées de nous voir captives, pour ainſi dire, ſous la diſcipline d'un homme ſi peu gracieux. Il ne put ſi bien ſe contraindre, que mon pere ne s'apperçut bien-tôt de ſon chagrin. Nous apprîmes deux jours après qu'il avoit été bleſſé à mort par le Chevalier D. T. qui étoit juſtement le même qui l'avoit appellé Bourgeois, dont il s'étoit ſenti tellement offenſé qu'il avoit été l'attendre ſur le chemin de S. Germain, où ils s'étoient battus au piſtolet. Comme le bruit courutque c'étoit un duel, il fallut que l'un & l'autre ſe cachât. M. de B... fut porté ſecrettement chez un habile Chirurgien, & le Chevalier s'enfuit ſans qu'on ait pû ſçavoir quelle route il avoit priſe.

Mon pere ayant appris que c'étoit pour l'amour de nous qu'ils s'étoient battus, nous mena à D... qui étoit une belle maiſon que nous avons proche de Tours : nous y arrivâmes d'aſſez

d'assez bonne heure. Comme j'aime naturellement la campagne, je fus d'abord au jardin pour profiter de la beauté du jour qui étoit encore grand; je vis en entrant un garçon jardinier habillé à peu près comme on nous représente Celadon dans l'Astrée. Il avoit un habit de toile blanche, du linge très-fin, un chapeau de paille retroussé d'un bouquet, des bas de soye verte, & des souliers de mouton attachés avec des rubans de couleur de rose. J'abordai le maître, & lui dis : Bon jour, maître Simon, comment vous portez-vous ? Pour vous servir, Mademoiselle. Je lui demandai ensuite qui étoit celui que je voyois vêtu comme un Berger de théâtre. Il me répondit : Pargué, Mademoiselle, c'est un garçon que j'ai pris depuis peu; il est si délicat, qu'il a voulu mettre dans son marché qu'il ne se louoit à moi, qu'à condition qu'il ne travailleroit point à la terre; mais je

ne m'accommode pas de cela, je ne le garderai pas long-tems, il fait trop le Monſieur; comment diantre! hormis notre Curé & le Magiſter de notre village, il ne fait comparaiſon avec perſonne : vertigué, je n'aime pas les gens qui ſont ſi fiers. Je le quittai ſans l'écouter davantage, & courus au logis dire à ma ſœur de venir au jardin voir quelque choſe de ſingulier; ce qu'elle fit plûtôt par complaiſance que par curioſité; mais quand je lui eut montré notre brave jardinier, elle admira cet ajuſtement, & brûloit d'impatience de l'entendre, pour voir ſi ſon eſprit répondoit à l'extravagance de ſes habits. Nous étions proches de lui quand il tourna la tête : ſi-tôt que ma ſœur l'eut vû au viſage, elle fit un grand cri, & ſe laiſſa aller entre mes bras; je fus contrainte d'implorer le ſecours du jeune jardinier pour la reporter au logis. Elle étoit encore entre ſes bras,



quand elle revint de son évanouissement, ce qui pensa la faire tomber une seconde fois; mais son lit s'étant trouvé tout proche, nous la couchâmes dessus; elle pria qu'on la laissât reposer, & le jardinier se retira.

Quand nous fûmes seules, elle me dit: Ah, ma chere sœur, où sommes-nous, & que deviendrai-je! Celui que vous m'avez mené voir, ce garçon jardinier qui vient de sortir, est le Chevalier D. T. le même qui sous un habit de paysan fit tant de dépit à Monsieur de B... à Bezons, par l'empressement qu'il marqua pour moi; enfin celui contre lequel s'est battu Monsieur de B...

Comment, lui dis-je, pouvez-vous sçavoir, si c'est lui, puisque vous ne l'avez vû que masqué? C'est lui-même, ma sœur, reprit-elle, je n'en suis que trop certaine; il leva son masque pour me le dire à l'oreille qu'il m'adoroit, & il me le dit si

tendrement, que cette déclaration prit bien-tôt le chemin de mon cœur.

Nous paſſâmes le reſte de la journée & une partie de la nuit à nous entretenir de ces deux rivaux ; & dans nos entretiens, je connus que ma ſœur étoit épriſe des belles qualités du Chevalier ; la nuit nous ſembla plus longue qu'à l'ordinaire, par l'impatience où nous étions de ſçavoir par quelle avanture il étoit devenu jardinier ; & pourquoi il avoit pris pour refuge la maiſon de mon pere, qui auroit été ſa partie adverſe, par l'amitié qu'il avoit pris pour Monſieur de B... Le lendemain, dès que nous fûmes habillées, nous allâmes au jardin ; je demandai à ma ſœur ſi elle ne craignoit point que la vûe du Chevalier ne lui cauſât quelque émotion. Non, me répondit-elle ; & ſi je marquai hier de la foibleſſe, c'eſt que je ne m'attendois pas à le rencontrer ici : aujourd'hui que j'en ſuis pré-

venue, je me ferai au contraire un plaiſir très-grand de le voir. Nous joignîmes donc cet illuſtre jardinier, qui d'abord lui demanda pardon du mal qu'il lui avoit cauſé, exagera la peine qu'il en avoit reſſentie, & proteſta que s'il lui avoit déplû en ſe réfugiant chez elle, c'eſt qu'il avoit ignoré juſques-là que ſon pere fut Seigneur de ce lieu. Nous lui demandâmes pour quelle raiſon il s'étoit fait jardinier, & comment il s'étoit trouvé chez nous. C'eſt, nous répondit-il, qu'ayant été rencontré ſur le chemin de S. Germain par le Gentilhomme qui vous accompagnoit à Bezons, il me contraignit à mettre le piſtolet à la main; & qu'ayant tiré le premier, heureuſement pour moi, & n'ayant percé que mon chapeau, je l'ajuſtai ſi bien pour ſon malheur, que je mis tout le plomb de mon piſtolet dans ſon corps, & le laiſſai pour mort ſur la place: quelques

perſonnes qui avoient vû de loin notre combat jugerent que c'étoit un duel, & firent publier cette nouvelle à S. Germain; elle paſſa bien-tôt juſqu'à la Cour, telle que ces gens-là l'avoient conçûe; & l'on me rapporta que Sa Majeſté en étoit dans une très-grande colere, & qu'elle vouloit nous faire ſubir à l'un & à l'autre la peine portée par l'Ordonnance contre les duels. L'embarras que je trouvois à prouver mon innocence, me firent prendre la réſolution de ne point m'expoſer aux reſſentimens d'un Prince, dont la ſeverité en pareille occaſion eſt connue de tout le monde. Ne voyant donc point d'azile aſſuré pour moi proche de la Cour, je réſolus de m'en éloigner; & la crainte d'être reconnu en chemin me fit prendre un habit de payſan, ſous lequel j'ai paſſé juſqu'ici. Votre jardinier m'ayant rencontré, me demanda ſi je voulois travailler

pour lui : je lui dis que je le voulois bien, m'imaginant qu'outre mon déguisement, je serois encore plus en sûreté en changeant ainsi de nom & de condition; je me fis donc appeller *Colin.* Voilà, Mesdemoiselles, comme mon destin m'a conduit ici, sans sçavoir que maître Simon eut le bonheur d'être votre jardinier. Nous l'assurâmes, ma sœur & moi, qu'il pouvoit compter sur notre discretion, & demeurer dans le Château jusqu'à qu'il eut de bonnes nouvelles de ses affaires; que nous allions parler à maître Simon, afin qu'il le ménageât. En effet, nous allâmes le trouver dès ce moment, & nous lui dîmes qu'ayant quelque consideration pour son nouveau garçon, il nous obligeroit s'il vouloit bien le ménager sur l'ouvrage, & le garder toujours auprès de lui dans la même qualité qu'il l'avoit pris, & quand même il ne feroit rien du tout. Nous

lui recommandâmes de le bien traiter, lui disant que loin de lui donner des gages, nous voulions lui payer sa pension, pour laquelle nous lui donnâmes d'avance un double louis. L'argent comptant fit tant d'impression sur l'esprit de ce mercernaire, que le Chevalier ne travailla depuis au jardin, que pour son propre plaisir. Nous nous retirâmes dès que nous vîmes mon pere, & prîmes pour éviter sa rencontre une autre allée que celle où il étoit. Il s'arrêta à parler au Chevalier, & leur entretien dura assez long-tems, pour nous faire craindre qu'il ne se coupât. Enfin mon pere l'ayant quitté, fit un tour de jardin, puis vint nous joindre: il dit qu'il étoit charmé de l'esprit du garçon jardinier, avec lequel il s'étoit entretenu pendant plus d'une heure: il m'a fait voir, ajouta-t'il, tout le bon sens possible; c'est dommage de sa basse naissance, car il a

les sentimens nobles, & une phisionomie qui semble lui promettre quelque chose de grand; je voudrois de tout mon cœur que le Comte de B... eut autant d'élevation d'esprit & de grandeur d'ame que ce pauvre garçon m'en a fait paroître, ou que celui-ci eut la fortune de l'autre. Ma sœur fut ravie d'entendre dire à mon pere même tant de bien de son amant. Il n'en demeura pas là : l'heure du dîner étant venue, il envoya un laquais dire à Colin de venir lui parler; puis se tournant vers nous, il nous dit : Mes filles, ne trouvez pas étrange si je fais mettre à notre table une personne de si basse condition; son entretien vaut bien la compagnie d'un sot de qualité. Mon pere le voyant entrer, lui dit : Lavez vos mains, Colin, & venez dîner avec nous. Colin se plaça civilement, & pendant le dîner se comporta si modestement, que mon pere étonné,

lui demanda d'où il étoit, & quel étoit ſon pere. Monſieur, lui répondit Colin, je ſuis le fils du jardinier de Bonnivet. Comment, reprit mon pere, ſe peut-il faire qu'un jardinier ait des manieres ſi délicates que vous en faites paroître ? Monſieur, lui repliqua-t'il, ſi je ſçai quelque choſe, j'en ai l'obligation à Monſieur le Chevalier de Saſilly, qui m'enmena avec lui à Malthe lorſqu'il y alla faire ſes caravannes. Il trouva en moi quelque diſpoſition pour les Belles Lettres ; & comme il étoit ſçavant, il avoit toujours le ſoin de faire embarquer des Livres avec lui quand il montoit ſur mer : le plaiſir que je prenois à apprendre, faiſoit que je liſois depuis le matin juſqu'au ſoir, avec d'autant plus de commodité, que le métier que nous faiſions, favoriſoit mon inclination par un grand loiſir dont je ſçus profiter. D'ailleurs ce Chevalier, avoit tant de bonté pour moi,

qu'il me traitoit moins en valet que comme un camarade : mais le destin jaloux de mon bonheur, ne me laissa pas long-tems un si bon maître, & il avoit trop de courage pour faire long-tems un métier si périlleux ; il eut la cuisse coupée d'un coup de hache en montant à l'abordage du vaisseau où fut portée la Sultane Reine avec le Prince son fils. La gangrene s'étant mise à sa playe, il mourut au bout de trois jours. Il me fit un don de tout ce qu'il possedoit dans l'Isle, ce qui se montoit à près de deux mille écus ; mais cela ne fut pas capable de me consoler de sa perte. Je fis argent de tout ce qu'il me laissa, dans le dessein de revenir me marier en France, & de m'y établir selon ma condition & ma petite fortune ; mais les bandits du Royaume de Naples me volerent tout, à la reserve d'une petite bague que j'ai vendue, & qui m'a aidé à

me conduire jusqu'ici, & de la croix de mon maître que je conserve toujours pour l'amour de lui. Il se déboutonna, & nous fit voir sa croix attachée à la boutonniere d'une camisole qu'il portoit sous son habit. Mon pere lui ayant demandé si cette croix étoit de prix, il lui répondit qu'elle valoit bien deux cens pistoles : vous êtes bien heureux, lui dit mon pere, d'avoir pû la sauver.

Nous admirâmes, ma sœur & moi, la présence d'esprit du Chevalier, & comment il avoit pû trouver sur le champ une histoire pour remplir la curiosité de mon pere, qui dans ce moment alla trouver son jardinier, & lui dit : Maître Simon, vous avez un garçon dont vous ne connoissez pas tout le mérite ; si vous voulez m'obliger, vous aurez pour lui toute la considération possible, j'en fais assez d'estime pour lui donner ma table tant qu'il sera avec vous,

conservez-le plus que vous pourrez ; il ne vous coutera desormais plus rien pour sa nourriture. Voilà donc Colin tous les jours à notre table, & mon pere tous les jours de plus en plus charmé de son entretien.

Un jour comme nous sortions de dîner, nous étions encore tous dans la salle, nous vîmes arriver un brancard porté par des mulets, & conduit par deux hommes, qui portoit une vieille Religieuse malade ; mon pere sortit pour la recevoir. Nous étions fort en peine ma sœur & moi de sçavoir qui pouvoit être cette Religieuse, & nous fûmes bien étonnées de voir que mon pere l'embrassoit, & plus encore de ce qu'il fit conduire ce brancard au pied d'un petit escalier dérobé. Il vint ensuite nous dire d'aller au-devant de cette Religieuse par le grand escalier, & nous commanda de la bien recevoir ; mais nous fûmes étrangement surprises quand

nous vîmes que cette prétendue Religieuſe étoit le Comte de B... & fort embarraſſées de ce que le haſard avoit fait rencontrer chez nous les deux ennemis. Je dis à ma ſœur qu'il falloit avertir le Chevalier de la venue du Comte ; mais elle ne fut pas de mon ſentiment, par la crainte qu'elle avoit qu'il ne s'éloignât d'elle. Nous reçûmes donc le Comte, comme mon pere nous l'avoit ordonné. Il dit à ma ſœur que ne pouvant vivre éloigné d'elle il s'étoit fait apporter chez nous ; & que ſi nous le voyions traveſti de la ſorte, c'eſt qu'il avoit eu peur d'être reconnu en chemin, pendant lequel il avoit beaucoup ſouffert ; mais que, quand il auroit dû mourir, il auroit tout riſqué pour avoir le plaiſir de la voir encore une fois.

Mon pere envoya chercher un chirurgien, lequel ayant viſité ſes plaies, les trouva en fort mauvais

état, faute d'avoir été pensé en chemin ; ce qui fut cause qu'il eut la nuit suivante une grosse fiévre qui ne le quitta point ; depuis se sentant à l'extrêmité, il fit venir mon pere, & lui dit : Je me meurs, Monsieur, & c'est Mademoiselle votre fille qui en est la cause innocente ; l'amour extrême que j'avois pour elle me rendoit jaloux de tous ceux qui l'approchoient, & c'est pour cela que j'ai été de dessein prémédité attendre sur le chemin de S. Germain un brave Chevalier : mais le Ciel qui est juste n'a pas voulu que j'exécutasse mon mauvais dessein ; au contraire il m'a puni sur le champ, en me faisant recevoir la mort de la main de celui à qui j'avois dessein de la donner : je voudrois de tout mon cœur que ce brave Gentilhomme fut ici présent pour l'embrasser, & lui demander pardon de l'attentat que j'ai commis sur sa personne ; & pour montrer

que je meurs ſon ami, je lui donne de bon cœur la ſomme de vingt-mille écus, qui ſeront pris ſur le plus beau de mon bien, pourvû qu'il épouſe Mademoiſelle D. C. votre fille : enſuite il demanda un Notaire pour faire ſon teſtament.

Mon pere nous vint trouver, & nous témoigna la peine où il étoit de ſçavoir des nouvelles de ce Chevalier de T. pour s'informer s'il pourroit avoir diſpenſe d'épouſer ma ſœur à cauſe de ſon Ordre, qui défend le mariage ; il nous apprit enſuite le don que M. de B... faiſoit en faveur de cette alliance ; & comme il étoit conſiderable, mon pere craignoit qu'il ne lui échappât.

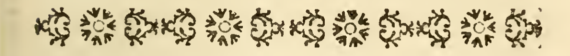
Je tirai ma ſœur en particulier, & lui dis qu'elle devoit ſe ſervir de l'occaſion en découvrant à mon pere le ſujet du déguiſement du Chevalier, que le pur haſard avoit fait rencontrer chez nous : elle me pria de lui

porter cette nouvelle ; ce que je fis, après lui avoir demandé pardon de ce que nous lui avions fait un mystere de ce prétendu garçon jardinier, pour qui il avoit tant d'estime, l'assurant que c'étoit justement ce Chevalier dont il étoit en peine.

Il reçut cette nouvelle avec tant de joie, qu'il alla aussi-tôt lui-même le chercher pour lui en faire part, & lui dit, en l'embrassant : Monsieur, il n'est plus tems de dissimuler, je sçai qui vous êtes, venez avec moi, votre ennemi vous pardonne sa mort, de plus par son testament, il vous donne vingt-mille écus, à la charge que vous épouserez une de mes filles. Le Chevalier lui ayant demandé avec empressement laquelle c'étoit, il lui répondit, c'est la cadette. Alors il se jetta à genoux, & lui protesta qu'il s'estimoit le plus heureux de tous les hommes, puisqu'il avoit la bonté de lui accorder celle qu'il ai-

moit le plus au monde : d'ailleurs que ſa qualité de Chevalier ne feroit aucun obſtacle à ſon bonheur, parce qu'il n'avoit pas encore fait ſes vœux. Ils furent enſemble voir le Comte, qui étoit très-mal : le Chevalier lui demanda pardon de l'avoir réduit au déplorable état où il le voyoit : le Comte lui répondit, c'eſt à moi, Monſieur, de vous le demander, tout le crime eſt de mon côté ; vous ayant attaqué, vous avez dû vous défendre ; le Chevalier l'embraſſa une ſeconde fois, le malade s'attendrit, ce qui augmenta ſon mal, de ſorte qu'il mourut la nuit ſuivante. Mon pere dit au Chevalier qu'il falloit travailler à obtenir ſa grace : il lui répondit qu'il n'auroit pas de peine, puiſqu'il pouvoit prouver que leur combat n'étoit point un duel, & qu'il avoit aſſez d'amis & de parens à la Cour pour la ſolliciter. Il l'obtint peu de tems après, & partit

pour dispoſer ſes parens à ſon mariage. Nous retournâmes à Paris l'hyver ſuivant, où nos amans trouverent le comble de leur félicité.



IX. GAGE.

LA Préſidente, après avoir remercié au nom de la compagnie la Demoiſelle qui venoit de parler, & dont le diſcours avoit été écouté avec une fort grande attention, tira un nouveau gage. Comme il ſe trouva un gand, un gentilhomme dit en montrant le pareil; voilà ſon camarade. La Préſidente lui ayant dit que pour les raſſembler il falloit qu'il lui en coutât le récit d'une hiſtoire, il commença celle qui ſuit.

Triſtan fouetté.

Lorſque j'étois Page chez feu Mon-

ſieur, Frere unique du Roi Louis XIII. de glorieuſe mémoire, M. de Ville-Mareuil Secretaire des commandemens de Son Alteſſe Royale, avoit un page nommé la Ville-aux-Clercs. Ce page étoit un égrillard qui donnoit ſouvent ſujet de mécontentement à ſon maître. Celui-ci s'en étant plaint un jour devant un Jeſuite, ce Pere lui dit : Monſieur, envoyez-moi ce gaillard-là à la premiere fraſque qu'il vous fera, je le ferai châtier, de ſorte qu'il n'y retournera plus.

La Ville-aux-Clercs ne tarda pas long-tems à donner des preuves de ſon libertinage : ſon maître ſe ſouvenant du conſeil que lui avoit donné ce Jeſuite, diſſimula ſon reſſentiment, & chargea ſon page d'une lettre pour ce Pere. Le page qui ne ſçavoit rien du contenu de la lettre, partit pour la porter à ſon adreſſe ; en paſſant par le jeu de paume de Plaiſance, une démangeaiſon de voir

joüer à la paume, le fit entrer dedans; il y trouva Tristan l'hermite, autre page de Monsieur, qui perdoit considerablement. Comme ils faisoient ensemble bourse commune, la Ville-aux-Clercs voyant son associé dans un si grand malheur, prit son jeu & regagna en peu de tems ce que Tristan avoit perdu : celui-ci bien joyeux du gain que faisoit son camarade, le pria de continuer, ce qu'il fit : mais se ressouvenant de la lettre qu'il avoit à porter au Jesuite, il voulut quitter le jeu ; celui qui perdoit ne le voulut point souffrir, que premierement il ne l'eut raquitté.

Tristan voyant son camarade en chance, lui dit : Nous avons même livrée, donne-moi ta lettre, j'irai la porter pendant que tu joueras; ne te mets point en peine de rien que de bien jouer, je m'acquitterai aussi-bien de cette commission que toi. La Ville-aux-Clercs qui gagnoit, trou-

vant cet expedient merveilleux, continua de jouer, pendant que le pauvre Triſtan, à qui ce jour-là étoit un jour de malheur, va aux Jeſuites demander le Pere à qui s'adreſſoit la lettre, lequel après l'avoir lûe, dit à Triſtan : entrez, Monſieur, entrez dans cette claſſe, je vais tout préſentement vous envoyer la réponſe de cette lettre. Peu de tems après quatre grands Cuiſtres, armés chacun d'une groſſe poignée de verges, vinrent ſaiſir ce pauvre page, lui mirent le derriere à l'air, & le fouetterent tour à tour ſans miſericorde : car ces bourreaux accoutumés à de pareilles executions, ne ſe laiſſerent pas toucher par les cris que faiſoit le pauvre & innocent Triſtan. Quand ils furent bien las de l'étriller, l'un d'eux lui dit en ôtant ſon chapeau : pardonnez-nous, s'il vous plaît, Monſieur, ſi nous ne vous tenons pas plus long-tems compa-



gnie, c'est que nous avons affaire ailleurs ; cela dit, ils se retirent, laissant Tristan si triste, qui ne sçachant quel parti prendre, ni contre qui se venger de cet affront, il demeura un assez long espace de tems immobile & rêveur, ses chausses sur les talons & les yeux fichés en terre. Il revint enfin de son extase, racommoda ses chausses, & se retira honteux comme un renard à qui l'on auroit coupé la queue : mais à mesure qu'il avançoit vers le jeu de paume il sentoit augmenter sa colere. Dès qu'il fut arrivé, la Ville-aux-Clercs qui avoit fait un gros gain, lui montra sa bourse qui étoit toute pleine : mais Tristan, moins sensible à ce gain qu'à l'affront sanglant qu'il venoit d'essuyer, lui déchargea tout furieux un coup de poing sur les dents, qui fut immédiatement suivi de quantité d'autres, & d'autant de coups de pied. La Ville-aux-Clercs, étrange-

ment ſurpris d'une bruſquerie ſi peu attendue dans un tems où il avoit lieu de compter ſur des remercimens de ſa part pour le gain qu'il venoit de faire en ſon abſence, prit le parti de ſe mettre en défenſe, & ils ſe rosſerent de la bonne maniere, ce qui ne déplût pas à celui qui perdoit. Le maître du jeu qui ſurvint au bruit les ſépara : & toutes les inſtances que l'on pût faire pour apprendre le ſujet de ce differend, furent inutiles, Triſtan croyant avoir de bonnes raiſons pour garder le ſilence. L'heure du dîner étant venue, & ces pages étant obligés de ſe rendre au Palais du Luxembourg pour ſervir leurs maîtres, Triſtan parut dans une contenance qui fit voir à Son Alteſſe que ſon page avoit du chagrin. Monſieur de Ville-Mareuil au contraire, qui s'étoit attendu à revoir le ſien bien mortifié, s'étonnoit de lui trouver un air ſi gai. On demanda

demanda à Tristan ce qu'il avoit : il fit d'abord quelque difficulté de le dire : mais enfin un commandement absolu de Son Altesse Royale l'obligea à conter son avanture. La Ville-aux-Clercs, qui étoit malin si jamais page le fut, se tenoit les côtés à force de rire aussi-bien que toute la compagnie, qui ne pouvoit se lasser d'admirer le bisare effet d'un qui-pro-quo qui n'étoit pas d'un Apoticaire.

X. GAGE.

LA Dame dépositaire des gages montra une Boëte à mouche : & une Demoiselle à qui elle appartenoit ayant demandé à la compagnie un peu d'attention, raconta l'histoire suivante.

Histoire du Marquis de Criton.

Un jeune homme passant un soir,

dans les rues de Paris entre minuit & une heure , rencontra une fort belle fille. Il jugea en la voyant ſeule à telle heure qu'elle cherchoit fortune : dans cette penſée il l'aborda , & lui demanda : Où allez-vous ſi tard , Mademoiſelle ? N'avez-vous point peur de vous perdre à l'heure qu'il eſt, Non , Monſieur , lui répondit-elle , je connois aſſez le chemin de l'endroit où j'ai affaire , pour ne pas craindre de m'égarer. Vous voudrez bien , reprit le jeune homme , que j'aye l'honneur de vous y accompagner ? Vous me ferez plaiſir , lui dit la Demoiſelle , qui par cette réponſe acheva de le confirmer dans l'opinion qu'il avoit de cette avanture. Il lui préſenta la main , & elle ne la refuſa pas : il lui dit après cela tout ce que la galanterie peut inſpirer à un homme d'eſprit en pareille occaſion ; à quoi la belle ne répondit rien. Un laquais venant à paſſer avec

un flambeau, lui fit voir que celle qu'il tenoit étoit une très-belle personne, & lui donna une idée très-avantageuse de cette rencontre.

Enfin lorsque la Demoiselle se vit tout proche de l'endroit où elle avoit affaire, elle lui dit : Monsieur, si la patience que j'ai eue de vous écouter, vous a fait concevoir de moi quelque opinion desavantageuse, je vous prie de me faire la justice de vous en désabuser & d'être persuadé, quoique vous m'ayez trouvée seule dans les rues à une heure indûe, que je n'en suis pas moins une honnête fille, puisque je ne suis sortie que pour aller faire venir la Sage-femme au secours de ma mere qui est en travail d'enfant, pendant que la servante, qui a de l'experience dans ces sortes d'affaires, est restée auprès d'elle pour la soulager. Voilà la maison où j'ai affaire, Monsieur, je vous remercie de votre compagnie, & de la peine que vous

avez bien voulu prendre. Mademoiselle, lui dit l'avanturier, qui étoit déja charmé de sa beauté & de sa modestie, je suis si bien persuadé de votre sagesse & de votre affection pour le soulagement de Madame votre mere, que je croirois manquer au devoir d'un honnête homme, si je vous quittois avant que de vous avoir vûe rentrer chez vous.

Monsieur, reprit-elle, il est inutile de vous donner cette peine, la Sage-femme & son mari me rameneront. Cela n'empêche pas, Mademoiselle, repartit-il, que je n'aye cet honneur aussi-bien qu'eux.

La belle voyant qu'elle ne pourroit se défaire de ce jeune homme, attendit avec lui à la porte de la Sage-femme, pendant qu'elle & son mari s'habilloient. Dans ces entrefaites il lui dit : Mademoiselle, si les services d'un honnête homme qui a du bien & de la naissance vous étoient agréa-

bles, vous trouveriez en moi un ferviteur autant affectionné qu'il s'en puiffe trouver au refte du monde. Monfieur, lui répondit-elle, j'ai trop peu de charmes pour mériter les foins d'un homme tel que je vous crois, & trop peu de bien pour prétendre vous lier par l'interêt : pour de la naiffance je pourrois à bon titre m'en piquer, puifque mon pere qui eft mort depuis fix mois, & que l'on appelloit le Baron D... étoit d'une des plus nobles maifons de Bourgogne : mais fa fortune a fouffert tant de traverfes, qu'il ne m'a laiffé pour tout bien que la qualité de Demoifelle ; & à ma mere, que l'efperance de mettre peut-être bien-tôt au monde un Gentilhomme, qui n'aura en partage que fon nom & fa nobleffe.

La Sage-femme & fon mari étant defcendus, ils marcherent tous quatre de compagnie : pendant le chemin le Gentilhomme demanda à la

Demoiselle la permission d'aller quelquefois lui rendre visite, & l'assurer de ses respects : elle lui répondit, qu'il lui feroit beaucoup d'honneur ; mais qu'ayant affaire à une mere dont la séverité ne lui permettoit pas de recevoir visite d'aucune personne que de celles de son sexe, elle le prioit instamment de ne se donner pas cette peine-là. Au moins, Mademoiselle, ajouta-t'il, ne me refusez pas la grace que je vous demande, de me dire où vous allez ordinairement à la Messe, afin que j'aye seulement le plaisir de vous y voir quelquefois. Elle vouloit encore s'en défendre, mais il l'en pria avec tant d'instance, qu'elle ne pût se dispenser de lui dire qu'elle alloit ordinairement avec sa mere aux Blanc-manteaux. Ils arriverent au logis de la Demoiselle, & ce Gentilhomme prit congé d'elle avec un extrême regret, mais dans l'esperance de la revoir bien-tôt à la Messe.

La Sage-femme n'ayant point trouvé les douleurs aussi vives que la jeune fille le lui avoit fait entendre ; Isabelle (c'étoit le nom de la belle) profitant de l'intervalle des douleurs, conta son avanture à sa mere, qui la loua fort d'avoir refusé l'entrée de sa maison à un homme qui ne seroit venu, selon toute apparence, que pour la cajoler, & fournir matiere à la médisance du voisinage. Enfin Madame D... accoucha heureusement d'un beau garçon, comme sa fille l'avoit prédit. Pendant ses couches Isabelle qui alloit seule à la Messe, ne manquoit jamais d'y voir le Gentilhomme, qui n'osant l'aborder de crainte de lui faire de la peine, se contentoit de lui faire la révérence. Quelques jours après il montra plus de hardiesse : il aborda civilement Isabelle, & lui demanda des nouvelles de sa mere : La Demoiselle lui ayant répondu qu'elle étoit accou-

chée heureufement, il lui en marqua fa joye d'une maniere fi honnête & fi refpectueufe, que la belle en fut touchée. Cette fimpathie, qui fait l'union des cœurs, jointe à l'eftime qu'elle avoit déja prife pour lui, agit fi fortement fur fon ame, qu'elle fentit en le quittant qu'il emportoit une partie d'elle-même. Sa bonne mine qui lui paffoit inceffamment dans l'efprit, faifoit fur fon cœur des impreffions d'autant plus vives, que tout paroiffoit déja difpofé à les recevoir : elle devint réveufe & diftraite : fans ceffe occupée de l'idée du Marquis de Criton, (c'étoit le nom de fon amant) elle ne l'avoit pas plûtôt quitté, que dans l'impatience de le revoir, le refte de chaque jour lui paroiffoit un fiécle. Le Marquis de fon côté ne fentoit pas moins augmenter fa paffion pour elle de jour en jour. Ils fçurent fi bien profiter du tems des couches de la mere,

qu'ils ne manquerent pas un jour de ſe voir & de ſe parler : mais quand la mere fut relevée, leur commerce ceſſa d'être libre ; & il fallut que de part & d'autre l'on ſe contentât du ſimple plaiſir de ſe voir ſans ſe rien dire.

Cependant l'amour du Marquis étoit parvenu à un ſi haut point, qu'il ne put réſiſter à l'extrême envie qu'il avoit de déclarer à ſa maîtreſſe l'excès de ſa paſſion. Il écrivit un billet qu'il donna à un petit vieillard nommé Criſtin, qui préſente de l'eau-benite à tous les paſſans dans l'Egliſe des Blancs-manteaux, où ſa maîtreſſe étoit pour lors avec ſa mere : il dit à ce bon homme, en lui montrant Iſabelle, que s'il vouloit lui donner cette lettre, il lui donneroit pour ſa peine une piece de trente ſols ; mais prenez bien garde, lui dit-il, que la Dame avec qui elle eſt, ne s'en apperçoive. Criſtin lui promit de faire ſi bien qu'il

en ſeroit content : la grande modeſtie que la belle faiſoit paroître dans l'Egliſe, n'empêcha pas qu'elle ne s'apperçut que le Marquis parloit à Criſtin, & elle ſe douta bien qu'il auroit quelque choſe à lui dire de la part de ſon amant. En ſortant de l'Egliſe, Iſabelle affecta de marcher quelques pas en arriere de ſa mere, comme par reſpect, la laiſſa prendre de l'eau-benite & ſortir la premiere ; puis après s'avançant pour en prendre à ſon tour, le vieillard au lieu d'eau-benite lui préſenta la lettre du Marquis ; & comme il avoit été payé graſſement de cette premiere, il lui dit : Mademoiſelle, ayez la bonté de m'en apporter la réponſe, s'il vous plaît. Iſabelle prit la lettre, la cacha, & rejoignit ſa mere ; & quand elle fut au logis, elle s'enferma dans ſa chambre pour en faire l'ouverture, & y lut ces mots :

LETTRE.

Pardonnez-moi, Mademoiselle, la liberté que je prens de vous écrire, & me permettez d'avoir quelquefois cet honneur; ce sera toujours sans sortir du respect que je vous dois, & dont je me suis fait une loi en vous donnant mon cœur. Si la forte passion que je ressens pour vous & l'aveu que je vous en fais n'ont rien qui vous offense, j'espere que vous m'honorerez d'un petit mot de réponse: si je suis assez heureux pour que vous m'accordiez cette faveur, je cherirai ce gage de votre bonté plus que tous les trésors les plus précieux. Ah! quel bonheur & quel plaisir vous me feriez! je n'en connois point de plus grand, si ce n'est celui de vous voir; faites-en naître l'occasion, je vous en conjure, le plus souvent que vous le pourrez, si vous voulez augmenter les plus doux momens de ma vie.

Ce billet toucha vivement le cœur d'Isabelle, qui commença dès-lors à se regarder comme la personne du monde la plus heureuse, d'être aimée d'un Cavalier qui paroissoit si parfait. Elle trouvoit dans tout ce qu'il faisoit un certain caractere d'honnête homme qui sembloit lui répondre de la sincerité de son cœur; & ne doutoit plus que la fortune se déclarant en sa faveur, ne fut prête à réparer en sa personne le tort qu'elle avoit fait à ses parens : disposée à la laisser faire, elle jugea à propos de dissimuler son amour, persuadé que si elle le déclaroit à sa mere, elle pouvoit ne pas l'approuver. En attendant que son amant se déclarât, elle résolut de se comporter avec lui de maniere qu'il arrivât de lui-même au but où elle souhaitoit, sans mettre son honneur en danger. Ce fut dans cette vûe qu'elle lui fit la réponse suivante.

LETTRE.

Gardez-vous bien, Monsieur, de rien penser à mon desavantage sur la démarche que je fais aujourd'hui : elle n'est fondée que sur la haute estime que j'ai pour vous, & sur la sage conduite que je vous ai vûe tenir depuis que j'ai l'honneur de vous connoître. Si nos entrevûes vous font autant de plaisir que vous le dites, vous pouvez vous flatter que de mon côté je n'y suis pas tout-à-fait insensible. Vous le connoîtrez encore mieux par le soin que je prendrai dorénavant de vous avertir des endroits où nous irons ma mere & moi : & je vous donne avis par avance que nous devons aller aujourd'hui sur les trois heures dans la rue des Bourdonnois chez Gautier, acheter des étoffes pour m'habiller ; cela me fait d'autant plus de plaisir, que je me flatte de trouver dans l'innocent artifice des ajustemens & de la parure, des agrémens que la

nature m'a refusés ; n'ayant rien plus à cœur que d'approcher le plus près qu'il me sera possible de la perfection que je voudrois avoir pour mériter votre attachement.

Le lendemain, Isabelle & sa mere étant allées à la Messe à l'heure accoutumée, le Marquis qui y étoit déja tira bon augure de ce qu'il vit sa maîtresse donner un billet à Cristin. Il alla le recevoir, & se retira derriere un pillier pour le lire. Il seroit difficile d'exprimer quelle fut sa joye, lorsqu'il connut par la lecture de ce billet qu'Isabelle ne s'étoit point trouvée offensée de celui qu'il lui avoit écrit ; il en donna de fortes preuves à Cristin, après que les Dames furent sorties, en récompensant grassement le service qu'il lui avoit rendu. Il se rendit ensuite chez Gautier dont il étoit connu. Celui-ci lui ayant demandé : Monsieur, que puis-

je faire pour votre service ? Me permettre, reprit le Marquis, de passer cet après-dîner dans votre magasin pour un de vos garçons, & souffrir que je vende à tel prix que je voudrai des étoffes à des Dames qui doivent en venir acheter ici ; cela ne vous doit donner aucune repugnance, puisque je vous tiendrai compte des marchandises que je livrerai ; & pour plus de sûreté, voilà une bourse de cent louis que je vous mets entre les mains.

Le Marchand consentit à tout ce qu'il voulut, & fit seulement quelque difficulté de recevoir cet argent ; mais le Marquis l'en pressa si fort, qu'il fut contraint de garder la bourse. Si-tôt que le Marquis eut dîné il se rendit au magasin, & se travestit en garçon Marchand ; ensuite il se fit montrer les plus belles étoffes, s'informa de leur prix, & fit serrer toutes les communes. Il étoit dans

cette occupation quand Iſabelle entra avec ſa mere & une tante.

D'abord la belle ne reconnut point ſon amant, ne s'imaginant nullement qu'il dût ſe trouver dans ce lieu; elle étoit même chagrine de ne l'avoir point rencontré ſur ſa route, & l'accuſoit déja de négligence & de tiédeur; & cette inquiétude l'occupoit ſi bien, qu'au lieu de regarder les étoffes qu'on lui montroit elle portoit ſans ceſſe ſes regards du côté de la porte. Ce faux Marchand en ayant déployé une très-belle piece, la mere & la tante la rebuterent d'abord, jugeant bien qu'elle paſſeroit de beaucoup le prix qu'elles avoient deſſein d'y mettre; il en déploya encore une plus belle, qu'elles rebuterent auſſi. Le Marquis, Marchand, qui s'apperçut de l'inquiétude de la Demoiſelle, leur dit, Meſdames, avec votre permiſſion, que Mademoiſelle la voye; comme

c'est pour elle, il est bon qu'elle en dise son sentiment. Ces paroles frapperent les oreilles & toucherent le cœur d'Isabelle, qui tournant la tête reconnut son amant; elle rougit en le voyant si proche d'elle, & pour cacher son désordre elle se couvrit le visage avec son évantail, puis regardant l'étoffe qu'elle trouvoit parfaitement belle, elle souhaitoit la pouvoir avoir; puisqu'elle étoit au goût de celui à qui elle vouloit plaire; mais jugeant bien que son prix excederoit de beaucoup celui que sa mere y vouloit mettre, elle dit à C... Monsieur, le choix de ma mere sera toujours le mien, montrez-nous-en d'autres, s'il vous plaît. On en déploya une moins belle que les deux premieres, mais le prix en étant encore trop haut, elles la laisserent pour en voir d'autres; à mesure qu'on leur en montroit de plus communes, le prix augmentoit; ce qui desesperoit

la mere, & obligea la tante à dire à C... mais ſi ces étoffes ſont ſi cheres, que vendriez-vous donc celle-ci, lui montrant la ſeconde piece qu'il avoit déployée ? Lui qui n'attendoit que cette occaſion, lui dit un prix ſi bas, qu'il n'approchoit pas de la moitié de ce qu'elle valoit. La mere charmée de la beauté de cette étoffe, & encore plus de la modicité du prix, fit un effort, elle en offrit un écu moins par aune qu'on ne lui avoit demandé ; & le galand Marchand, ravi que ſa maîtreſſe portât une ſi belle étoffe la prit au mot. La tante dit alors à la mere, vous vous êtes un peu trop preſſée, vous deviez marchander davantage, vous en auriez ſans doute eu meilleur marché, mais que faire, l'étoffe eſt coupée : Elle eſt pourtant belle, dit la jeune Demoiſelle, & j'aurois cru qu'elle auroit couté bien davantage. Quand elles l'eurent payée elles s'en

allerent, ne ſçachant que penſer de leur marché : la maniere dont C... les avoit priſes au mot ſur leur premiere offre leur faiſoit croire qu'elles étoient trompées ; mais en récompenſe la beauté de l'étoffe les conſoloit. La premiere perſonne de connoiſſance qu'elles rencontrerent, & à qui elles montrerent leur emplette, fut charmée de la beauté & de la richeſſe de cette étoffe, & la priſa deux fois plus qu'elles ne l'avoient payée : cela fit rire ces Dames, qui crurent que l'autre ne s'y connoiſſoit pas ; mais quand elles virent que tous ceux ou celles à qui elles la montrerent par après la priſoient plûtôt plus que moins, elles furent très-contentes de leur achat. Toutes leurs amies demanderent des échantillons de cette étoffe, pour en lever de pareille ; mais quand elles étoient arrivées au magaſin, elles les trouvoient plus cheres de moitié. Enfin une amie in-

time de Madame D... lui dit, je vous prie de venir avec moi, puisqu'il n'y a qu'à vous que l'on donne cette étoffe à si bon marché : elles y allerent, mais on lui dit que la piece étoit toute vendue, & qu'il n'y en avoit plus de pareilles. Le Marquis de C... très-satisfait du succès de son stratagême, remboursa le Marchand du surplus du prix de la marchandise qu'il avoit vendue, & se retira. Comme il n'avoit pas de plus grand plaisir que de passer devant la porte de sa maîtresse lorsqu'il ne pouvoit la voir, il en vit le lendemain sortir un homme à qui il demanda honnêtement ce qu'il venoit de faire dans ce logis; celui-ci qui étoit un Tailleur, lui répondit qu'il venoit de prendre mesure d'un corps pour Mademoiselle Isabelle : Et combien vous donne-t'elle de façon ? Monsieur, reprit le Tailleur, elle ne m'en donne que de dix-huit livres pour

fournitures & pour tout. Et moi, reprit le Marquis, je vous prie de le faire le plus riche & le plus beau que vous pourrez ; vous me direz en conscience ce qu'il vous faudra, & je vous le donnerai ; voilà déja deux louis d'or d'avance que je vous donne, apportez-y tous vos soins : quand croyez-vous qu'il soit fait? Monsieur, dit le Tailleur, dans quatre jours au plus tard : Je vous prie, dit le Marquis, de ne le point rendre que je ne l'aye vû.

Le jour venu que ce corps devoit être fait le Marquis alla chez le Tailleur, & lui demanda s'il croyoit que ce corps allât bien à Mademoiselle Isabelle : il lui répondit que quand il avoit une fois pris la mesure d'un corps, il n'y retouchoit jamais, tant il étoit sûr de son fait ; & que le soin qu'il avoit apporté pour prendre la mesure juste de celui-ci, lui faisoit croire qu'il iroit à merveille. En ce

cas, dit le Marquis, je pourrois bien lui essayer moi-même, & passer pour votre garçon. Mais, Monsieur, dit le Tailleur... Mais, dit le Marquis, en l'interrompant, c'est un service qu'il faut que vous me rendiez, & pour lequel je vous donnerai un louis d'or. Il n'en falloit pas davantage pour vaincre la répugnance du Tailleur, qui donna à ce nouvel apprentif les instructions nécessaires pour bien remplir sa place. Sur ces entrefaites une assez jolie fille vint demander si son corps étoit fait : le Tailleur lui ayant dit qu'oui, le Marquis demanda à cette fille si elle vouloit bien lui permettre de lui essayer son corps, lui offrant de le payer pour elle. Cette fille crut que ce Gentilhomme disoit cela par galanterie, le refusa : mais le Tailleur qui jugeoit bien qu'il seroit mieux payé du Marquis que d'elle, lui conseilla fort de ne pas refuser la proposition que lui faisoit

ce Gentilhomme, qui en cela n'avoit point d'autre intention que de s'instruire sur la maniere d'en essayer un autre qu'il lui montra : d'ailleurs, ajouta-t'il, vous n'avez rien à craindre, puisqu'il ne vous l'essayera qu'en la présence de ma femme & de moi. La fille se rendit à la fin à ces raisons, & se laissa mettre son corps par le Marquis, pendant que le Tailleur lui montroit comment il falloit faire. La jeune fille s'étant plainte que son corps la pressoit un peu d'en haut, le Tailleur le tira avec les dents par devant pour prendre la forme qu'il devoit. Comment, dit le Marquis, faudra-t'il que je tire de même celui de Mademoiselle Isabelle ? Assurément, répondit le Tailleur, c'est une façon qu'il faut faire quand on veut qu'un corps n'incommode point. Cette cérémonie ne déplut point au Marquis : il donna au Tailleur le louis d'or qu'il lui avoit promis, &

lui paya le corps de la jeune fille & celui d'Iſabelle ; après quoi il quitta ſa plume, ſon épée & ſon écharpe, & s'en alla avec ſon corps chez Madame C... à qui il dit que ſon maître étant allé à Verſailles porter celui d'une Princeſſe, lui avoit ordonné, comme à ſon maître-garçon, de venir eſſayer celui-ci. Cette Dame envoya ſa ſervante dire à ſa fille de deſcendre pour eſſayer ſon corps que le Tailleur venoit d'apporter : elle entra peu de tems après dans la chambre de ſa mere, n'ayant ſur elle qu'une ſimple juppe. Cet habile Tailleur qui portoit ordinairement une perruque blonde, en ayant pris une brune pour mieux ſe déguiſer, ne fut point reconnu d'abord par ſa maîtreſſe : elle mit ſon corps ſans trop de précautions, parce qu'elle étoit prévenue que les Tailleurs ſont accoutumés à voir des gorges nues, & que l'on ne doit point faire de façons

avec

avec eux. Il lui laça ſon corps, l'ajuſta, l'examina par derriere & par devant, & paſſa ſes mains ſur le bord de ſon corps pour lui donner le contour ; après toutes ces cérémonies il lui demanda ſi elle ne ſe ſentoit pas la gorge trop preſſée. A cette voix, dont la belle ſe ſentit frappée, elle ouvrit les yeux & reconnut ſon amant : elle lui dit en rougiſſant, que le haut la preſſoit un peu ; alors ce Tailleur s'étant mis en poſture de le tirer avec les dents, comme il avoit vû faire à ſon maître celui de la griſette, la belle recula deux pas en arriere en rougiſſant encore plus fort, croyant qu'il vouloit lui baiſer la gorge, qu'elle avoit toute découverte & d'une beauté charmante. Le faux Tailleur lui dit, Mademoiſelle, il faut abſolument que je tire le devant de votre corps avec les dents, ſi vous voulez qu'il aille bien. La mere prenant la parole, dit à ſa fille : Allons

ſotte, laiſſez-le faire; il y a là bien de quoi rougir! Ces Meſſieurs ſont accoutumé à en voir bien d'autres; & ne penſent guéres à ce que vous penſez. Après un ordre ſi abſolu, le galant Tailleur ſe rapprocha & tira le corps comme il voulut: mais il ne put s'éloigner d'un endroit ſi charmant ſans lui donner un baiſer; ce qu'il fit ſi ſubtilement que la mere n'en vit rien; mais la fille le ſentit ſi vivement, qu'elle en parut toute en feu, ce que la mere n'attribua qu'à la honte qu'elle avoit de paroître découverte devant un homme, & dit au Tailleur: excuſez l'innocence de ma fille, elle eſt jeune, & n'a encore que fort peu d'experience. Madame, lui répondit-il, loin de blâmer ces marques de pudeur, elles augmentent mon reſpect & mon eſtime. Ce corps s'étant trouvé parfaitement bien fait, & la mere en ayant paru très-contente, elle paya le Tailleur, qui ſe retira fort

ſatisfait du ſuccès de ce nouveau ſtratagême. En amour la hardieſſe donne de l'agrément. Iſabelle charmée de ce que ſon amant venoit d'entreprendre pour le ſeul plaiſir de la voir, ſentit redoubler ſon amour pour lui : & le ſouvenir du rôle galant qu'il avoit joué chez Gautier ne lui permit pas de douter que la magnificence de ce corps ne fut un nouvel effet de ſa galanterie.

Le lendemain, Madme D... reçut un pacquet de toile d'Hollande, de dentelles très-belles, de mouſſelines & de linons ; à l'ouverture duquel elle trouva un billet conçu en ces termes :

Madame, feu Monſieur votre époux revenant de Flandres avoit acheté à Malines ces toiles & ces dentelles ; & comme il ne les avoit point déclarées ; elles ont été ſaiſies à la douane, & j'en avois fait mon propre ; mais un remords

de conscience m'oblige aujourd'hui à vous en faire restitution ; vous avez une fille en âge de les porter ; elle s'en servira, s'il vous plaît, comme de son bien propre. Adieu, ne vous informez point qui je suis.

Madame D... crut la chose comme ce billet le lui marquoit ; mais sa fille qui se douta bien d'où cela venoit, s'en fit faire des garnitures dont la beauté convenoit parfaitement bien à la richesse de son habit. Le Marquis ne voulant pas borner sa générosité à si peu de chose, médita de lui jouer encore un tour, auquel ni elle, ni sa mere ne pussent s'attendre. Un jour qu'il les trouva dans l'Eglise, il avisa un homme dont la mine lui parut assez celle d'un filou. Il l'aborda & lui dit, en lui montrant la Demoiselle : Camarade, si tu peux prendre subtilement le collier de cette Demoiselle sans qu'elle s'en apper-

çoive, je te donnerai deux louis pour ta peine ; ne crains rien, ce collier est faux ; en tout cas, s'il t'en arrive quelque chose, je suis bon pour te défendre ; & si tu réussis dans cette entreprise, je te donnerai les deux louis que je t'ai promis, en m'apportant ce collier. Le filou s'approcha de la belle, & feignant de demander l'aumône, il lui dénoue adroitement son collier ; puis tenant les deux cordons déliés, il lui donna un petit coup sur l'épaule droite : pendant qu'elle tourne la tête de ce côté-là, il lache un des cordons & tire celui du côté gauche ; ainsi il lui ôta son collier sans qu'elle s'en apperçut, parce qu'elle attribua le frottement qu'elle avoit senti contre sa gorge, au mouvement qu'elle avoit fait en tournant la tête. Le filou se voyant possesseur d'un collier qu'il croyoit fin & d'un prix considerable, au lieu de l'apporter au Marquis,

s'enfuit & l'emporta, ſans que le Marquis ſe mit en peine de ce qu'il en ſeroit. Il ſortit après les Dames, & les ayant jointes, il demanda à Iſabelle ſi elle n'avoit point perdu ſon collier : la mere tournant la tête, regarde au col de ſa fille, qui y portoit déja les mains, & toutes deux répondirent qu'oui. Alors il en tira un de ſa poche qui valoit bien deux mille écus, & le préſenta à la Demoiſelle, en lui diſant qu'il l'avoit ôté des mains d'un filou à qui il l'avoit vû détacher. Ces Dames trompées par la reſſemblance de ce collier avec l'autre, le prirent ſans héſiter, & firent bien des remercimens au Marquis, qui ſe retira fort content de ce nouveau ſuccès.

Il ne faut pas s'étonner de la dépenſe que faiſoit le Marquis de C... il jouiſſoit d'un gros revenu, ayant perdu ſon pere & ſa mere : de plus il logeoit chez une vieille tante fort

riche, dont il étoit seul heritier; & cette tante n'avoit point de plus grand desir que de le voir marié. Elle lui en parloit souvent depuis un certain tems, & il lui disoit que ce seroit plûtôt qu'elle ne pensoit. Le Dimanche suivant Isabelle parut à l'Eglise avec un éclat qui effaça toutes les autres beautés; la magnificence de ses habits, la finesse de ses garnitures, l'éclat de son collier, tout cela joint à sa beauté naturelle, charma si fort ce Marquis, qu'il ne put résister davantage à l'impatience qu'il avoit de se voir uni à elle par le lien du mariage. Il en parla dès le même jour à sa tante, qui bien joyeuse de le voir dans cette disposition, alla dès le même jour en faire la demande à Madame D... qui la reçut d'un air très gracieux. Isabelle parut aux yeux de la tante du Marquis très-digne du choix de son neveu. Après les complimens ordinaires en pareille occasion, &

que la tante eut obtenu pour ſon neveu la permiſſion de venir leur rendre ſes devoirs, elle ſe retira.

Mais quelle fut la ſurpriſe de Madame D... lorſqu'à la premiere viſite du Marquis elle reconnut que ce Gentilhomme étoit le même qui leur avoit vendu leur étoffe à ſi bon marché, & que c'étoit lui encore qui ſous l'apparence d'un garçon tailleur avoit eſſayé le corps de ſa fille! Comme elle le revoyoit encore avec le même habit qu'il avoit lorſqu'il lui donna le collier qu'il diſoit avoir ſauvé des mains d'un filou, elle ne douta plus que ce collier ne fût très-fin & d'un prix conſiderable, comme on le lui avoit voulu perſuader pluſieurs fois. Touchée de tant de preuves de ſa généroſité, & de l'honneur qu'il faiſoit à elle & à ſa fille, elle lui lui en marqua ſa reconnoiſſance dans les termes les plus gracieux & les plus obligeans. Le Marquis répon-

dit : C'eſt moi, Madame, qui vous dois tout ; & comme tout ce que je poſſede au monde me paroît fort peu de choſe en comparaiſon du tréſor ineſtimable dont vous voulez bien aujourd'hui m'accorder la poſſeſſion, j'oſe bien vous aſſurer que beaucoup de reſpect & d'amour ſuppléeront au défaut de ma fortune.

Il continua de les voir tous les jours juſqu'à la célébration de leur mariage : après quoi le Marquis ravi de poſſeder une femme ſi parfaite, l'aima de toute la tendreſſe de ſon cœur.

Madame D... contente du bonheur de ſa fille, eut auſſi pour lui toutes les complaiſances imaginables ; & la jeune épouſe remercia le Ciel de lui avoir fait rencontrer à une heure indûe une fortune ſi avantageuſe.

XI. GAGE.

CETTE hiſtoire achevée, l'on tira un Jonc d'or, appartenant à un vieux Gentilhomme, qui conta l'hiſtoire ſuivante.

La fauſſe Opinion.

Me promenant un jour dans le jardin de Luxembourg, dans un endroit où il y avoit peu de monde, je vis un garçon & une fille qui parloient enſemble. Ce garçon n'avoit pour tout ajuſtement qu'une chemiſette rouge, des bas de laine des plus communs, des ſouliers plats, & un petit chapeau, ſur lequel étoient attachés quatre bouts de ruban, qui lui pendoient juſqu'au milieu du dos. La fille étoit habillée d'une robe de toile peinte avec une jupe de ſerge

grise, un tablier verd de même étoffe, & des souliers blanchis avec de la craye. M'étant assis sur l'herbe assez près d'eux, je fus bien étonné lorsque j'entendis que le garçon parloit en ces termes : Depuis que je suis éloigné de vous, Princesse, j'ai fait tout ce que j'ai pû pour me guérir, & les maux que j'ai soufferts n'ont point diminué le désir que j'ai depuis long-tems de me rengager de nouveau, & de reprendre les fers pour vous servir aussi fidelement que j'ai fait par le passé. Cliton, répondit-elle, je crains qu'un trop grand feu ne soit contraire à votre santé, c'est pourquoi moderés votre ardeur, & soyez persuadé que je ferai toutes choses pour vous obliger. Ces paroles qui me paroissoient du plus bas étage me firent écrier : Que l'amour est un grand maître ! Il rend tout d'un coup ses Ecoliers sçavans, & fait parler les Villageois comme des Bourgeois, les

Bourgeois comme les Courtiſans, & ces derniers comme des oracles. Puis changeant d'opinion, je m'imaginai que ce pouvoient être des perſonnes qualifiées qui s'étoient déguiſées de la ſorte : mais il n'étoit rien de tout cela. C'étoit un garçon marechal qui parloit à la fille de ſon maître, qui étoit un petit boſſu qu'on appelloit *Prince* : Ce garçon étant tombé malade, étoit ſorti de chez ſon maître, & deſiroit y rentrer & reprendre les fers pour ferrer les chevaux. Quand elle répondoit qu'elle craignoit qu'un trop grand feu ne l'incommodât, c'étoit du feu de la forge qu'elle vouloit parler ; elle voyoit que ce garçon n'étoit pas encore bien remis de ſa maladie, & lui conſeilloit de moderer l'ardeur qu'il avoit pour le travail, lui promettant de faire tout ce qu'elle pourroit pour engager ſon pere à le reprendre. Voilà quel étoit le diſcours que je croyois partir

d'un cœur amoureux, & auquel cependant l'amour n'avoit aucune part.

XII. GAGE.

TOUTE la compagnie ayant admiré le tour que ce bon vieillard avoit donné à cette courte histoire ou feinte ou véritable, on lui rendit son gage, & on en tira un autre qui fut justement un Porte-crayon qui m'appartenoit. Pour en obtenir la délivrance je racontai l'histoire que vous allez lire.

La Pierre philosophale.

Depuis que j'ai atteint l'âge de raison, j'ai toujours aimé la peinture; & j'y faisois assez de progrès dans le commencement, pour faire croire que je serois quelque jour un homme

illuſtre dans cet art : les merveilles que j'entendois dire des tableaux qui ſont à Rome, me donnoient une extrême envie de les aller voir, auſſi-bien que toutes les ſtatues antiques qui ſervent aujourd'hui de modele aux plus habiles Peintres & Sculpteurs modernes. Ayant formé le deſſein de faire ce voyage, je m'aſſociai avec le fils d'un Orfévre de Chartres notre voiſin, dont la mere fut ſi contente de ce qu'il venoit en ma compagnie, qu'elle lui donna une bonne ſomme d'argent, & outre cela quantité de rognure d'orfévrerie, nous diſant que ſi l'argent venoit à nous manquer cela nous ſerviroit. Après avoir fait nos adieux, nous prîmes le chemin de Paris dans le deſſein de trafiquer & d'y vendre quelques marchandiſes.

Avant que de ſortir de Paris nous jugeâmes à propos de nous défaire de ce que nous avions d'argenterie,

& pour cet effet nous allâmes proche le grand Châtelet chez un Orfévre, qui ayant vû parmi nos rognures un petit S. Jacques d'argent doré, nous dit : passez, Messieurs, dans l'arriere-boutique. Je lui dis que nous venions chez lui pour voir des bagues, des boucles & des boutons de diamans du Temple, & lui ayant demandé s'il n'en avoit pas aussi à nous troquer, ho, ho, dit-il, Messieurs, vous êtes donc des Marchands, à ce que je vois? Lui ayant répondu qu'oui, puisque cela est, reprit-il, nous n'avons donc qu'à rester ici. Il nous montra ses bijoux, & nous en prîmes pour environ vingt pistoles ; notre marché fait, après l'avoir payé, il nous pria fort honnêtement de dîner avec lui, ce que nous acceptâmes volontiers : quand nous fûmes à table, il nous dit qu'il avoit pensé à nous faire de belles affaires, & qu'il nous demandoit bien pardon : c'est, dit-il, que le petit S.

Jacques de vermeil m'avoit fait soupçonner que cette argenterie avoit été volée, & je ne vous avois dit de passer dans mon arriere-boutique, qu'à dessein d'envoyer chercher un Commissaire pour vous arrêter : c'est, ajouta-t'il, une profession bien délicate que la nôtre, on nous rend bien souvent responsables des crimes d'autrui ; témoin un de mes Confreres que l'on mit hier en prison, pour avoir acheté des lingots d'or d'un homme soupçonné d'avoir la Pierre philosophale. Quoi, Monsieur, lui dis je, êtes-vous de ceux qui croyent que l'or se puisse faire par la main des hommes ? Oui, me répondit-il ; & sans m'arrêter à l'épreuve qui en a été faite par M. Huveltins en présence de Messieurs les Etats Generaux, sans compter ce qui en est écrit dans la grande Salle Imperiale de Prague au sujet de l'Intinogicus Polonois de Nation, qui l'a

poſſedée, je vais vous conter une hiſtoire que le pere de ma femme m'a dit tenir de l'Evêque même à qui elle eſt arrivée. Nous nous diſposâmes mon camarade & moi, à l'écouter ſans l'interrompre. Il commença de la ſorte.

Un Evêque prêchant un jour dans S. Merry, s'emporta fort contre ceux qui ſe ruinoient eux & leurs enfans à ſouffler dans le deſſein de trouver la Pierre philoſophale; il en dit des choſes aſſez fortes pour en dégouter ceux qui n'en étoient pas fort perſuadés; car pour ceux qui ſe la ſont miſe une fois en tête, ils ne reviennent de cette prévention, qu'après qu'ils ſe ſont entierement ruinés. Le lendemain de la prédication, un homme à mine vénérable vint demander à lui parler; il lui dit, Monſeigneur, j'entendis hier votre ſermon à S. Merry, je fus charmé de votre ſçavoir & de la bonne grace que vous avez en

chaire : mais , Monſeigneur , permettez-moi de vous dire que parmi tant de belles choſes que vous avez dites, vous vous emportâtes un peu trop contre la vertu d'une grande Dame, & je ne ſçaurois m'empêcher de vous dire que celle contre qui vous déclamâtes ſi fort , eſt la ſageſſe même. Le Prelat ſurpris de ce diſcours, dit qu'il ne croyoit pas avoir offenſé perſonne en particulier, qu'il ſeroit très-fâché d'avoir déſigné quelqu'un dans ſa prédication. Vous l'avez non-ſeulement déſignée, Monſeigneur, dit l'Etranger ; mais de plus vous l'avez nommée par ſon nom pluſieurs fois, en diſant d'elle tout le mal poſſible. De grace, reprit l'Evêque, nommez-moi cette Dame, afin que je lui aille faire réparation ? Elle s'appelle la Pierre philoſophale, dit l'Etranger, d'un ton ferme, & ſi vous la connoiſſiez vous n'en euſſiez pas parlé comme vous avez fait :

Bon, bon, dit le Prelat, voilà de nos fols.... Mais, Monseigneur, interrompit l'Etranger, qui vous convaincroit de la verité sur ce fait... Sera-ce vous, lui demanda l'Evêque? Oui, moi, répondit-il; faites apporter de votre cuisine un réchaut plein de charbon, un soufflet, & un morceau de cuivre, vous verrez si la Pierre philosophale est une chimere. On apporta tout ce qu'il avoit demandé, & après avoir fondu la branche d'un chandelier, dont il fit un lingot, il dit au Prelat : Tenez, Monseigneur, envoyez cela chez le premier Orfevre par un de vos laquais; ce qui fut fait. Le laquais revint un quart-d'heure après, & apporta de l'argent du lingot au prix de l'or le plus pur, disant à son maître que l'Orfevre le prioit, s'il en avoit encore de pareil, de ne pas s'en défaire à d'autre qu'à lui. Le Prelat, surpris au dernier point, changea de sentiment, & tint

depuis ſur ce ſujet un langage bien different de celui de ſa prédication. Monſieur, dit-il au Chimiſte en l'embraſſant, je me dédis maintenant de tout ce que j'ai dit contre cette admirable ſcience, & vous conjure de me l'apprendre. Monſeigneur, dit l'autre, je ne vous aprendrois pas grande choſe, en vous apprenant ce que je viens de faire devant vous; il n'y a perſonne, qui, ayant de la poudre de projection, n'en faſſe bien autant; mais je veux vous apprendre le ſecret de cette admirable poudre, afin que vous ſoyez perſuadé du contraire de ce que vous penſiez ci-devant. Faites en ſorte que nous ſoyons ſeuls demain matin. Monſieur, dit le Prelat, je donnerai ſi bien mes ordres que nous ne ſerons interrompus de perſonne. Il retint le Philoſophe à ſouper avec lui, & le fit enſuite conduire dans ſon carroſſe juſqu'à ſon auberge. Le Prelat ne

dormit point de la nuit, ayant l'eſprit ſans ceſſe occupé de ce qui lui étoit arrivé, & de l'impatience d'apprendre ce rare ſecret. Dès qu'il vit paroître l'aurore il ſe leva, & envoya un laquais à l'auberge du Chimiſte, pour lui dire qu'il l'attendoit. Le laquais l'ayant demandé à l'hôteſſe, elle lui répondit qu'il étoit parti une heure avant le jour.

Toutes les hiſtoires de cette nature finiſſent de la même façon, dis-je à l'Orfevre : cela eſt vrai, dit mon camarade. Une perſonne de la compagnie prenant la parole, dit que cela n'étoit pas tout-à-fait général, & que s'il avoit un gage à retirer, il ne doutoit point qu'il ne pût conter une hiſtoire qui ne ſeroit pas moins ſurprenante, ſans finir de la même façon ; mais, ajouta-t'il, pourſuivez la vôtre, je vous demande pardon de vous avoir interrompu. Lui ayant dit qu'elle étoit finie ; & le voyage

de Rome, dit-il, ne l'achevez-vous pas? Ce voyage, repris-je, ne se fit point, pour des raisons que je dirai une autrefois, quand j'aurai encore quelque gage à retirer.

La curiosité de la compagnie piquée par la réflexion de celui qui venoit de m'interrompre, fit qu'on le pria de vouloir bien lui faire part de l'histoire, dont il venoit de faire naître l'envie: l'assurant qu'on lui en auroit d'autant plus d'obligation, qu'ayant l'avantage de n'avoir aucun gage à retirer, l'on n'étoit point en droit d'exiger de lui ce tribut. Il se rendit obligeamment à ces instances, & commença l'histoire suivante.

Histoire du Cosmopolite.

Dans le tems que j'étudiois à Paris, je fis ma philosophie au College des Grassins, où j'étois en pension. Il y avoit dans ce College un jeune

Breton avec lequel je liai une amitié ſi étroite, que les autres Penſionnaires nous appelloient *les Inſéparables*. Cet ami étoit fils d'un riche Marchand de Nantes; & il y paroiſſoit bien par les ſommes conſiderables qu'il recevoit aſſez fréquemment de la part de ſon pere, & qu'il dépenſoit en jeune homme, c'eſt-à-dire, ſans penſer qu'il pourroit bien un jour ſe repentir d'en avoir fait un ſi mauvais uſage; ce qui ne manqua pas d'arriver bien-tôt après: car ayant été contre ſa coutume, un eſpace de tems conſiderable ſans recevoir de nouvelles de ſon pere, il écrivit, & n'oublia pas de demander de l'argent: mais qui fut bien ſurpris, ce fut le jeune homme, lorſque pour réponſe à deux ou trois lettres preſſantes, qu'il avoit écrites, il reçut une lettre de ſa mere, qui lui mandoit que ſon pere étoit mort de chagrin de la perte d'un navire

qui avoit coulé à fond, & qui étoit chargé de quantité de marchandises pour plusieurs Marchands, & dont il avoit répondu, de sorte qu'il s'en falloit plus de dix mille livres qu'il n'eut de quoi satisfaire aux assurances. A cette triste & mortifiante nouvelle, qui se répandit bien-tôt dans Paris, le jeune homme qui ne pouvoit plus fournir à la dépense, se vit abandonné de ses meilleurs amis. Le Principal du College, à qui il étoit dû quelques quartiers de sa pension, lui dit de se retirer. Dans ce fâcheux embarras, il alla se jetter entre les bras de Monsieur M... fameux partisan, & ami particulier de son pere. Monsieur M... touché de la mort de son ami, & de compassion pour son fils, lui fit donner un emploi pour Bezançon. Cet emploi qui lui valoit quinze cens livres par an, le remit sur le bon pied : & comme il étoit bien fait & beau garçon, il

trouva

trouva le moyen de ſe faire aimer des belles de cette ville. Il y en eut une entr'autres qui ſe trouva ſi bien de ſes careſſes, qu'elle en porta des marques viſibles.

Les parens de cette fille, gens d'honneur à la verité, mais qui n'étoient pas des plus riches, eurent recours à la juſtice pour réparer ce tort par un mariage ; & ils eurent la conſolation d'y réuſſir. Le revenu de la commiſſion joint à ce que les parens de ſa femme lui donnerent en mariage, les fit ſubſiſter aſſez honnêtement pendant quelque tems ; mais le grand nombre d'enfans qui ſe ſuccederent preſque ſans interruption, ayant augmenté la dépenſe, & la commiſſion qui vint à manquer par la mort du protecteur, en ayant détourné la ſource, ils furent bientôt réduits à vivre de ménage, c'eſt-à-dire, à vendre tout piece à piece. Comme Paris eſt la reſſource de ceux

qui cherchent fortune, il y vint avec ſa femme & ſes enfans. Il y avoit déja huit jours que j'y étois pour un procès qui étoit prêt à être jugé, lorſque paſſant ſur le Pont-neuf, j'apperçus cet ancien ami dans un équipage bien different de celui où je l'avois vû au College. Il me regarda auſſi, & je crois que la honte de ſe voir en l'état où il étoit alors, l'auroit fait paſſer outre ſans me rien dire, ſi je ne l'euſſe arrêté. Je l'embraſſai, & lui comme il vit que je ne lui marquois pas moins d'amitié qu'au tems paſſé, il répondit à mes carreſſes : nous marchâmes enſemble, il me conta une partie de ſes infortunes, & je le menai dîner avec moi. Après le dîné nous allâmes nous promener au Palais Royal, où nous fîmes quelques tours d'allées. En ſortant nous vîmes dans la grande place de ce Palais, quatre hommes l'épée à la main contre un ſeul : mon

ami brave garçon, comme vous l'allez voir, ne balança pas à tirer la ſienne, & courut ſe ranger du côté du plus foible, qui un moment après devint le plus fort; car deux de leurs ennemis ayant été mis hors du combat, les deux autres lâcherent pied.

L'Inconnu s'étant vû débarraſſé, ſe retourna vers mon ami, à qui il dit en l'embraſſant: Par quelle générosité, Monſieur, vous dois-je la vie, vous de qui je ne crois pas avoir l'honneur d'être connu? Mon ami répondit ingenument que ce qu'il venoit de faire pour lui, il l'auroit fait pour tout autre, & que telle étoit ſon humeur de ne pouvoir pas voir un brave homme maltraité par quatre coquins, ſans le ſecourir. Monſieur, dit l'Etranger; votre générosité ſera récompenſée, je veux faire amitié avec vous, & vous rendre tous les ſervices dont vous aurez beſoin: je le veux,

& je le puis ; ajouta-t'il ; où demeurez-vous ? Dans la rue aux Maires, dit mon ami : Y auroit-il point, demanda l'autre, quelque petite chambre proche de chez vous ? Car je souhaiterois fort être de vos voisins : Il y en a une, répondit le Commis, au-dessus de celle où je loge. Bon, dit l'Etranger, c'est mon affaire, arrêtez-la pour moi. Monsieur, je vous en prie : & voilà pour le denier à Dieu, ajouta-t'il, en lui donnant une piece de quatre pistoles. Mon ami crut en recevant cette piece qu'il ne lui avoit dit tout cela que pour couvrir d'un honnête prétexte la récompense du service qu'il venoit de lui rendre. Il le remercia, & me vint joindre en me montrant la piece qu'il venoit, disoit-il, de gagner. Certes il en avoit bien besoin, & ce ne fut pas là un des moindres effets de la Providence à son égard. Il étoit chargé d'une femme & de qua-

tre enfans, & ne sçavoit plus, comme on dit, de quel côté donner de la tête ; & cette piece d'or leur fut d'un grand secours. Dès le lendemain son homme ne manqua pas de venir pour occuper sa chambre, suivi d'un Crocheteur qui portoit un peu de hardes, & un petite malle assez pesante. Mon ami auroit bien voulu qu'il ne fût point venu ; l'hôtesse au contraire fut ravie de trouver à louer sa chambre ; & n'eut pas de peine à conclure le marché avec cet Etranger, qui s'y établit aussi-tôt. Le Commis d'autre côté, qui se sentoit obligé à rendre la piece de quatre pistoles, crut que, puisqu'il étoit venu occuper cette chambre, il ne la lui avoit donnée que pour en payer le loyer ; il évita sa rencontre, parce qu'il n'étoit pas en état de la lui rendre entiere, en ayant dépensé la plus grande partie. L'Inconnu qui vit que mon ami le fuyoit, crut qu'il

avoit d'autres raiſons, & ne voulant pas l'incommoder, ne témoigna nul empreſſement de le revoir. Pendant cette meſintelligence l'argent manqua tout-à-fait chez mon ami : comme il avoit du cœur, & qu'il étoit incapable de faire une baſſeſſe, il ne pouvoit ſe réſoudre à déclarer ſa miſere à qui que ce fût.

Cependant ſes enfans mourroient de faim : ſa femme touchée de compaſſion, lui dit : Mon cher mari, cet homme de là-haut vous a tant d'obligations, allez lui emprunter ſeulement un écu pour ſauver la vie à vos pauvres enfans ; offrez-vous de lui faire un billet & de la piece de quatre piſtoles, & de ce qu'il voudra bien vous prêter. Il rejetta d'abord cet avis bien loin ; mais enfin la compaſſion que lui firent ſa femme & ſes enfans qui n'en pouvoient plus, le determina à faire cette démarche. Ce ne fut pas ſans ſe faire une extrê-

me violence : il fut dix fois jusqu'à la porte de ce voisin sans oser heurter, & en revint autant de fois ; enfin il se hasarda, & le heurtoir lui sembla aller plus vîte qu'il ne le poussoit : aussi-tôt la porte s'ouvre, l'Etranger, en le regardant en face lui demanda, qu'avez-vous, Monsieur ? Vous me paroissez bien changé, vous est-il arrivé quelque fâcheuse affaire ? Dites-le moi, de quelque nature qu'elle puisse être, je vous en tirerai : Non, Monsieur, lui répondit-il, je n'ai graces à Dieu, point d'affaires. Ne seroit-ce point quelque petit chagrin domestique, reprit l'autre, c'est cela justement, dit leCommis. L'Etranger croyant qu'il avoit eu quelquedémêlé avec sa femme, persuadé que dans le ménage le mieux reglé il y a quelquefois de petits differends, lui dit ; donnez-moi à souper chez vous ce soir, & nous accommoderons cela. Le Commis tout interdit à ces pa-

roles, regarda l'autre fixement ſans lui répondre : puis un moment après il lui dit, comment voulez-vous, Monſieur, que je vous donne à ſouper chez moi ? Je n'ai pas un morceau de pain à donner à ma femme & à mes petits enfans, qui languiſſent de faim depuis plus de trente heures : & je n'étois venu que pour vous prier de me prêter de quoi acheter un pain pour leur ſauver la vie. Ah Dieu ! s'écria l'Etranger, je ſuis bien indigne du ſervice que vous m'avez rendu, puiſque je n'ai pas ſçu prevenir vos beſoins : Tenez, mon cher ami, dit-il, en lui donnant une clef ; ouvrez cette malle, & prenez tant d'or qu'il vous plaira, il y en a ſuffiſamment, & pour vous & pour moi. Le beſoin que le Commis avoit de ce ſecours lui fit moins faire de façon pour ouvrir la malle qu'il trouva pleine d'or : il en prit une bonne poignée, & dit à cet ami

qu'il alloit faire apprêter le souper. Pendant ce repas, l'Etranger ayant demandé au Commis le sujet qui les avoit empêché de se voir depuis qu'il étoit venu loger au-dessus de lui, il lui avoua ingenument que ç'avoit été l'impuissance de lui rendre sa piece de quatre pistoles. Je ne vous l'avois pas donné pour que vous me la rendissiez, répliqua l'autre, & mon dessein n'étant pas d'en demeurer là, je ne m'étois approché de vous que pour joindre ma fortune à la vôtre, comme je prétends faire dorénavant. En effet, tout alla si bien depuis ce moment chez mon ami, qu'il se remonta bien-tôt en meubles & en beaux habits. Quelque bonne chere que l'on fit, l'Etranger qui mangeoit toujours avec lui n'y trouvoit jamais à redire. Mon ami qui n'avoit cessé de faire la débauche, que par l'impossibilité où il s'étoit vû d'en soutenir la dépense, oubliant aux pre-

mieres careſſes d'une nouvelle fortune, l'état miſerable d'où il ne faiſoit que de ſortir, ne tarda pas longtems à reprendre ſon premier genre de vie.

S'étant trouvé un jour dans une compagnie où le vin n'avoit pas été épargné, il eut la malheureuſe imprudence de conter toute ſa bonne fortune, dont le C. D. R. qui avoit des eſpions par-tout, & qui faiſoit chercher le fameux Coſmopolite, fut exactement informé dès le lendemain. L'indiſcret Commis ne laiſſa pas, quoique fort yvre, de gagner ſon logis; il ſe coucha & dormit juſqu'au lendemain à cinq heures du matin, que ſe reſſouvenant à ſon reveil de ce qu'il avoit dit la veille dans le cabaret, il en fut ſaiſi de rage & de deſeſpoir. Ah! diſoit-il, tranſporté de fureur & s'arrachant les cheveux, que je ſuis malheureux d'avoir trahi un ſi bon ami, & de qui

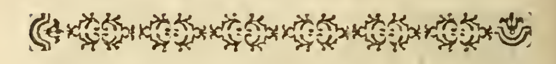
je tiens tout le bien que j'ai. En disant cela il voulut sauter sur son épée pour se la passer au travers du corps ; mais sa femme s'éveillant en sursaut, se jetta à lui toute nue en chemise, & empêcha l'execution d'un si mauvais dessein. Elle dit au plus grand de ses enfans d'aller appeller du secours : le petit garçon qui étoit aimé de l'Etranger, & qui l'aimoit aussi, alla le prier de descendre. Et bien, dit-il au Commis, en l'embrassant, qu'avez-vous, mon cher ami ? Manque-t'il quelque chose à votre fortune ? Dites-moi, avez-vous besoin d'argent plus que vous n'en avez ? Je suis tout prêt à vous en donner. Non, Monsieur, lui répondit le Commis, je suis indigne des bontés que vous avez pour moi : je vous ai trahi, ou plûtôt le vin m'a trahi moi-même en découvrant le secret que vous m'aviez tant recommandé de garder : c'en est fait, je ne veux plus survivre à mon

infidelité ; puniſſez-moi en m'ôtant la vie, ſi vous ne voulez pas que je ſois homicide de moi-même.

L'Etranger lui dit, en l'embraſſant encore plus étroitement : Mon cher ami, moderez-vous, le mal n'eſt pas ſi grand pour moi que vous le penſez, vous n'avez fait tort qu'à vous-même ; pour ce qui me regarde, tout eſt reparé, puiſque vous m'avez averti que mon ſecret eſt revelé : ce qui me fait le plus de peine, c'eſt d'être obligé de vous quitter, & peut-être pour ne vous revoir de ma vie : je m'en conſolerois en quelque façon, ſi ma malle étoit plus pleine d'or ; mais telle qu'elle eſt, je vous prie de l'accepter : au reſte ne vous mettez point en peine de ce que je deviendrai, ma patrie eſt le monde entier, auſſi-bien ici comme ailleurs, je me trouve bien par-tout ; il l'embraſſa en lui diſant adieu, & ſe retira ſans que l'on ait pû ſçavoir ce qu'il étoit devenu.

Les Gardes du C. D. R. ne manquerent pas vers les huit heures de venir ſe ſaiſir du Commis. On le conduiſit à la Baſtille, où ayant été interrogé ſur ce qu'il avoit dit au cabaret, il répondit qu'il ne ſe ſouvenoit pas de ce qu'il avoit dit dans la débauche, & qu'il ne doutoit point que l'excès du vin qu'il avoit bû ne lui eut fait dire quantité d'impertinences ſans fondement, & qu'il avoit cette derniere nuit tellement perdu la raiſon, qu'il ſe ſeroit tué lui-même, ſi ſa femme, que ſes cris avoient éveillée, ne l'en eut empêché. Au rapport de ſes propres voiſins qui furent interrogés, & qui dirent tous la même choſe, on le relâcha. Depuis cette affaire il fit de ſi ſérieuſes réflexions ſur tous les maux que la débauche lui avoit cauſez, qu'il ménagea en bon économe ce que l'Etranger lui avoit laiſſé à ſon départ : de ſorte qu'il mena

depuis une vie plus reglée dans sa famille, & établit assez honorablement ses enfans.



XIII. GAGE.

Le gage qui fut tiré après ce recit, donna lieu à une Presidente à qui il appartenoit de conter l'histoire suivante.

La Veuve coquette.

Une Veuve déja sur le retour, mais encore fort coquette, avoit une fille d'environ quinze à seize ans qu'elle élevoit dans l'obscurité, craignant que sa beauté ne lui ravit quelques-unes de ses conquêtes : mais toutes ses précautions furent inutiles. Comme ses agrémens diminuoient à mesure que le nombre de

ses années s'augmentoit, la beauté de sa fille au contraire se déclara d'une maniere si vive, à travers la simplicité de ses habits & son air modeste, qu'elle enleva à sa mere le cœur le plus cheri de ses amans, malgré tout le fard & les mouches qu'elle employoit pour s'en assurer la possession. Ce cavalier se comporta si finement dans cet échange, & dissimula si bien sa nouvelle passion, que la mere coquette continua de croire être seule l'objet de ses assiduités & des soins de cet amant. La jeune fille de son côté s'étant apperçûe que ses charmes avoient touché le cœur de l'amant de sa mere, se flatta d'avoir quelque part à ses empressemens : & comme le desir de plaire suit de près la connoissance de ses propres attraits, elle ne put resister à l'ambition de paroître toujours plus aimable, si ordinaire à toutes les jeunes personnes de son sexe. Elle prit

plus de ſoin de ſa perſonne qu'auparavant ; ſa coëffure étoit plus reguliere, & le reſte de ſes ajuſtemens étoit mis d'un certain air, qu'ils donnoient plus de grace & d'éclat à ſa beauté naturelle ; ce qui depuis lui attira les regards de la plûpart de ceux qui venoient auparavant en conter à ſa mere. Le cavalier dont je viens de parler, & qui ſe nommoit *Paſtourd*, craignant d'être prevenu par quelqu'autre, lui fit une déclaration de ſon amour. Nichon (c'étoit le nom de la jeune fille) prenoit tant de plaiſir à cette déclaration, qu'elle n'apperçut pas ſa mere qui les ſurprit dans ces entrefaites. Elle demanda à Paſtourd avec aſſez de fierté, s'il venoit chez elle pour ſuborner ſa fille. Non, Madame, lui répondit-il, mes intentions ſont plus pures que vous ne penſez. Cependant je vous avoue que j'ai tort de m'être adreſſé à d'autre qu'à vous,

& je vous en demande pardon de tout mon cœur. La Dame se radoucit à ces paroles, croyant qu'il revenoit vers elle : Je vous pardonne votre erreur, lui dit-elle, pourvû que vous soyez plus sage à l'avenir. Pastourd tout plein de sa passion, voyant qu'elle reprenoit sa belle humeur, lui dit : Madame, si j'osois aujourd'hui vous découvrir les véritables sentimens de mon cœur, serois-je assez heureux pour trouver le vôtre disposé à m'écouter favorablement ? Parlez, lui dit-elle, d'un ton de souveraine. J'aime, Madame, reprit-il, mais d'un amour si violent, qu'il m'est impossible de le dissimuler davantage. Croyez-vous, lui répondit-elle, que l'on ait été jusqu'ici, sans s'en appercevoir, & que malgré votre silence on n'ait pas sçû pénétrer vos véritables sentimens ? Vous me surprenez étrangement, Madame, reprit le cavalier, j'avois, ce me

ſemble, apporté juſqu'à ce jour toutes les précautions imaginables pour tenir ma paſſion ſecrette, juſqu'à feindre d'aimer une autre perſonne. Il n'étoit pas néceſſaire de faire toutes ces façcons, lui répondit-elle, vous deviez me la découvrir d'abord, & je l'aurois approuvé comme je fais à préſent, pourvû que ce ſoit pour le mariage. Je n'ai point d'autre intention, Madame, dit-il, ſe jettant à ſes genoux, & je ne me leverai point que vous ne m'ayez promis une main qui doit faire mon bonheur. Levez-vous, lui dit-elſe, en lui donnant la ſienne à baiſer. Ah, Madame, reprit le cavalier en ſe relevant, que je vous ſuis redevable! Pardonnez, je vous prie, à ma juſte impatience, & ſouffrez que je vous demande ſi j'ai encore longtems à attendre pour être tout-à-fait heureux. Le plûtôt ſera le mieux ſelon mon inclination, lui répon-

dit-elle. Paſtourd ſe retira le plus content des hommes, & dit en ſortant à ſa jeune maîtreſſe que ſa mere venoit de la lui accorder en mariage, & qu'il s'eſtimoit le plus heureux des amans. Nichon tranſportée de joye de cette nouvelle, alla trouver ſa mere, & lui dit : Que j'ai de graces à vous rendre, Madame, du bon choix que vous venez de faire ! J'ai toujours regardé M. Paſtourd comme le cavalier le plus parfait & le plus accompli de tous ceux qui fréquentent céans. Je ſuis bien aiſe, lui dit ſa mere, que vous n'ayez point de répugnance pour ce mariage, & que vous approuviez le choix que j'ai fait de M. Paſtourd ; il ſera bien ſon devoir envers vous, c'eſt un brave homme, & dont vous ſerez fort contente. Nichon qui comprenoit ce diſcours dans un autre ſens que celui de ſa mere, rougit à ces mots, & voulut ſe retirer, quand elle la

retint pour lui demander de qui elle avoit appris cette nouvelle : De M. Paſtour lui-même, lui répondit-elle ; il eſt ſi content de m'épouſer, ajouta-t'elle encore, qu'il n'a pû le diſſimuler plus long-tems. Comment, de vous épouſer ! Reprit la mere, eſt-ce que vous croyez que c'eſt vous qu'il demande en mariage, ſotte que vous êtes ? Vraiment, je vous trouve jolie d'avoir une telle penſée à votre âge : allez, ma mignogne, allez vous cacher, & préparez-vous à recevoir pour beau-pere celui que vous croyez avoir pour mari. La jeune fille ſe retira, ne ſçachant que penſer de ce qu'elle venoit d'entendre. A la premiere viſite que fit Paſtourd, il fut ſurpris de trouver ſa maîtreſſe chagrine, ſans en pouvoir deviner la cauſe, & il le devint auſſi par ſympathie. La mere qui s'en apperçut ; lui demanda ce qu'il avoit. Je crains tout, dit-il, Madame, & la triſteſſe

où je vois Mademoiselle votre fille me fait douter qu'elle soit bien contente de notre mariage. Contente ou non, dit la mere, ne suis-je pas la maîtresse ? Il est vrai, répond le cavalier, mais je ne voudrois pas recevoir sa main malgré elle. Comment, sa main ! Reprit la mere, étoit-ce la sienne que vous me demandiez ? Oui, Madame, dit Pastourd, & je vous jure que je n'en aurai jamais d'autre. Si vous avez compté là-dessus, repartit-elle d'un ton méprisant, vous vous êtes fort trompé : ma fille n'est point à marier, Monsieur, & je vous prie dorénavant de suspendre vos visites. Ces dernieres paroles furent un coup de foudre pour le pauvre Pastourd, qui se retira chez lui tellement accablé de tristesse, qu'il se mit au lit & défendit à son valet de chambre de le laisser voir à qui que ce fut. Ce valet, qui s'appelloit Combiac, étoit un garçon tout frai-

chement revenu de Guyenne, où il avoit paſſé ſix mois pour ſolliciter le payement d'une aſſez groſſe ſomme qu'il avoit apportée. Combiac qui étoit un de ces valets importuns, qui ſe ſont rendus familiers avec leurs maîtres par le ſervice de pluſieurs années, ne put voir l'extrême chagrin du ſien, ſans lui en demander la cauſe. Paſtourd lui ayant conté ce qui lui venoit d'arriver : N'eſt-ce que cela? Lui dit-il, mordi, Monſieur, je veux vous rendre heureux avant qu'il ſoit un mois, laiſſez-moi faire, nous avons de l'argent, ſoyez ſûr que vous aurez Mademoiſelle Nichon, & que vous l'obtiendrez même du conſentement de ſa mere. Cette Dame ne m'a jamais vû, je tâcherai d'avoir entrée chez elle ſous le nom & l'habit d'un homme de qualité, copiant vos manieres ; j'en aurai aſſez l'air. Ah! mon pauvre Combiac, lui dit ſon maître en

l'embrassant, si par ton moyen j'étois assez heureux pour vaincre en cela l'esprit de cette vieille folle, ta fortune seroit inséparablement attachée à la mienne ; sers-toi de tout ce que j'ai d'argent & de crédit, je sçai que tu as de l'esprit, & que je dois tout attendre de toi.

Combiac se fit vîtement habiller, prit deux laquais avec une magnifique livrée, loua un logis garni dans la même rue de la veuve, qui passoit tous les jours une partie du tems à ses fênêtres, parée comme un autel de Confrerie. Combiac qui n'avoit point d'autre soin que de chercher les moyens d'avoir entrée chez elle, la regardoit d'un air à lui faire comprendre qu'il avoit du plaisir à la voir : comme il épioit l'occasion de lui parler, il la suivit un jour dans une Eglise où elle alloit à la Messe ; il la salua, & quand la Messe fut finie, il lui présenta de l'eau benite, & la

ramena jusqu'à sa porte. Pendant le chemin il lui dit : Madame, il y a long-tems que je cherche l'occasion de pouvoir vous dire combien le respect que j'ai pour vous est imprimé fortement dans mon ame : & si les offres de services d'un homme qui a quelque bien, beaucoup de qualité, & plus encore de desir d'être à vous, vous étoient agréables, vous trouveriez en moi un serviteur des plus affectionnés. Ce compliment ne lui déplut point, elle lui répondit même de maniere, qu'il comprit bien que s'il lui demandoit la permission d'aller chez elle jouer au picquet, il n'auroit pas de peine à l'obtenir ; ce qui ne manqua pas d'arriver. Combiac joua si bien son personnage de Marquis de Mascarille que cette Dame qui le croyoit une personne de qualité, se tenoit fort honorée des fréquentes visites qu'il lui rendoit.

Enfin il lui dit un jour : Madame, je

je ne puis plus tenir contre tant d'appas, il faut absolument que je meure, ou que je vous déclare mon amour : si vous aviez moins de charmes je n'aurois pas tardé si long-tems à vous conjurer de me donner votre main; mais comme je suis naturellement susceptible de jalousie, & que vous avez une fille en âge d'être pourvûe ; je croirois que ceux qui viendroient ici pour elle, y viendroient pour l'amour de vous. Mariez-la, Madame, après cela nous pourrons vivre ensemble dans une union parfaite. L'extrême envie qu'elle avoit d'être Marquise & plus encore de se marier, fit naître en elle le regret de n'avoir pas donné sa fille à Pastourd. Elle dit au faux Marquis qu'elle s'estimoit bien heureuse d'avoir fait naître dans son cœur des sentimens telsqu'il les lui témoignoit;que sa fille ne devoit point du tout l'embarrasser, qu'elle avoit une occasion

pour s'en défaire. Un Gentilhomme, poursuivit-elle, qui l'aime à la folie, me l'a demandée, & je la lui donnerai. Dépêchez-vous donc, Madame, lui dit Combiac, si vous voulez donner quelque chose à mon amour & à mon impatience. Dès le même jour elle envoya chercher Pastourd, à qui elle dit qu'elle vouloit bien lui donner sa fille en mariage, pourvû qu'il la voulut prendre sans dot. Pastourd qui connoissoit ce qui la faisoit parler de la sorte, consentit à tout ce qu'elle voulut, il épousa Nichon avec ses droits : le mariage conclut, Combiac écrivit dès le lendemain cette lettre à la veuve.

Je suis bien fâché, Madame, d'être obligé de m'en aller en Gascogne, d'où l'on m'a écrit que le feu y a consumé la meilleure partie de mon bien, sans épargner mes titres de noblesse qui s'étoient conservé depuis

le déluge de Noé. Je ne veux pas vous tromper dans l'état où je suis ; des personnes qui vous doivent toucher de près m'en empêchent : je ne suis point votre fait, Madame ; je m'estime seulement trop heureux d'être cause du mariage de Mademoiselle votre fille. Si quelqu'un par la suite s'offroit à vous épouser, je vous conseille de les mieux connoître que vous ne m'avez connu.

Elle fut au désespoir de s'être laissée jouer de la sorte ; & outrée de dépit de voir sa fille mariée, elle fut un tems considerable sans vouloir les voir : mais les honnêtetés de son gendre, & la tendresse de sa fille la firent enfin revenir. Elle quitta même la coquetterie pour vivre avec eux en bonne intelligence.



XIV. GAGE.

LA Préſidente n'eut pas plûtôt fini ſon hiſtoire, que l'on vit paroître des Tablettes : allons, Monſieur l'Abbé, dit la dépoſitaire, vous qui êtes aujourd'hui à la mode chez les belles, vous ne demeurerez pas court par faute de quelque intrigue de ruelle ou de prude. Vous vous trompez, Madame, répondit l'Abbé, s'il falloit néceſſairement une intrigue galante pour retirer mon gage, il pourroit bien y demeurer. Contentez-vous, s'il vous plaît, de celle que j'ai à vous dire.

Le Cocu imaginaire.

Lorſque je faiſois ma Philoſophie à Paris, un de mes camarades d'Ecole m'engagea à aller en vendange à une





demie lieuë par de-là Ville-Juif, où ſon pere avoit une maiſon. Ne s'étant point trouvé de places au caroſſe, nous entreprîmes lui & moi de faire ce voyage à pied. Etant ſur le chemin, nous entendîmes de grands cris qui ſortoient d'une charette qui marchoit devant nous : cela nous fit redoubler le pas pour ſçavoir le ſujet de ce bruit, & nous vîmes un Hermite qui tenoit un homme aux cheveux, pendant que cet homme le tenoit à la barbe, & les coups de poing voloient de part & d'autre. Les cris que nous avions entendus étoient ceux d'une femme qui paroiſſoit être une Boulangere à qui appartenoit la charette ; le chartier qui étoit un jeune ruſtaud, & qui ſembloit prendre plaiſir à les voir ſe chamailler, touchoit ſes chevaux, & faiſoit aller ſa charette comme ſi ce n'eut été rien, nous le contraignîmes d'arrêter pour mettre le hola;

& nous étant mis dans la charette, nous apprîmes que leurs differends venoient de ce que cet homme pour se railler du Moine lui avoit demandé s'il venoit de voir sa blanchisseuse; & qu'il lui avoit tant de fois demandé qui elle étoit, que l'Hermite lui avoit répondu, c'est ta femme. L'autre offensé de cette réponse, lui avoit donné un soufflet; l'Hermite l'avoit pris aux cheveux, & l'autre, l'Hermite par la barbe; les ongles & les dents avoient été employés de part & d'autre, dont ils portoient tous deux de terribles marques. Nous demandâmes au chartier pourquoi il ne les avoit pas séparés plûtôt: Tétigué, répondit-il, je n'avois garde de m'y bouter; non dit ordinairement en proverbe que si chacun faisoit son méquier, les vaches en seroient mieux gardées. Comme dit l'autre, donne-toi de garde n'est pas mort, je ne suis pas si niais que d'aller

bouter mon nez où je n'ai que faire ; & que sçais-je si ce bon Pere ne dit point vrai ? En ce cas il auroit raison, & cependant il auroit tort aussi , & toutes verités ne sont pas bonnes à dire : ardez , ils se seroient bien entr'échignez que je ne m'en serois pas mêlé un petit brin davantage depuis ce qui m'est arrivé.

Comme nous prenions plaisir au patois de ce rustre , pour le faire continuer de parler nous lui demandâmes ce qui lui étoit arrivé. Vous sçaurez , dit-il , qu'un jour que le gros Bastien & Nicolas Degniau se battirent ensemble , je fus pour les séparer ; j'avois une baguette à la main qui pesoit bien douze livres : comme ils ne vouloient point se décharpir , je leur baille à chacun un si bon chinfregneau sur le moustapha avec ma houssine , qu'ils tomberent l'un d'un côté & l'aute de l'aute. Têtiguié , je les eu ainsi bien-tôt

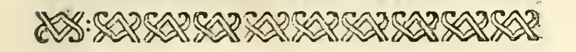
féparés ; mais tenez , voyez l'injuftice , par la margué l'un avoit la machoire avalée , & l'aute un abrevoir à mouches fur la caboche. Ils firent de grandes plaideries qui m'ont couté pour le moins une année de mes gages : voilà pourquoi ceux-ci fe feroient bien étranglés que je n'aurois pas plus branlé que la Baftille ; chat échaudé craint liau froide , on n'a pas toujours de l'argent à donner à manger à la Juftice.

Pendant que ce drôle nous contoit fon avanture, nous arrivâmes à Ville-Juif ; la charette arrêta prefqu'à l'entrée du Bourg où étoit la demeure de la Boulangere à qui elle appartenoit : nous mîmes pied à terre l'Hermite & nous ; l'autre Champion s'arrêta à parler chez la Boulangere dont il étoit apparemment des amis du mari ; pour nous , nous marchâmes jufqu'à l'autre bout du Bourg , & priâmes l'Hermite de venir boire

un coup avec nous. La Cabaretiere voyant ce bon Religieux dans ce pitoyable état, lui dit, hélas! Mon Pere, qui ſont les méchantes gens qui vous ont accommodé de la ſorte? C'eſt, répondit-il, un coquin qui après m'avoir dit mille inſolences m'a encore donné mille coups. Cette femme toute pleine de charité envoya tirer de ſon meilleur vin dont elle nous régala à ſa conſidération, & lui baſſina elle-même ſes playes auprès du feu avec l'oxycrat. Celui contre lequel l'Hermite s'étoit battu, & qui étoit juſtement le mari de cette Cabaretiere, entra préciſément dans le tems que ſa femme penſoit le Moine : alors ſe reſſouvenant qu'il lui avoit dit que ſa femme étoit ſa blanchiſſeuſe; comment carogne, lui dit-il, il eſt donc vrai que ce Moine ſoit ton galant, comme il le dit lui-même? Il n'en faut plus douter, puiſque tu as l'effronterie de le car-

resser dans ma propre maison. En disant cela il saisit un gros bâton pour les assommer tous deux; le Moine se sauve avec elle, & ils entrent chez un voisin dont ils trouvent la porte ouverte : une échelle qui se trouve dressée pour monter dans un grenier, semble les inviter à s'y retirer; ils n'y balancent pas : le Cabaretier s'étant échappé de nous, courut après sa femme, & arriva comme le Moine & elle tiroient l'échelle à eux. Il fut au comble de sa rage, quand il les vit tous deux ensemble dans un lieu où il croyoit qu'ils pouvoient faire toutes choses en sûreté; & dit à l'Hermite tout ce qu'un transport violent & jaloux peut suggerer : on alla chercher le Curé à qui l'on fit comprendre que le pur hasard avoit fait naître ces incidens; & pendant ce tems-là nous continuâmes notre chemin, sans nous mettre davantage en peine de ce que devin-

rent le Moine, la femme & le Cabaretier.



XV. GAGE.

C'EST un Abbé qui vient de parler, dit la Presidente, c'est tout dire : on peut juger de la piece par l'échantillon. Elle sortit en même-tems un autre gage en disant : Voyons à présent qui le sort fera parler. C'est moi, dit un Capitaine reconnoissant son gage qui étoit une Boucle de diamans : je vais tâcher de men tirer.

La Dame mercenaire.

Au retour d'une campagne, nous étions un de mes amis & moi dans la boutique d'un Marchand de galons d'or & d'argent, lorsqu'une Dame avec une Femme de Chambre, &

trois laquais derriere ſon carroſſe, paſſa devant cette boutique ; elle tenoit en ſa main des échantillons qu'elle tâchoit d'aſſortir. Mon ami dit en la voyant, morbleu, que voilà une belle perſonne ! Je donnerois de bon cœur cent louis pour paſſer ſeulement une nuit avec elle. La Demoiſelle ſuivante recueillit ces paroles, croyant faire ſa cour, elle dit à ſa maîtreſſe ce qu'elle avoit entendu.

Il eſt bien inſolent, dit la Dame, je le veux faire repentir d'avoir peut-être parlé trop legerement. Elle appella un de ſes laquais nommé Champagne, & lui dit : Faites en ſorte de ſçavoir le nom & la demeure de deux Officiers qui ſont dans cette prochaine boutique. Champagne s'acquitta ſi bien de ſa commiſſion qu'après nous avoir ſuivis juſqu'à notre auberge, il rapporta à ſa maîtreſſe que celui qui avoit parlé, s'appelloit

le Marquis de P... & que nous étions tous deux Capitaines au Regiment du Roy. Elle mit aussi-tôt la main à la plume, & écrivit ce billet au Marquis.

Je suis fort scandalisé, Monsieur, de ce que vous avez dit tantôt en me voyant passer dans la rue S. Honoré : Osez-vous bien, Monsieur, mettre à prix une personne de mon rang? N'attendiez-vous pas qu'on allât vous prendre au mot dans une boutique? Craignez tout de mon ressentiment, si vous ne m'apportez une excuse valable, & ne me venez pas dire que vous avez proferé ces paroles sans dessein, si vous voulez n'être point maltraité.

Elle cacheta ce billet, & le donna au même laquais qui le porta au Marquis. Il lui demanda de quelle part il venoit : le laquais lui apprit le nom de sa maîtresse. Le Marquis après avoir lû ce billet, dont il avoit fort

bien compris le ſens, fit cette ré-ponſe.

Je vous demande pardon, Madame, de ce que j'ai oſé dire en vous voyant paſſer ce matin : votre grande beauté m'a tellement ſurpris, que je n'ai pû vous voir ſans vous aimer, ni vous aimer ſans deſir. Si j'ai mis à ſi bas prix la poſſeſſion de tant d'appas, ce n'eſt pas que j'ignore qu'elle ſoit d'un prix ineſtimable ; mais je ſçaurai joindre au peu que je vous offre tant de reſpect, d'amour & de fidelité, que je vous forcerai à me pardonner une faute pour laquelle j'irai dès ce ſoir vous faire ſatisfaction. J'eſpere que vous en ſerez contente. Je ſuis homme d'honneur, de cœur & de parole ; & plus encore votre ſerviteur, le M. D.

Après avoir fermé ce billet, il le donna au laquais, qui le porta à ſa maîtreſſe. Mon ami, m'ayant fait

confidence de cette avanture, je lui conseillai de se précautionner contre tout évenement, s'il avoit le dessein d'executer ce qu'il projettoit; ce qu'il fit en prenant deux bons pistolets bien chargés & bien amorcés. Il n'oublia pas la bourse & les cent louis. En cet état il se rendit au quartier de la Dame; & s'étant informé qui elle étoit, il apprit qu'elle passoit dans le monde pour une femme vertueuse. Après ces informations il ne balança plus à aller trouver la Dame, qui le reçut assez bien, ne doutant point qu'il ne fût homme de parole comme il lui avoit mandé. La premiere marque de satisfaction qu'il lui donna, fut le présent des cent louis. Cette liberalité lui plût tellement, qu'elle ne se donna pas le tems de serrer la bourse, pour se mettre en état de récompenser cette générosité. Pendant qu'ils ne songent qu'à se contenter l'un & l'autre, le

laquais qui avoit porté les billets ; & qui étoit un eſpion gagé pour obſerver la conduite de ſa maîtreſſe, prit la poſte & courut à Verſailles en informer ſon maître, qui, pour ne pas perdre de tems, ſe ſervit des mêmes relais, & arriva le matin à la porte. Il heurta en maître ; on lui ouvre, il monte & frappe rudement à la porte de la chambre de ſa femme, qui, ſaiſie de frayeur, pria inſtamment le Capitaine d'entrer dans un cabinet pour ſe cacher. Celui-ci qui étoit fort content d'elle lui obéit, moins par la crainte que par complaiſance, car c'étoit un homme à vendre cher ſa vie. La Dame ſe leva pour ouvrir à ſon mari, & lui ayant demandé ce qui le faiſoit revenir ſi matin : c'eſt, lui dit-il, que j'ai oublié un papier dans ce cabinet, dont j'ai néceſſairement affaire. Cette réponſe la jetta dans un grand embarras. Il demanda la clef du cabinet ;

on n'avoit garde de la lui donner ; le Capitaine l'avoit enfermée avec lui. Le Conseiller se doutant bien qu'on ne la lui donneroit pas, se mit en devoir d'enfoncer la porte avec une grosse buche qu'il trouva dans la cheminée : au premier coup qu'il frappa, il entendit une voix qui lui dit : Tout beau, Monsieur, ne continuez pas, si vous ne voulez périr à la premiere ouverture que vous ferez ; j'ai deux bons pistolets qui, je crois, ne manqueront pas ; mais s'ils manquent j'ai une épée dont je sçai fort bien me servir. Ecoutez-moi seulement ; je ne suis point venu ici pour séduire Madame votre femme, c'est elle, qui m'a appellé par un billet que j'ai de sa main. Il est vrai qu'en la voyant passer j'ai dit que je donnerois de bon cœur cent louis pour passer cette nuit avec elle : elle m'a pris au mot ; je lui ait tenu parole, l'argent est derriere le miro ir, voyez

ſi je ſuis un impoſteur. A ces paroles le mari lui dit : Sortez, Monſieur, en toute aſſurance. Mon ami ſans heſiter ouvrit les deux battans de la porte, tenant d'une main le piſtolet bandé, & de l'autre ſon épée. Le Conſeiller lui dit : Monſieur, ſerrez vos armes, & voyons ſi vous êtes d'auſſi bonne foi comme vous nous le voulez faire accroire. Il prend la bourſe, compte les louis d'or l'un après l'autre, & en trouve cent, il en prend un & le donne à ſa femme, en lui diſant : Tenez, Madame la P... voilà votre ſalaire ; il y en a beaucoup qui valent mieux que vous, à qui l'on n'en donne pas tant. Il remit enſuite le reſte dans la bourſe, & en la rendant au Capitaine : Vous en avez beſoin, dit-il, pour le ſervice du Roy ; ſoyez ſecret, ſi vous voulez que je n'aye point de reſſentiment contre vous. Le Capitaine en ſe retirant lui promit toute la diſcretion

poſſible, & dès le même jour le Conſeiller fit enfermer ſa femme dans un Couvent pour faire penitence de ſon avarice.

Cette hiſtoire dont le ſujet eſt aſſez gaillard, fut tourné par ce Capitaine d'une maniere ſi honnête, que les Dames n'en parurent pas mal contentes. Comme il ne ſe trouva plus de gages à délivrer, la compagnie ſe ſépara, après avoir promis de ſe rejoindre un autre jour, & même projetté les moyens de rendre la converſation auſſi agréable que l'avoit été celle-ci.

Fin de la premiere Partie.

ciété ſont convenus de renoncer au Tout, auquel ils ont un droit égal, pour ſe reſtreindre à une partie de ce Tout, qu'ils poſſéderont exclusivement : cette loi eſt ſouverainement juſte ; elle eſt plus, elle eſt néceſſaire ; ſans elle, la mise-en-valeur n'aurait eu lieu que très-imparfaitement ; l'induſtrie, l'économie, ce qu'on pourrait nommer la laborieuseté, &c, n'euſſent pas exiſté : or ces trois choses font qu'un ſeul homme en vaut dix ; ce qui eſt eſſenciel dans une ſociété, où ſe trouvent des Enfans, des Infirmes & des Vieillards. La propriété a produit toutes les autres Conſtitutions ſociales, juſtes comme elle. D'un côté, en partant du même principe, les hommes attachés à des travaux dont le fruit leur appartenait exclusivement, ont conſidéré que pour aſſurer l'exécution de leur Convention, il falait être aſſés forts contre les non-aſſociés ; ils ont invités ou forcés leurs Voisins à faire corps avec eux : voila les premiers Traités & les premières Conquêtes : Réunis en grand nombre, il ſ'eſt élevé des conteſtations ſur différentes propriétés ; la Nation les décida ; puis les aſſemblées devenant incomodes, on chargea les Vieillards (moins à-cause de leur expérience, que parce qu'ils ne pouvaient plus travailler) de l'emploi de juger les différends. Enfin la première Monarchie ſ'établit, & voici comment ſans doute : Chaque Membre de l'État (ſupposons la France) ſe trouvait propriétaire du vingt-quatre-millionième de l'autorité ſouveraine ; mais que faire de cette



